

BIMESTRIEL GRATUIT

Littérature
jeunesse
québécoise

le libraire

postes-publications 40034260

journal de librairies indépendantes

mai - juin 2005 • n° 28

Camille Bouchard
Anniqûe Poitras
Bryan Perro
Marie-Andrée Boucher Mativat
Danielle Simard
Julie Paquet

Littérature française
AU BAR BAC AVEC ANTOINE BLONDIN

Bandes dessinées
UNE RENTRÉE DU TONNERRE

Édition
FAUT-IL AVOIR PEUR DE GOOGLE?



Abba Farhoud



Miriam Toews

La libraire d'un jour



Pénélope McQuade

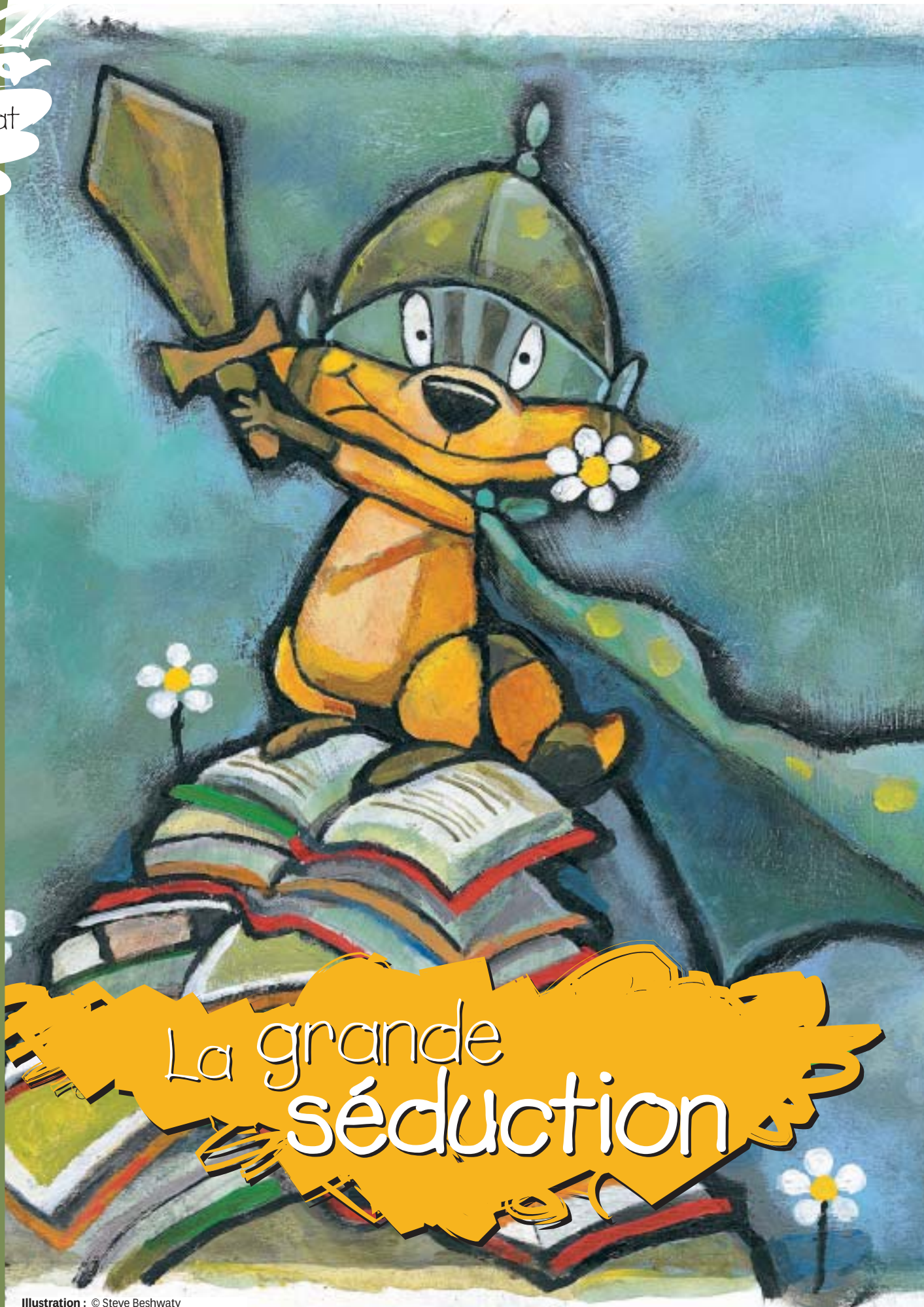


Illustration : © Steve Beshwaty

La grande séduction

LIBRAIRIE
PANTOUTE

CLÉMENT
MORIN
Livres • Café
Magazines • Papeterie fine

Les
Bouquinistes
LIBRAIRIE • CAFÉ

LIBRAIRIE
LE
BURETEUR

Librairie
Monet

SOMMAIRE

PROLOGUE

Les feuilles du printemps 5

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Brûlé par plus de feux... 7

Abla Farhoud : *Le Fou d'Omar* ou être à l'origine... 9

THÉÂTRE ET POÉSIE

Tomas Tranströmer : « L'éveil est un saut... » 10

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

De l'eau, de l'air, et de Donald Duck 13

Miriam Toews : Merci pour tout, Menno 15

EN ÉTAT DE ROMAN

Antoine Blondin : Au Bar Bac 16

LA LIBRAIRE D'UN JOUR

Pénélope McQuade : Le goût de la surprise 21

DANS LA POCHE

Bouquet printanier 22

ESSAIS ET DOCUMENTS

L'Occident en question 23

LE MONDE DU LIVRE

Faut-il avoir peur de Google ? 25

La Grande Bibliothèque du Québec : Portes ouvertes ! 27

SPÉCIAL LITTÉRATURE JEUNESSE QUÉBÉCOISE : « LA GRANDE SÉDUCTION »

La littérature pour la jeunesse aujourd'hui 28-29-32

Camille Bouchard : Les voyages forment la jeunesse 30

Anique Poitras : La vérité sort de la bouche des enfants 35

Yves Nadon : Coupable d'amour, condamné à la patience 37

Marie-Andrée Boucher Mativat : Quelque chose de brûlé... 38

Bryan Perro : Les contes de Perro 39

Yvon Brochu : Complètement Galoche ! 41

Le roman : À la croisée des mondes 42-43

Danielle Simard : Une sorcière bien-aimée 44

Une journée dans la vie d'un livre jeunesse 45

Illustration : Fais-moi un dessin 46

Les 400 coups : Électron libre 47

Julie Paquet : Le tour de la terre 48

Nos libraires ont craqué 53

POLARS ET THRILLERS

Questions de contexte 55

SCIENCE-FICTION ET FANTASTIQUE

Élisabeth Vonarburg : Au miroir de la mémoire 59

BANDES DESSINÉES

Rentrée printanière : Un état des cases québécoises 60

LES RENDEZ-VOUS

Quelques activités littéraires et culturelles 64

Prologue



Les feuilles du printemps

Avec ce printemps revenait pour la deuxième fois la remise du Prix littéraire des collégiens, dont j'étais de nouveau le porte-parole officiel. Comme l'an dernier, le jury formé de jeunes issus d'une quarantaine d'institutions du niveau collégial a délibéré en deux temps pour déterminer laquelle des cinq œuvres littéraires québécoises en lice serait primée. Pour mémoire, rappelons que le comité de présélection, composé d'une demi-douzaine de collaborateurs du journal *Le Devoir*, avait soumis au regard des cégépiens les livres suivants : *Folle* de Nelly Arcan, *Anna Pourquoi* de Pan Bouyoucas, *Le Retour d'Afrique* de Francine D'Amour et *Le Pendu de Trempe* d'Andrée A. Michaud. Le 8 avril, à l'occasion du Salon international du livre de Québec, le jury a décerné son prix littéraire à Pan Bouyoucas, que je félicite.

Autant trahir mes couleurs tout de suite : j'aime beaucoup le Prix littéraire des collégiens. Et pas parce que j'en suis partie prenante. À vrai dire, c'est parce que j'aime beaucoup son concept que j'ai accepté de m'y engager. L'idée que près de deux cents jeunes lectrices et lecteurs issus des quatre coins de la province se soient réunis tout au long du semestre, en dépit de la grève des étudiants qui faisait rage, pour discuter de littérature me réconforte. Picasso avait beau dire, en boutade, que la relève n'était pas nécessaire puisque personne n'était tombé, je me réjouis à l'idée qu'une pareille initiative serve à renouveler le lectorat potentiel pour la littérature d'ici ou d'ailleurs.

Car il s'agit, pour ceux qui croient au pouvoir et à la nécessité de la littérature, de multiplier les moyens, les occasions, les prétextes de mettre les belles-lettres en particulier, et la culture en général, au cœur de nos préoccupations de tous les jours. Ce n'est pas évident, quand on constate le peu de cas que font nos dirigeants de la « chose culturelle » dans la vie collective. Visez un peu le gâchis : le gouvernement fédéral du PLC n'hésite pas à dilapider 280 millions de dollars dans son entreprise de sape du mouvement souverainiste et de détournement de fonds publics au profit des amis du parti, mais hésite à augmenter, ainsi que le demande le milieu, le budget de son Conseil des Arts. Sur la scène provinciale, en dépit de tous les sourires et les bonnes paroles de la ministre de la Culture et des Communications, les budgets alloués au Conseil des arts et lettres et à la Société de développement des entreprises culturelles stagnent, alors qu'on offre sans sourciller 18 millions de dollars à la seule firme Ubisoft pour financer la formation de concepteurs de jeux vidéos.

Je m'arrête là. Inutile de m'enflammer pour ces mauvaises nouvelles politiques, alors même que le printemps nous ramène de nouvelles feuilles qui nous réconcilient avec ce monde. Par exemple, les pages des auteures **Abla Farhoud**, **Myriam Toews** et **Élisabeth Vonarburg**, qui nous ont accordé de passionnantes entrevues. D'autre part, notre libraire d'un jour, l'animatrice de radio **Pénélope McQuade**, vous invite à la découverte des livres qui l'ont marquée. Enfin, parce qu'un nouvel état des lieux s'imposait dans le domaine, nous nous sommes intéressés à littérature québécoise pour la jeunesse, dans un dossier auquel ont collaboré entre autres les spécialistes **Françoise Lepage** et **Yves Nadon**. À tout cela s'ajoutent des articles, nos chroniques habituelles, les suggestions de nos libraires associés, ainsi que nos présentations des nouveautés en librairie dignes de votre intérêt.

Ma foi, voici un printemps qui augure bien pour la poursuite d'un certain plaisir dont on ne se lassera jamais. Comme quoi on a le droit de garder espoir pour la littérature !

Stanley Péan, rédacteur en chef



le libraire

Volume 7, n° 28
Mai-juin 2005

Journal de librairies indépendantes

Le Libraire est un journal bimestriel publié par les librairies Pantoute (Québec), Clément Morin (Trois-Rivières), Les Bouquinistes (Chicoutimi), Le Fureteur (Saint-Lambert), Monet (Montréal)

Une production de

L'ASSOCIATION POUR LA PROMOTION

DE LA LIBRAIRIE INDÉPENDANTE (APLI)

Directeur de la publication : DENIS LEBRUN

Rédacteur en chef : STANLEY PÉAN

Coordonnatrice-rédactrice adjointe : HÉLÈNE SIMARD

Assistant à la rédaction : ANTOINE TANGUAY

Édimestre : MATHIEU SIMARD

Webmestre : DANIEL GRENIER

Comité de rédaction : PASCALE RAUD (Pantoute), LINA

LESSARD (Les Bouquinistes), MICHÈLE ROY (Le Fureteur),

JEAN MOREAU (Clément Morin), ÉRIC BOUCHARD (Monet)

Collaborateurs et collaboratrices :

– Librairie Pantoute : DOMINIQUE CARON, MYRIAM DULUDE, YOHAN MARCOTTE, ANNIE MERCIER, STÉPHANE PICHER, CHARLES QUIMPER, MÉLANIE QUIMPER, ÉRIC SIMARD, MATHIEU SIMARD

– Librairie Clément Morin : SANDRA BELLEY, JACQUELINE CHAVIGNOT, KATIA COURTEAU, JEAN MOREAU

– Librairie Le Fureteur : VALÉRIE BOSSÉ, YVES GUILLET, GAUTHIER LANGEVIN

– Librairie Les Bouquinistes : JACYNTHÉ DALLAIRE, MARIE-BELLE GIRARD, LINA LESSARD

– Librairie Monet : LAURENT BORRÉGO, CÉLINE BOUCHARD, CHANTAL CHABOT, SUSANE DUCHESNE, MATISSE GODIN-CONSTANT, ÉRIC LACASSE, PIERRE LEBEL, CLAUDE LUSSIER,

BRIGITTE MOREAU, JEAN-PHILIPPE PAYETTE, ANNIE SOUTIÈRE

Chroniqueurs : JOCELYN COULON, LAURENT LAPLANTE, ROBERT LÉVESQUE, ANTOINE TANGUAY

Collaborateurs spéciaux : PIERRE BLAIS, FRANÇOISE LEPAGE, YVES NADON, GENEVIÈVE THIBAUT

Correction et révision linguistique : YANN ROUSSET

En couverture : illustration de Steve Beshwaty (*Edmond, l'affreux raton*). Une gracieuseté de l'artiste, des éditions Dominique et compagnie et du magazine *Enfants Québec*.

Conception graphique et montage : KX3 COMMUNICATION inc.

Publicité : HÉLÈNE SIMARD

Impression : PUBLICATIONS LYSAR, courtier

Date de publication : 18 avril 2005, volume 7 n° 28

Calendrier de publication : février, avril, juin, septembre, octobre, décembre.

Le Libraire n'est pas responsable des opinions émises par ses collaborateurs et chroniqueurs.

Le Libraire
286, rue Saint-Joseph Est
Québec (Québec) G1K 3A9
Tél. : (418) 692-5421
Télec. : (418) 692-1021
Courriel : hsimard@lelibraire.org
ISSN : 1481-6342
Envoi de poste publication : 40034260

Visitez WWW.LELIBRAIRE.ORG

Le Libraire est subventionné par le
Conseil des Arts du Canada et la SODEC.



Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ce projet.

Canada

le libraire • MAI-JUIN 2



Nouveauté

La fée carabine

Rarement une phrase placée en exergue a-t-elle sonné aussi juste : « Je suis en contact avec moi-même dans une liberté qui coïncide avec moi ». Coupable d'avoir tué sa mère, Arielle, la narratrice, est enfermée dans un hôpital psychiatrique. Rupture froide du cordon qui la liait à ses origines ? Arielle affirme qu'elle n'a fait que respecter le désir de sa mère. Après *Dortoir des esseulés* (Glanures, 1999), son premier roman, Véronique Marcotte livre un récit où la présence de Marguerite Duras se fait sentir.

LES REVOLVERS SONT DES CHOSES QUI ARRIVENT, Véronique Marcotte, XYZ éditeur, coll. Romanichels, 124 p., 18 \$



Nouveauté

Vide banlieue

Émile vit avec son frère chez ses deux parents psy. Dans ce carrefour où se succèdent les clients, l'enfant grandit en marge de sa famille. Après une adolescence de troglodyte de sous-sol, il débarque dans la grande ville. Le jeune adulte apprend l'amour, la survie et les études en même temps : c'est l'overdose, le décrochage total. Une histoire sculptée dans une langue brute, à l'oralité prégnante, sans concession. *La Mort au corps* est le deuxième roman d'Éric McComber.

LA MORT AU CORPS, Éric McComber, Tryptique, 301 p., 20 \$



Nouveauté

Les mots et les choses

Dans un taudis qu'on tente de maquiller en gîte de vacances, une petite fille donne sa version de la vie en famille. Ce petit monde tricoté serré, observé à l'échelle de l'enfance, trouve un écho dans la présence du Chien, compagnon canin et *alter ego* de la narratrice. Un jeu de miroirs fascinant par l'auteure de *Les Maux* et *Vestiges* (Les Heures bleues, 1997 et 1999).

CE N'EST RIEN, Suzanne Marcil, L'instant même, 176 p., 19,95 \$



Nouveauté

Histoire d'aller conter pâquerettes

L'imaginaire coquin de Renée Robitaille lui assure une place à part parmi la nouvelle génération de diseurs de menteries. La belle conteuse accouche avec *La Désilet...* de sa quatrième œuvre chez Planète Rebelle. Elle s'attarde cette fois à la grossesse et au mystère de sa fabrication. « Mettre le petit Jésus dans la crèche », tout le village n'a que ça en tête pendant le temps des semailles ! Un livre-CD aux illustrations de qualité. Au son ? C'est encore mieux : le verbe malcommode et vigoureux de Robitaille est suavement épicé par une douce fantaisie sonore.

LA DÉSILET S'EST FAIT ENGROSSER PAR UN LIÈVRE. LE TEMPS DES SEMAILLES, Renée Robitaille, Planète Rebelle, 96 p., 20,95 \$



Nouveauté

Point mort

Il scrute pour vous le monde de l'édition : Laurent Laplante, homme de lettres et de communication, a signé une vingtaine d'ouvrages traitant de sujets aussi divers que l'université, la gestion ou la démocratie. Auteur de polars (*Des clés en trop, un doigt en moins, Les Mortes du Blavet*), il aborde, dans ce nouveau roman, un sujet d'actualité controversé : le suicide assisté. Plongée dans le coma à la suite d'un accident de la route, Julie souffre d'une tumeur au cerveau. Son mari, animé de pensées suicidaires depuis des lustres, mettra-t-il fin à l'état végétatif de sa femme, comme il le lui avait promis ?

JE N'ENTENDS PLUS QUE TON SILENCE, Laurent Laplante, Éditions JCL, 170 p., 17,95 \$



Nouveauté

Éloge de la lenteur

L'œuvre d'Henri Lamoureux, socioéthicien et théoricien de l'action communautaire, comporte tout naturellement une forte dimension sociale. En témoigne ce huitième roman, qui brosse le portrait de la société québécoise de la seconde moitié du XX^e siècle par l'entremise d'un petit-fils se remémorant la vie de son grand-père. Mort à 105 ans, l'aïeul en a vu des « vertes et des pas mûres », comme on dit, et les souvenirs de son héritier tendent un pont entre des époques, des manières de vivre et des visions du monde très différentes. À découvrir !

JOURNÉES D'HIVER, Henri Lamoureux, VLB Éditeur, 232 p., 22,95 \$



Nouveauté

Drôle de dédale

Miss Météo à CKAC, chroniqueuse pour *Marguerite et Cie*, comédienne dans *Urgence*, Sylvie Laporte dirige aujourd'hui les plateaux de Canal D et Historia. Voilà qu'elle signe un premier roman fantaisiste porté par un humour contagieux que, selon l'éditeur, le lecteur est libre de percevoir comme un éloge à la vie ou une quête de sens loin des diktats des religions. Couturière, Ariane Dédale est entraînée dans un univers parallèle lorsque le fil d'argent dont elle se sert pour une robe chic prend vie... Comme quoi il suffit de tirer le fil qui nous sied le mieux !

LE FIL, Sylvie Laporte, Éditions de Mortagne, 160 p., 16,95 \$



Nouveauté

Mission humanitaire

Biarritz Monnier a 40 ans. Il porte dans son curieux prénom les rêves de voyage d'un père suicidé. Associé d'un prestigieux cabinet d'avocats, il se consacre corps et âme à sa carrière. Il rencontre les Demers, couple de vieillards dont l'homme, souffrant d'une déficience du système immunitaire, est aux portes de la mort. Le vieux Demers a dressé une liste des personnes qui lui ont nui. Reste à en abattre huit : mission qu'il confie à Biarritz. L'auteur de *Un matin tu te réveilles... t'es vieux* étonne de nouveau par sa virtuosité à cerner le désenchantement de l'existence moderne, en combat perpétuel contre l'urgence du monde.

LA NATURE HUMAINE DE BIARRITZ MONNIER ET AUTRES DÉTOURS, Michel Fréchette, Vent d'Ouest, 205 p., 20,95 \$



Brûlé par plus de feux...

En ces temps mornes et gris où la littérature fait parfois figure de chandelle au milieu de la tempête, il faut plisser les paupières pour en apercevoir la flamme au cœur des ténèbres et tendre l'oreille pour discerner du chant des sirènes qui nous mènerait droit à notre perte la voix lumineuse de nos romanciers et poètes. Quelques illustrations du feu sacré par Christiane Frenette, Pablo Urbanyi et Louise Warren.

Souvenirs du brasier

Depuis que Prométhée l'a volé aux dieux pour l'offrir aux pauvres mortels que nous sommes, au péril de sa vie, nous éprouvons tous une fascination certaine pour le feu. Source de lumière et de chaleur, source de vie, mais aussi élément de destruction impitoyable, il peut tour à tour reconforter, traumatiser ou terroriser. En ce qui concerne le traumatisme et la terreur, on n'a qu'à interroger des survivants d'un grand incendie pour s'en rendre compte. Pensons, par exemple, à l'incendie qui dévasta il y a un demi-siècle une grande partie de Rimouski. J'ignore ce que représente ce désastre pour la poète et romancière Christiane Frenette, si les siens en ont souffert directement, mais cela est sans conséquence sur l'intérêt que suscite son roman *Après la nuit rouge*.

Disons-le d'emblée : le roman s'attarde assez peu à la tragédie elle-même, préférant suivre la trace de quelques-unes de ses victimes. Longtemps après l'incendie, Romain, médecin prospère installé à Toronto, voit sa fille Lou faire une fugue, après avoir été séduite par un aventurier dénommé Joe. Parallèlement à cette dérive qui ramènera la jeune femme sur son lieu d'origine dévasté, le lecteur fait la connaissance de Thomas, un ami d'enfance de Romain, frappé d'amnésie au lendemain du grand feu. En convalescence chez Romain, Thomas se consacre à la culture d'un jardin – et devient à

son insu, peut-être, l'enjeu d'une rivalité insolite entre Romain et sa femme Marie. Je n'en révélerai pas plus, pour ne pas nuire au plaisir de l'éventuel lecteur.

Les fictions de Christiane Frenette (*La Terre ferme*, *Celle qui marchait sur du verre*) s'apparentent à de magnifiques symphonies, dont la richesse des thèmes et motifs, la subtilité des mouvements et les mystères de l'inspiration laissent le lecteur sans voix. Savamment orchestré (l'alternance entre deux narrations concurrentes se fait en souplesse) et servi par cette petite musique précise et jamais précieuse, délicate et jamais mièvre, *Après la nuit rouge* confirme le statut de la styliste parmi les écrivaines majeures de sa génération et de la littérature québécoise contemporaine.

Étincelle de la vie

La vie, nous assurent les bonnes âmes, est une étincelle divine, un feu sacré qu'il faut préserver à tout prix, quitte à sombrer dans un acharnement thérapeutique qui relève davantage d'un aveuglement idéologique qui frise le fanatisme que de la réelle compassion. On n'a d'ailleurs qu'à citer la controverse récente entourant le cas de la Floridienne Terri Schiavo, cette femme plongée dans un état végétatif, mais maintenue artificiellement en vie pendant quinze ans, pour s'en rendre compte. Cela dit, la valeur de *La Vérité de Pinocchio* ne tient pas qu'aux liens qu'on peut esquisser entre l'actualité et ce roman de Pablo Urbanyi, mais plutôt à la richesse des réflexions qu'il propose sur ces graves questions d'ordre éthique.

Que faire quand on apprend que son enfant naîtra avec des infirmités et des malformations qui le priveront de toute qualité de vie : le laisser mourir ou s'acharner à le maintenir en vie ? Tel est le problème auquel doivent faire face Anna et Pedro, les héros de cette fable moderne, un couple dont l'enfant n'a selon les médecins aucune chance de vivre une vie « normale ». Comme de fait, faisant fi de ses infirmités, un régiment de spécia-

listes et de moralistes de tout crin vont s'acharner à le maintenir en vie.

Hongrois de naissance ayant vécu en Argentine avant d'émigrer au Canada en 1977, Pablo Urbanyi est l'auteur de quatre recueils de nouvelles et de cinq romans, dont les deux publiés à ce jour en traduction française (*Un revolver pour Mack*, VLB ; et *Silver*, Balzac) nous avaient révélé des préoccupations éthiques et philosophiques. Mais ce qui élève *La Vérité de Pinocchio* au-dessus du simple roman à thèse, c'est bien entendu le ton de la narration, à la fois enjoué et cruellement ironique, ainsi que la profonde compassion de l'auteur pour ses personnages confrontés à des choix déchirants.

Incandescence du Verbe

Selon une de nos légendes fondatrices, au début il n'y avait que le Verbe, d'où serait issue la lumière. C'est dire la qualité incandescente de la poésie, qu'on tient pour l'un des avatars les plus incendiaires de la parole. Sans feux d'artifice cependant, sans jamais céder à la tentation du tape-à-l'œil, Louise Warren travaille verbe et lumière « pour éclairer [la] conscience ». C'est cette dimension prométhéenne de l'œuvre que révèle l'anthologie *Une collection de lumières*, préparée par André Lamarre, qui réunit des poèmes écrits par Louise Warren entre 1984 et 2004. Lamarre a bien raison de rappeler la parenté de cette poésie sobre et belle comme des esquisses à l'encre de Chine, à certaines formes littéraires extrême-orientales : « [...] tant de feu / tant de désir / appelé / je ne fais / que tendre / au noir / là / où la nuit / porte / le feu ». Plus qu'un témoignage sur la cohérence d'une voix à travers vingt ans de cris et chuchotements, l'anthologie nous propose les expressions multiples et protéiformes de « toute cette paix entrée en [nous] / qui reste jusqu'à la nuit / écrire pour donner un langage / à la lumière ».

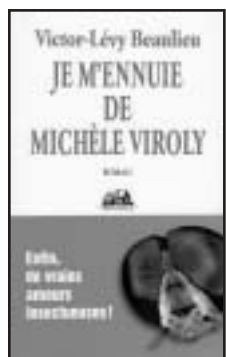


Après la nuit rouge, Christiane Frenette, Boréal, 196 p., 19,95 \$
La Vérité de Pinocchio, Pablo Urbanyi, Québec Amérique, 312 p., 22,95 \$
Une collection de lumières, Louise Warren, Typo, 239 p., 12,95 \$

Yves Guillet
Le FURETEURJean Moreau
CLÉMENT MORINAnnie Soutière
MONETMathieu Simard
PANTOUTEMarie-Belle Girard
Les Bouquinistes

Le Silence de Mozart

Vania Jimenez, Québec Amérique, coll. Littérature d'Amérique, 377 p., 24,95 \$
Avec *Le Silence de Mozart*, Vania Jimenez nous plonge dans un univers d'hommes, considéré sous l'angle de la filiation. Cette dernière peut être, selon l'époque, rompue par l'abandon, artificielle du fait d'une prise en charge sociale ou attachante (pensons à la relation qui unit Michelet Alexis), mais elle est omniprésente et décrite avec justesse. La narration à plusieurs voix, survolant tant les années 1920 que celles des grands changements de la Révolution tranquille, dote le roman d'une structure qui l'enrichit. Et l'auteure, bien qu'elle décrive une certaine misère sociale, nous propose un roman somme toute lumineux, grâce à la présence de la musique et de la nature. Souvenir, mystère, rupture, réconciliation et amour sont les thèmes centraux de ce roman, dans lequel on entre avec grand intérêt. **YVES GUILLET**



Je m'ennuie de Michèle Virolly

Victor-Lévy Beaulieu, Éditions Trois-Pistoles, 241 p., 24,95 \$
Tout le monde s'appelle plus ou moins « Jack » dans ce roman. C'est là un signe de la standardisation culturelle, jusqu'au point où nous coule insidieusement dans l'oreille en même temps que le miel télévisuel. Un trait d'ironie calibre VLB, qui reprend la lettre des sorties publiques du monsieur contre le « nivellement par le bas ». Mais il s'agit d'un roman, disais-je, non d'un essai. Bowling Jack, le narrateur, l'ouvre avec un sens aigu de la référence : « Moi, c'est par le rêve que je me désavale de moi-même [...] », prenant le contre-pied exact de l'incipit de Réjean Ducharme. Quand le monde paraît si grand à embrasser qu'il menace Bérénice dans *L'Avalée des avalés*, il fuit littéralement, notre Jack, handicapé et cloué devant une télé défectueuse, nombril pourrissant d'un monde misérable. La logorrhée de ce monstre narcissique rabote les aspérités de notre langue propre, nous offrant un brillant morceau de littérature. **MATHIEU SIMARD**



L'âme frère

Gilles Jobidon, VLB Éditeur, 127 p., 17,95 \$
C'est avec force et beauté que Gilles Jobidon, prix Robert-Cliche pour *La Route des petits matins*, nous transporte à l'époque de la Neuve-France, où « les temps sont à la nuit ». En effet, l'intolérance et la rumeur, comme aujourd'hui, pouvaient alors détruire des vies. Cette histoire d'amours contrariées nous est offerte dans une langue plus évocatrice que descriptive, d'une telle poésie qu'on en reste pantois tant elle est belle. Décidément, nous avons affaire ici à un grand écrivain avec l'œuvre duquel nous devons désormais vivre. Prix Anne-Hébert 2005. **YVES GUILLET**



Les Soupes célestes

Jacques Savoie, Fides, 275 p., 24,95 \$
Voici un livre qui nous éloigne de nos tracas quotidiens. C'est un roman tout à fait rafraîchissant dans lequel s'entremêlent itinérants, gros sous et recettes de soupe. Les soupes y sont évidemment à l'honneur : du simple bouillon de bœuf à la fameuse soupe à base de bière et de crème. Ce sont d'ailleurs des recettes qu'on pourra trouver à la fin du livre. À travers le don de soi contagieux de sœur Brigitte et les grands discours d'un professeur aujourd'hui itinérant, c'est l'histoire d'une famille aux liens fragiles qui se joue. J'ai lu *Les Soupes célestes* avec avidité en essayant de prolonger le plus possible l'arrivée à la dernière page, à la dernière goutte... **ANNIE SOUTIÈRE**



Le Jeu de l'épave

Bruno Hébert, Leméac, 117 p., 17,95 \$
Un écrivain désabusé, en panne d'inspiration et qui adore voyager : voici le cadre du nouveau roman de Bruno Hébert. Bruno, le personnage principal de cette histoire, avec quelques dollars en poche, prend le premier vol disponible pour le Mexique. Il profite de la chaleur, du soleil et de l'air salin de la mer. Malgré le décor enchanteur, il éprouve toujours de la difficulté à écrire. De retour au Québec, Bruno accouchera pourtant d'un texte qu'il pourra présenter à un éditeur. Cette histoire, bien que fortement teintée de noir, n'est quand même pas dénuée de certaines pointes d'humour. Ce roman est à lire ; plus loin que l'anecdote de voyage, il nous amène avec entrain dans les dédales de la vie. **JEAN MOREAU**



Nikolski

Nicolas Dickner, Éditions Alto, 325 p., 22,95 \$
En signant ce premier roman délectable, Nicolas Dickner nous offre plusieurs récits aux tendances tantôt historique, migratoire ou aquatique, enchâssés les uns dans les autres au rythme des années 90. Noah, un Indien chipeweyans nomade des temps modernes, Joyce, descendante d'une obscure tradition de pirates, et le narrateur libraire, tous au début de la vingtaine, se retrouvent seuls à Montréal pour fuir et retrouver leur existence. Ils sont tous habités par un amer sentiment de solitude et sont rassurés par « l'inconfort familial ». Puis, au hasard de leurs erreurs de parcours, un étrange bouquin fera se croiser leurs trajectoires, qui s'engageront alors dans de nouvelles voies. **MARIE-BELLE GIRARD**

Abla Farhoud

Le Fou d'Omar

ou être à l'origine de sa propre vie

Comédienne et dramaturge, Abla Farhoud a publié trois romans. *Le Bonheur a la queue glissante* (Typo) et *Splendide solitude* (L'Hexagone) donnaient la parole à des femmes ; le dernier, *Le Fou d'Omar*, est bâti autour de quatre hommes. Les écrits d'Omar et de ses deux fils, Radwan le fou et Rawi l'écrivain, y côtoient ceux de leur voisin aussi éclairé que son nom, Lucien Laflamme. « Être original, c'est peut-être juste être à l'origine de sa propre vie » : les mots de ce dernier personnage résument assez bien la force du roman, qui jette, par son travail du thème de la folie, une lumière aux riches nuances sur la question du destin.

Propos recueillis par Mathieu Simard



Lorsque vous écrivez, avez-vous un projet, un plan bien défini ?

J'ai un sentiment. Il faut toutefois que je ressente ce sentiment suffisamment fort pour porter une histoire. Pour *Splendide solitude*, l'émotion première est venue d'un moment précis. J'écrivais, je cherchais... À un moment donné, j'ai entendu ma fille jouer au piano une musique qui m'a profondément troublée. Elle venait de perdre un ami, je ne sais pas... Je suis allée à l'ordinateur, et j'ai écrit : « Je n'ai plus que mon corps. Même lui s'en va tranquillement. Même lui ». Pour *Le Fou d'Omar*, la première image, c'était un homme qui se réveille, seul. Il a vécu toute sa vie avec son père, et ce père vient de mourir.

On retrouvait déjà, avec le personnage de Dounia, dans *Le Bonheur a la queue glissante*, le thème de la dépossession liée à l'absence de parole. Ici, le père, Omar, a prêté au fils qu'il ne deviendrait un homme, qu'il ne trouverait sa voix qu'à sa mort.

Un fou est-il un homme ? On parle beaucoup depuis le *Père manquant, fils manqué* de Guy Corneau de la condition des hommes privés de modèle masculin. J'ai fait le contraire : j'ai imaginé un père trop présent. Et j'en arrive pourtant moi aussi à un « fils manqué »... Je trouvais intéressant, plutôt que de tenir un propos extérieur, de faire parler des personnages.

On trouve deux grandes figures de générosité dans vos romans. Dounia, dans *Le Bonheur...*, qui ne dit pas qu'elle aime, mais « fait à manger » ; dans *Le Fou d'Omar*, le premier contact de Lucien avec ses voisins musulmans passe par un ragoût

qu'il leur a concocté, « un ragoût de pattes de cochon sans cochon ». Pourquoi avoir pris un gars de Chicoutimi pour camper l'ouverture à l'Autre ?

Parce qu'on écrit avec ce qu'on a connu, nos expériences. J'ai peut-être rencontré trente Lucien Laflamme dans ma vie ; c'est d'ailleurs le personnage qui me ressemble le plus. Quand j'écris, j'essaie de montrer la ressemblance, non pas les choses qui distinguent, qui sont dures, xénophobes... Moi, je veux montrer le côté où les êtres humains se ressemblent. La différence, on la voit : c'est ce qui saute aux yeux au tout début.

C'est un fou heureux, d'une certaine façon : il échappe volontairement au cadre social.

Exactement ! Il y a une différence entre être « fou » et « malade mental ». Le père, Omar, est fou d'amour pour son fils. Il refuse le destin. C'est ça, un fou. Quand j'ai commencé à écrire, j'avais deux enfants à faire vivre, très peu de revenus, et je me suis mise à écrire ! Si ce n'est pas fou, qu'est-ce que c'est ? La maladie, tu n'y peux rien. Tu peux prendre tes médicaments. C'est tout. C'est le contraire du désir, c'est une dépossession.

Vos deux premiers romans sont des monologues, *Le Fou d'Omar* en entrelace plusieurs. S'agit-il d'un choix propre à votre conception de l'écriture ?

Non. Au théâtre, j'ai écrit un monologue de femme seule, mais autrement, c'était toujours des personnages en interaction, en dialogue. *Le Fou d'Omar* est un peu plus complexe que mes romans précédents, mais je n'ai pas encore trouvé le sujet pour écrire à la troisième personne. C'est une chose de savoir ce que c'est de l'extérieur, un roman. C'en est une autre de le faire.



Chacune des parties s'intitule « livre » : c'est, en quelque sorte, le journal de chacun des personnages. Chacun de ces livres commence par une citation. Pourquoi avoir opté pour cette forme ?

La littérature, pour moi, c'est quelque chose qui doit circuler. J'aimerais être citée et j'aime citer les autres, mettre entre guillemets des phrases qui ont éveillé en moi des sentiments, des pensées. Mais c'est la première fois que je m'en sers en exergue. Ici, l'un des frères veut devenir écrivain, et l'autre l'est devenu. Dans la construction du *Fou d'Omar*, le « livre » est extrêmement important ; il y a « livre » au sens de ce que le personnage a à « livrer ». Ce n'est donc pas pour rien que j'appelle chacune des parties « livre ». Les meilleures structures, pour moi, ne s'imposent pas. J'attends que les choses viennent. Quand on laisse les choses arriver, elles sont plus vraies. En commençant, je savais que Radwan devait enterrer son père. Mais je ne savais pas comment il allait le faire. Cette fin, je l'ai cherchée pendant deux ans, cherchée activement, tout en continuant à écrire : je veux dire qu'il n'y a rien de plaqué.

Le livre de Radwan, écrit comme un patchwork langagier, a-t-il été difficile à écrire ?

Non. C'est un langage que je n'ai pratiquement pas retravaillé. Écrire, c'est toujours « travailler » la langue, mais pour le fou, le travail demandait plutôt de la concentration. Pour l'imaginer, il me fallait non seulement entrer dans un univers que je ne connaissais pas, mais l'incarner avec des mots et donc, ça me permettait de laisser aller ma propre folie. Dès que j'étais dans cette tête-là, je disposais d'une liberté plus grande.

Une liberté par rapport à votre langage, votre propre compréhension ?

Oui, exactement. Quand on fait les choses, on est toujours à la limite de notre ignorance, de nos capacités. C'est en partie pour repousser cette limite qu'on travaille. Les mots ne peuvent pas tout dire. C'est pour ça qu'on écrit, je pense. Pour démêler le plus possible. Et là, il me faut écrire pour approfondir ce que je n'ai pas saisi. À chaque livre, on avance dans ta compréhension de l'univers, mais aussi dans ta liberté d'écrire. Tout l'art est une entreprise de liberté. Aller plus loin... Je me construis en écrivant. C'est mon pays.

Le Fou d'Omar, VLB Éditeur, 186 p., 19,95 \$

Tomas Tranströmer

« L'éveil est un saut en parachute hors du rêve... »

Ainsi débutait en beauté, il y a cinquante ans, le premier recueil du suédois Tomas Tranströmer. Maintenant traduit dans plus de 55 langues, sa poésie s'est déposée en douceur en nos librairies. Ainsi, grâce à trois publications successives, les vents semblent donc favorables à notre rencontre avec ce poète contemporain des plus importants.

Par Jean-Philippe Payette, librairie Monet

En effet, la collection « Poésie », chez Gallimard, ainsi que Le Castor Astral nous présentent ses œuvres complètes, un recueil de haïkus et une autobiographie relatant un demi-siècle de poèmes aux souffles effilés et clairssemés d'images riches, sobres et nettes, entre onirisme et précision remarquable.

La lecture de *Baltiques : Œuvres complètes 1954-2004* suffit pour nous convaincre que Tranströmer est un poète majeur, certainement « nobélisable », et qui réussit à tisser avec finesse des points de jonction (« La tempête furieusement fait tourner les ailes du moulin dans la nuit, et elle moud le néant »), la nature et la modernité (« Au virage suivant, l'autocar se détacha de l'ombre froide de la montagne, / tourna le mufler au

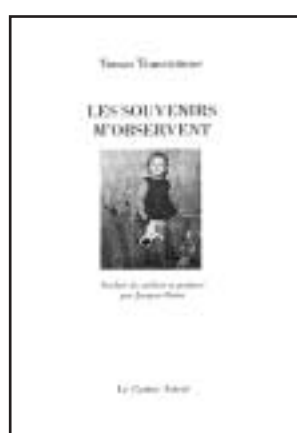
soleil et rampa vers le col en hurlant ») et de magnifiques descriptions (« Quand le bateau approche au loin / l'averse survient et l'aveugle soudain / Les gouttes de mercure frémissent sur les vagues / Et le gris-bleu s'étend »).

Pour compléter le tableau, les éditions le Castor Astral faisaient paraître un recueil de haïkus ainsi qu'une autobiographie du poète. Tout d'abord, *La Grande Énigme : 45 haïkus*, recueil bilingue, nous donne la chance, en lisant les lignes écrites dans la langue d'origine du poète, de savourer la richesse des métaphores et la finesse de la mélodie. Ici, Tranströmer fait jaillir de ses observations minutieuses d'étonnantes révélations, comme s'il était le premier à voir ce que tout le monde voit déjà. Si l'utilisation du haïku peut surprendre, la postface de son traducteur français, Jacques Outin, nous éclaire : en 1990, le poète fut victime d'une commotion cérébrale qui paralysa son côté droit et restreignit

son usage de la parole. Depuis, c'est sous la forme de haïkus qu'il s'exprime.

Ensuite, *Les Souvenirs m'observent* nous permettent de suivre le trajet que l'homme a emprunté au cours de son existence, une route singulière observée en fin de parcours par le poète lui-même. Rédigés au cours des années 80, ces courts mémoires inachevés frappent par leur ton intime (ils ont d'abord été écrits pour ses enfants), semés d'ambiances et de réminiscences. Ce texte nous permet de comprendre d'où vient cette précision dans l'observation; le petit Tomas Tranströmer était amoureux de la nature et dans cet ouvrage, sa mémoire est précise et son regard, porté sur les souvenirs, délicat.

Résulte de tout cela un poète funambule, marchant sur la ligne mince séparant le rêve et la vie, l'habité foisonnant et la nature intacte. À travers ces trois parutions récentes, un panorama de son sapinage tranquille, de sa façon inédite de scruter l'horizon, de faire émerger des archipels du fond des eaux.



Baltiques : Œuvres complètes 1954-2004, Gallimard, coll. Poésie, 377 p., 16,95 \$
La Grande Énigme / Den Stora gåtån, Le Castor Astral, 128 p., 28,95 \$
Les Souvenirs m'observent, Le Castor Astral, 112 p., 26,95 \$



Jean-Philippe Payette
MONET



Stéphane Picher
PANTOUTE



Yohan Marcotte
PANTOUTE

Poésie

le libraire

CRAQUE

Poésie

le libraire

BOUQUINE

Le Parfum du bois dur

Lili Côté, Éditions du passage, 93 p., 17,95 \$

Avec *Le Parfum du bois dur*, Lili Côté, par de petites ellipses touchantes, décortique avec soin une rupture, une perte affective. On sent, poèmes après poèmes, les copeaux du bois qui blessent et les échardes que la voix ressasse, comme si elle tentait de dresser un inventaire de blessures à panser : « ignorer jusqu'à la moindre vis / ne plus frôler les moulures / à partir de maintenant/un mouchoir sur les narines / lui en vouloir ». Ce recueil intime, qui demande à être lu en douceur et en un lieu calme, tenaille, éblouit, nous parle à voix basse et, pourtant, est aussi marqué par une violence ouatée par les images, le souffle vrai et réaliste de Lili Côté.

JEAN-PHILIPPE PAYETTE

Les Territoires de l'ombre

Denis Samson, Éditions Trois-Pistoles, 70 p., 14,95 \$

On pourrait qualifier la poésie de Denis Samson d'urbaine, mais ce ne serait pas lui rendre justice. Certes, on y sent un mal de vivre « urbain » avec ses rues, ses pigeons, ses hôpitaux. Ses alcools : « J'ouvre un frigidaire / que je ne boirai pas. » Mais son imaginaire est en quelque sorte nostalgique d'une nature perdue, « loin des cités aux colliers de terre battue » où l'on « croque la pomme / dans le cidre ». Sa difficulté d'être est toutefois tempérée par une véritable tendresse pour les

gens et les choses ; jamais le poète ne se place de haut pour les observer. Denis Samson mêle habilement images violentes et tendres dans une langue qui semble naturelle, comme celle d'un ami proche qui nous confierait sa poésie à l'oreille. STÉPHANE PICHER

Poèmes en apnée

Dinu Flamand, Éditions de la Différence, 213 p., 39,95 \$

Ce recueil de suites écrites entre 1974 et 2000 nous offre le plaisir de la sonorité d'origine dans une présentation bilingue. Propos submergés dans l'eau que contient cette poésie (le titre l'annonce clairement), mais qui ne laisseront pas moins les lecteurs subjugués par la verve du Roumain Flamand. Que gèlent la vie et sa matière : ici, la parole incisive croque d'un grand « crunch », éclat d'un soleil sous-marin et étale, pièce par pièce, de formidables fracas. Dire défie les mots qui, par expérience, trahissent ; les *Poèmes en apnée* constituent la critique d'un régime qui connut la guerre froide sur son versant à pic. YOHAN MARCOTTE



Nouveauté

Silencieux comme un cri

Dans *l'Agamemnon* d'Eschyle, Cassandre est affligée d'une malédiction. Elle prévoit sa mort et celle du roi, mais personne n'entend ses avertissements. Catherine Lalonde, qui s'illustre dans des milieux aussi éloignés que la danse contemporaine et les communications, parvient à réunir les deux bouts de ce paradoxe typiquement grec. Autour de l'image de la chienne, sa poésie explore l'espace sis entre laisse et tendresse, suit la trace de l'instinct qui hurle la fuite et de la raison qui attache : « Exile-moi entre tes pattes que je me perde infiniment ».

CASSANDRE : POÈME, Catherine Lalonde, Québec Amérique, 87 p., 16,95 \$

À l'encre d'échine

Créé en 1987, cet incontournable du théâtre québécois est désormais accessible aux lecteurs. Parallèlement à son effet catalyseur sur notre dramaturgie, la pièce marquait le début de l'aventure internationale de Robert Lepage. Michel Tremblay en signe la préface. Il y affirme avoir perçu à la création de *La Trilogie...* que « le Québécois aurait pour la première fois le droit de voyager pour souffrir au lieu de rester irrémédiablement prisonnier du pays ».

LA TRILOGIE DES DRAGONS, Marie Brassard et al., Ex Machina et L'instant même, coll. L'instant scène, 171 p., 19,95 \$



Nouveauté

www.lelibraire.org



Nouveauté

L'Italie comme vous ne l'avez jamais (lue) vue

On lui doit des essais (sur Auster, Borges, Le Clézio), des poèmes, une pièce de théâtre et de fantastiques épopées romanesques : depuis ses débuts dans les années 70, Gérard de Cortanze se taille une niche enviable au sein des belles-lettres françaises. Après *Les Vice-Rois*, *Cyclone*, *Assam* et *Banditi*, l'auteur d'ascendance napolitaine et piémontaise — l'histoire de ses aïeux est digne d'un roman de cape et d'épée ! — raconte avec *Aventino* un nouveau pan de la destinée d'une famille italo-française à l'heure de l'invasion napoléonienne. Éblouissant !

AVENTINO, Gérard de Cortanze, Albin Michel, 531 p., 34,95 \$



Nouveauté

Splendide solitude

Ce recueil de nouvelles arrive précédé d'une réputation hors du commun : fait rare, *Vous n'êtes pas seul ici* a figuré parmi les finalistes de deux prix littéraires américains majeurs, le National Book Award 2002 et le Pulitzer 2003. Une fois terminée la lecture de ces poignants récits traversés par le suicide, la maladie mentale, la solitude, mais aussi beaucoup de tendresse et de courage, on se demande bien pourquoi une œuvre aussi forte n'a pas remporté tous les honneurs.

VOUS N'ÊTES PAS SEUL ICI, Adam Haslett, Éditions de l'Olivier, 255 p., 39,95 \$

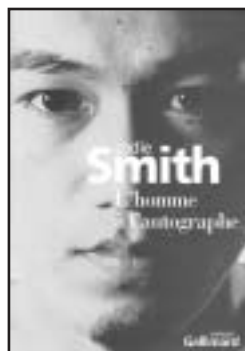


Nouveauté

Il suffit parfois d'un seul regard

Étudiants en médecine, ils formaient un curieux mais heureux ménage à trois. Romain parti pratiquer à l'étranger, Denis et Florence se marient. Dix-huit ans après, le trio se retrouve lors d'une soirée mondaine. Florence, troublée par cet ex-amant qui lui renvoie l'image d'une femme s'étant laissé porter par le destin sans jamais s'interroger, choisira d'aller jusqu'au bout de ses ambitions, au détriment des deux hommes de sa vie... Avec une rare sensibilité, Anny Duperey narre une histoire d'amour et d'amitié loin des clichés et merveilleusement vivifiante. À lire absolument !

UNE SOIRÉE, Anny Duperey, Seuil, coll. Cadre rouge, 272 p., 29,95 \$



Nouveauté

Star système

En 2000, cette Londonienne repérée par la revue *Granta* remportait à juste titre le prix Guardian et Whitbread avec *Sourires de loup*, une saga familiale et multiethnique esthétiquement très achevée. Attendu de pied ferme, *L'Homme à l'autographe* n'a pas déçu, et quoique le propos touffu de Smith y soit plus essoufflant, le lecteur avide de culture trouvera son compte dans les tribulations d'Alex-Li Tandem, chasseur de paraphes réputés. En somme, voici un second roman tout à fait réussi qui confirme le début d'un grand œuvre.

L'HOMME À L'AUTOGRAPHE, Zadie Smith, Gallimard, coll. Du monde entier, 407 p., 39,95 \$

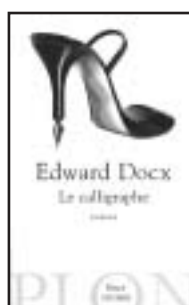


Nouveauté

Baiser volé

Dans cette saga picaresque couvrant l'histoire de San Francisco de la prohibition à la Dépression, Thomas, devenu orphelin après le grand tremblement de terre de 1906, s'improvise pick-pocket pour survivre. Histoire d'amour sous-tendue par l'idée de corruption, *Le Baiser du voleur* dépeint avec *maestria* les rêves déçus de personnages bigarrés. Réalisateur de *Midnight Express*, *Pink Floyd The Wall* et *Birdy*, entre autres *blockbusters*, Alan Parker signe un premier roman qui mérite toute notre attention.

LE BAISER DU VOLEUR, Alan Parker, L'Archipel, 303 p., 33,95 \$



Nouveauté

Séduction détournée

L'écriture, comme la séduction amoureuse, est affaire de miroir. *Le Calligraphe* d'Edward Docx reprend ce vieux thème avec le récit de Jasper Jackson. Traducteur des poèmes d'amour de John Donne, Jackson est un séducteur cynique qui échappe au filet de ses proies consentantes... jusqu'à la rencontre de Madeleine, plus rouée que lui. La critique anglo-saxonne est unanime : un roman ingénieux, soulevé par un humour amer irrésistible.

LE CALLIGRAPHE, Edward Docx, Plon, coll. Feux croisés, 450 p., 45,95 \$



De l'eau, de l'air, et de Donald Duck



Les tendances littéraires sont à l'image des saisons. Solstices et équinoxes, occasions de célébrer la fin d'un temps et l'espoir de renouveau, n'apportent souvent que les mêmes conditions. Et les saisons passent souvent ainsi, tantôt détestées, tantôt vénérées. Or, ce printemps, il apparaît, que la tendance est à l'imaginaire libéré. Le retour à la terre ou l'archéologie des abîmes intimes n'est déjà plus le plus chic des chics. Place, maintenant, à l'aventure, à la romance, au délire spirituel, au fantastique, au burlesque. Place, aussi, à l'eau, à l'air et à la terre et, pourquoi pas, au néant et à Donald Duck.

Il y a en effet une très forte présence des éléments dans *Le Livre de Gould* (l'eau), *La Théorie des nuages* et *Le Miroir fêlé* (l'air), trois passionnantes lectures qui partagent un tel souffle baroque et ludique qu'il eût été tentant d'aller voir ce qu'en dirait Gaston Bachelard, entre deux rêveries. Qui sait si la relecture des dits du sage psychanalyste, souvent raillé par quelques théoriciens susceptibles lui reprochant son simplisme éthéré, m'aurait aidé ? Peut-être pas, car il appartient au lecteur seul de laisser germer les images et les associations en plongeant d'abord dans *Le Livre de Gould*, opus touffu célébrant l'aventure, les charmes de l'inconnu et... les poissons.

Aquanaute

Rassemblant douze épisodes du récit du peintre forçat William Buelow Gould, le roman « en douze poissons » de Richard Flanagan constitue un délire ichtyologique où, déduit-on, les créatures marines seraient en fait le réceptacle du monde, lui-même inclus dans un livre. Tout le monde suit ? Précisons : nous sommes au XIX^e siècle, près de la lointaine terre de Van Diemen (la Tasmanie), sur une île où un commandant atteint de la folie des grandeurs décide de créer une nouvelle Europe au sein d'une colonie pénitentiaire. Le rêve est charmant, mais il s'achèvera toutefois dans le feu et le sang. Rédigé dans une langue truffée de détours, de pirouettes stylistiques aux parfums vieillots et imprimé avec douze

encres de couleurs différentes (une pour chaque poisson), cet ouvrage est en soi un ravissement pour les yeux et l'esprit. Bien que fascinant et franchement novateur, *Le Livre de Gould* demeure toutefois une œuvre qui demande de la patience, beaucoup de patience. Comme lorsque l'on va la pêche : ça ne mord pas toujours, mais la beauté du paysage nous fait tout de même apprécier la lecture, riche en illuminations sur l'étroite relation qui unit les mondes marin et terrestre. Qui veut se mouiller ?

Pelleteurs de nuages

Si les mystères des profondeurs ne vous attirent guère, alors peut-être préférez-vous lever les yeux au ciel et vous perdre dans la contemplation de l'azur, comme les protagonistes de *La Théorie des nuages*, premier (sublime) roman de Stéphane Audeguy. On y croise un couturier japonais aux origines confuses (son certificat de naissance ayant été détruit à Hiroshima en 1945) qui, un jour, s'est découvert une passion pour le ciel, et plus particulièrement pour les nuages. Il engage une bibliothécaire, mademoiselle Virginie Latour, à qui il raconte l'histoire de scientifiques rêveurs comme Luke Howard, qui ont fait de l'analyse des nuages et de la météo une passion. Diablement bien maîtrisé par un auteur qui, déjà, démontre tout son potentiel de fabuliste érudit, *La Théorie des nuages* fourmille d'anecdotes sur le rapport étrange qui s'est établi au fil des siècles entre les hommes et le firmament. On est transporté par la délicatesse de la narration, ponctuée çà et là d'envolées philosophiques comme celle-ci, gracieuseté de Goethe : « Le cerveau des hommes a la forme des nuages, et ainsi les nuages sont comme le siège de la pensée du ciel » ; ou alors « le cerveau est ce nuage dans l'homme qui le rattache au ciel ». De quoi se laisser emporter par une vertigineuse épopée aux accents humanistes forts et touchants. Bref, de la haute voltige littéraire.

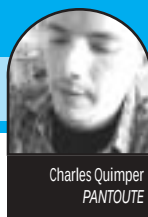
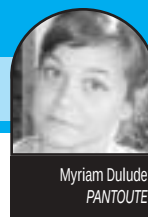
Quant au narrateur du *Miroir fêlé* de Svetislav Basara, il n'a peut-être pas le nez dans les nuages, mais il en pellette beaucoup. Lors d'une visite de nul autre que le Saint-Esprit, on lui a annoncé que l'homme ne descendait pas

du singe, mais bien du néant ! Cette révélation bouscule entièrement ses valeurs, et modifie en profondeur les conventions régissant sa compréhension du monde qui l'entoure. Ainsi, par exemple, le père du héros n'a pas plus d'importance que Donald Duck, subjectivement parlant. Tout est égal, vide de sens devant la perspective terrifiante que nous venons du rien et que tout, incidemment, est égal devant le grand Rien qu'est la réalité. Le jeune homme, qui séjournera à l'asile, entreprend donc de revivre dans l'immatérialité, et plus précisément dans un roman, une entreprise de sabotage des conventions littéraires. De l'audace et de l'esprit, Basara en a à revendre ; il signe un opuscule inclassable, pétillant, sorte de pamphlet philosophico-spirituel sur l'inutilité de l'être. Et encore, il ne s'agit que d'une seule interprétation. Toutes se valent, après tout, face au néant...

Les livres de Flanagan, d'Audeguy et de Basara n'ont bien entendu pas grand-chose à voir avec la quantité toujours croissante de récits qui débarquent sur les étals des librairies et dont il faudra certainement, pour les apprécier à leur juste valeur, accepter de laisser derrière soi moult considérations réalistes. On repassera pour les recettes et le recyclage de mécaniques romanesques tellement usées qu'on en vient à ne plus broncher devant la supercherie. Car ce sont des opus livrés tout entiers à la gloire de l'acte d'écrire, une gestuelle complexe, rassembleuse, qui demande un investissement total de la part de celui qui tient la plume. Cette qualité est d'ailleurs tout autant requise du lecteur qui, en tournant la première page, accepte d'entrer en un lieu de rencontre privilégié avec des auteurs exceptionnels, fabuleux pelleteurs de nuages ou pêcheurs de trésors.



Le Livre de Gould, Richard Flanagan, Flammarion, 360 p., 49,95 \$
La Théorie des nuages, Stéphane Audeguy, Gallimard, coll. Blanche, 289 p., 29,95 \$
Le Miroir fêlé, Svetislav Basara, Les Allusifs, 110 p., 16,95 \$

Éric Simard
PANTOUTECharles Quimper
PANTOUTEMyriam Dulude
PANTOUTEChantal Chabot
MONETMathieu Simard
PANTOUTE**L'Été du bureau**

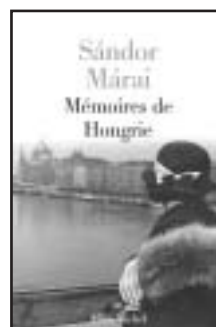
Marie Chaix, Seuil, coll. Cadre rouge, 32,95 \$

Marie Chaix n'avait rien publié depuis dix ans. Elle commençait même à croire qu'elle ne publierait plus jamais. Lorsque sa fille lui annonce qu'elle se sépare de son mari, elle est anéantie comme s'il s'agissait de sa propre histoire. Elle cherche alors à comprendre ce qui se passe à l'intérieur d'elle-même. Au fil de sa quête, le besoin d'écrire refait surface. Des notes éparses, des extraits de journaux intimes, des réflexions et l'idée de livre qui surgit. *L'Été du bureau*, c'est ça. Elle se met à nu pour nous raconter habilement une histoire plus complexe qu'elle n'en a l'air, et qui en cache peut-être d'autres. Pour Marie Chaix, l'écriture est intimement liée à l'expérience personnelle. C'est un moteur et, après, les mots pour le dire viennent aisément. **ÉRIC SIMARD**

**Le Cantique de Meméia**

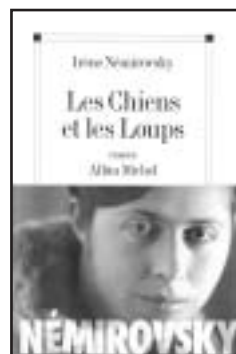
Heloneida Studart, Les Allusifs, 176 p., 18,95 \$

Dans un Brésil divisé entre traditions et modernité, Heloneida Studart nous invite à suivre le destin de la famille Carvalhais Medeiros, gouvernée de main de fer par la vieille Menina. Sous le joug despotique de Menina, la peur empoisonne les esprits et fait courber l'échine. Sauf pour Marina, jeune femme malade repoussée par sa mère, et pour son cousin Joao, incarcéré pour une brouille. C'est à travers leur regard que se dresse le cruel portrait d'une riche famille et d'une nation entière de laissés-pour-compte. Peuplé de personnages fascinants et divinement tragiques, *Le Cantique de Meméia* nous raconte une histoire terrible mais passionnée, livrée dans un langage suave et fruité. **CHARLES QUIMPER**

**Mémoires de Hongrie**

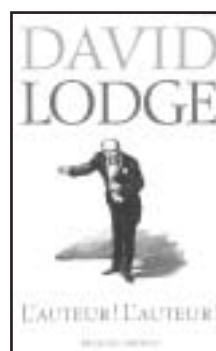
Sándor Márai, Albin Michel, coll. Les Grandes Traductions, 425 p., 41,95 \$

Avec *Mémoires de Hongrie*, le génial romancier de *Braises* et des *Révoltés* nous propose un réel et douloureux retour dans la Hongrie de l'après-guerre. Márai se remémore les événements qui ont suivi la fin de l'occupation nazie et l'entrée en scène de l'« homo sovieticus ». Ce livre-testament ouvre une fenêtre sur l'histoire d'une Hongrie méconnue et révolue. L'auteur raconte l'effondrement de l'humanisme européen, discourt avec les auteurs de langue hongroise, s'interroge sur la création et l'altérité, la culture et l'écriture. Une plume juste, que l'on dirait parfois trempée dans la nostalgie, esquisse sous nos yeux un pays peuplé de souvenirs lointains et singuliers, mémoires d'un écrivain tentant de modeler « un Verbe capable de devenir Chair ». **MYRIAM DULUDE**

**Les Chiens et les Loups**

Irène Némirovsky, Albin Michel, coll. Les Grandes Traductions, 334 p., 32,95 \$

Auteure de l'entre-deux guerres morte à Auschwitz, redécouverte grâce au manuscrit inédit qui nous donna *Suite française* en 2004, Irène Némirovsky est certainement à mettre aux côtés des grandes voix du siècle dernier. Dans *Les Chiens et les Loups*, l'âme slave, l'héritage juif millénaire et la culture française se confondent à l'infini. Émerge du langage incisif de personnages empreints de tristesse une musique à la fois baroque et profonde, criante de vérité et de vie à l'état brut. L'histoire déchirante de Ada et de Harry — deux Juifs qui, fuyant les pogroms russes, se perdent, se souviennent et finissent par se détourner l'un de l'autre — sert de point de mire à des tirs silencieux, visant surtout à définir l'intime sentiment d'exode dont ce roman semble avoir été tissé. **MYRIAM DULUDE**

**L'Auteur ! L'Auteur !**

David Lodge, Rivages, 414 p., 32,95 \$

La virtuosité à manier les références et l'imparable sens de l'humour de l'auteur de *La Chute du British Museum* ont trouvé un sujet idéal en la personne de Henry James. Chronique des trente dernières années de l'écrivain, *L'Auteur ! L'Auteur !* nous offre un panorama des lettres anglaises et françaises au tournant du XX^e siècle. Mais cette perspective est d'un intérêt limité en comparaison avec la façon magistrale dont Lodge décrit les variations dans la conscience de ses différents personnages. James voit le monde, un temps du moins, aveuglé par son égo-centrisme. L'éveil de sa conscience, révélée par une narration à la troisième personne, a tout d'un hommage au maître du roman psychologique. Le succès d'estime et le succès populaire, sempiternelles oppositions, se diluent dans la peinture décapante des ambitions théâtrales de James. **MATHIEU SIMARD**

**Le Secret de Champollion**

Jean-Michel Riou, Flammarion, 400 p., 34,95 \$

L'expédition de Bonaparte en Égypte est un fait historique bien connu. Mais lorsque celui-ci devient la toile de fond d'un roman, il y a de quoi piquer la curiosité d'une « égyptophile » comme moi ! Ce roman raconte l'histoire de trois amis scientifiques participant à l'expédition de Bonaparte (au début du XIX^e siècle), qui unirent leurs savoirs pour rechercher la vérité et décoder le mystère des hiéroglyphes, cette écriture dont on dit qu'elle mène au plus puissant des pouvoirs ! C'est un pur roman d'aventures sur toile de fond historique. Fait intéressant à souligner : l'histoire est divisée en trois parties, chacune racontée par l'un des trois amis. Cette lecture fut pour moi une délicieuse escale exotique au milieu de ce mois de février qui n'en finissait plus ! **CHANTAL CHABOT**

**L'Autre comme moi**

José Saramago, Seuil, coll. Cadre vert, 283 p., 34,95 \$

Prix Nobel de littérature 1998, José Saramago nous livre encore une fois un roman peu banal, soutenu par une prose serrée. En visionnant un film, M. Afonso découvre son sosie parfait. Constatant par cette troublante découverte et poussé par une fiévreuse obsession, il tentera de découvrir qui est cet homme qui lui ressemble tant, qui est cette copie de lui-même... Derrière cette extravagante variation sur le thème du double se tissent en filigrane les thèmes chers à l'auteur : l'obsession, la crise d'identité, l'individualité de l'homme et sa juste place dans la société. Mais, comme toujours dans un roman de Saramago, le personnage principal est le style d'écriture lui-même : vif, fébrile, mais solide comme un monument. **CHARLES QUIMPER**

www.lelibraire.org

Miriam Toews

Merci pour tout, Menno

Il en va de la vie des poulets d'abattoir comme de celle des ouailles d'East Village, au Manitoba, où l'on coule des jours en apparence paisibles dans l'adoration et le respect des traditions. Le temps s'écoule ainsi dans cette communauté coupée du monde et unie dans une attente béate. Oui, les jours passent, et malgré les cruelles privations qu'impose parfois une telle vie à une adolescente du coin, il y a toujours moyen de dénicher, quelque part, une « drôle de tendresse ».



Photo : © Carol Loewen

Par Antoine Tanguay

La description pourrait s'appliquer à bien des patelins reculés un peu partout sur la planète. Mais ce qu'il y a de particulier avec East Village, un bled non moins perdu, ce sont ces habitants : des mennonites. Leur maître à penser, un certain Menno Simmons, a eu la riche idée de fonder il y a 500 ans une communauté religieuse ultra conservatrice où l'on interdit, sous peine de mériter une bonne tranche de courroux divin, la danse, le rock n' roll, les bijoux, le billard et le plaisir sexuel... Et ce ne sont pas tous les pièges tendus par le Malin : il y en d'autres, beaucoup d'autres. C'est donc à East Village qu'a grandi Nomi, le personnage au centre du singulier récit qu'est *Drôle de tendresse* de Miriam Toews.



Une enfance à l'eau bénite

Si c'était à refaire, Nomi lui dirait bien deux mots, à Menno. Car au fond, la jeune fille ne cherche qu'à mener une adolescence dans les règles, faite de petits excès de luxure, de péchés anodins et de longues soirées à se laisser flotter sur des airs rock, véritables hymnes à la liberté s'harmonisant parfaitement avec la consommation de petits joints roulés dans l'amour du prochain. Peut-être que Miriam Toews, elle aussi, aurait son lot de remarques à faire à ce Menno. Elle aussi a été mennonite. Elle l'est tou-

jours d'ailleurs : elle n'est pas une sainte ni une impie pour autant. Sa verve acidulée, parfumée de subtile ironie vaguement sacrilège, et son remarquable talent de conteuse font d'elle une écrivaine accomplie.

Dans des mots croustillants et d'une déroutante simplicité, Nomi décrit son patelin de dévots incapables d'apprécier les « bienfaits » de la modernité. Et bien qu'à la lueur du parcours personnel de Toews, il soit tentant de croire que son roman frise le règlement de comptes, il n'en est rien. Pas de squelettes dans le placard, de nœuds de vipères à délier dans une prose vengeresse. Rien, sinon la voix d'une femme toujours souriante, en paix avec sa foi et qui, lorsqu'elle retourne chez elle, n'est pas pointée du doigt : « Mes parents n'ont jamais contraint ma sœur ou moi-même à avoir la foi. Nous formions en quelque sorte une famille plus libérale, au sein d'une communauté plus conservatrice », affirme la principale intéressée.

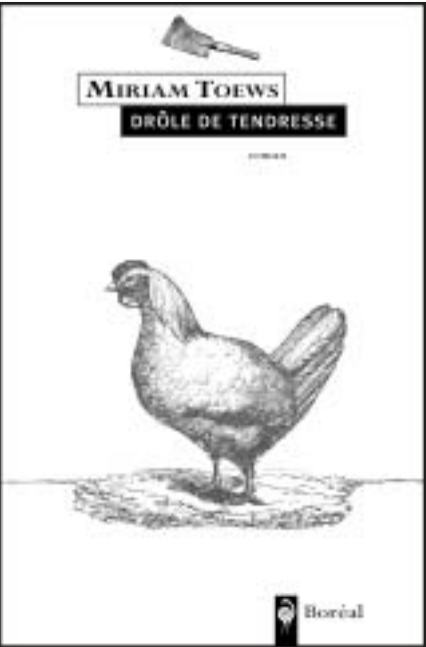
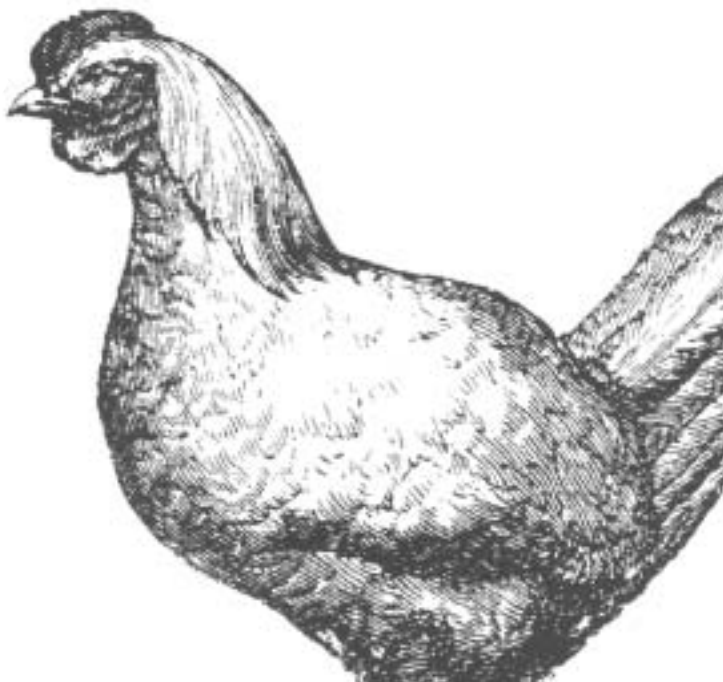
Jeux interdits

De son enfance, Miriam Toews, qui vit maintenant à Winnipeg, ne semble avoir gardé que les plus flamboyants fragments, comme autant de petits miracles cruels. Elle s'en est inspirée notamment pour créer des personnages hauts en couleur, et ce, malgré leur sombre parure. Ainsi, l'oncle, un fidèle dont la foi n'a d'égale que la rigidité avec laquelle il inflige sermons et récriminations, est surnommé « la Bouche ». Quant aux grenouilles de bénitier d'East Village, elles n'échappent pas au jugement lucide de Nomi : « J'essaie d'expliquer aux gens que c'est d'abord un roman d'apprentissage, raconte Toews. Le livre intéresse un large auditoire parce qu'il raconte l'histoire d'une petite fille qui cherche sa place dans le monde. Ce pourrait être n'importe où mais voilà, nous sommes dans une communauté mennonite. Cela n'affecte en rien les sentiments de perte et de tristesse qu'elle ressent depuis le départ de sa mère, Trudi, et de sa sœur, Tash. Elle n'a rien d'une extrémiste ni d'un esprit subversif : elle veut savoir qui elle est. Il y a encore quelque chose en elle qui persiste à entretenir sa foi. Elle croit à la tolérance, à la bonté, à l'amour ; elle n'en voit tout simplement pas beaucoup. Elle n'a rien d'une mauvaise mennonite. C'est une mennonite curieuse, plutôt. »

Premier livre de Toews à être traduit en français, de très belle façon d'ailleurs, par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, *Drôle de tendresse* abonde en moments de francs désespoirs, de craintes de la mort, de l'excommunication et de bien d'autres malaises. Mais derrière les mots se terrent les drames auxquels l'écrivaine a dû faire face, la mort de son père surtout. Le spectre du suicide et des dispa-

ritions subites hante les marges de *Drôle de tendresse*, pourtant porté la plupart du temps par une étonnante insouciance. Il y a donc de l'espoir en enfer. À moins que ce soit du désespoir au paradis. La perception que la communauté qui l'a vue grandir entretient de son travail n'atteint pas Miriam Toews : « Il y a des gens qui n'approuvent pas, mais en silence. Une condamnation silencieuse, en quelque sorte. Mais j'ai grandi dans cet environnement, j'y suis habituée. »

Sur une autre note, la musique offre à Nomi un havre de paix où elle peut s'évader, vivre une fugace et bien chaste romance avec le chanteur de Led Zeppelin ou avec un George Harrison, sosie du Jésus qui veille du haut de sa pancarte aux abords du chemin menant à East Village. La plupart des disques à la maison ont été laissés là par Tash, la sœur disparue, et la fréquentation de ces souvenirs de famille, néfaste aux yeux des pontifes de la communauté, présente une conception de l'amour étrangère à celle que la jeune héroïne reçoit de ses pairs : « Lorsque l'on vit des émotions intenses, je crois qu'il est tout à fait sensé de se tourner vers la musique. Les chansons des idoles de Nomi agissent comme un baume sur sa plaie. » L'expression artistique devient, selon Miriam Toews, refuge de la révolte et c'est ce qui, en définitive, permet d'espérer, à défaut de salut ou de promesse d'éternelle félicité, de trouver des réponses : « Il n'y a pas de place pour les gens qui ont des doutes ou des questions dans sa communauté. C'est un rôle qui revient à l'artiste, au musicien, au chanteur ou à l'écrivain. » Mission accomplie.



Drôle de tendresse, Miriam Toews, Boréal, 360 p., 25,95 \$

Avec ce troisième roman, l'auteure manitobaine a remporté l'an dernier le Prix du Gouverneur général pour la fiction en langue anglaise.



Antoine Blondin

Au Bar Bac

Buveur de fond, piéton peu pressé, amoureux de l'amitié et romancier rare, Antoine Blondin, qu'une biographie nous ramène (*Antoine Blondin*), a hanté sa vie durant (1922-1991) la rive gauche : « J'envisage la rive droite de loin. Je ne traverse jamais le boulevard Saint-Germain, sauf pour aller à Tokyo », écrit-il dans *Monsieur Jadis*. Il n'est jamais allé à Tokyo : « Mon univers se borne à deux cents mètres carrés de bitume, une plantation de bars-tabacs ».

Et de ses bars, souvent les zincs les plus ordinaires, l'auteur du *Singe en hiver* a élu de préférence celui qui était à mi-chemin de l'appartement du quai Voltaire où il créchait chez ses parents et les bureaux de son éditeur (La Table ronde) rue du Bac, le Bar Bac, œil du cyclone de sa vie de vagabond urbain, un bar ouvert 24 heures sur 24 où il remporta le record de cinquante heures d'affilée...

La vie de Blondin — fils unique de parents bohèmes, longtemps resté enfant en menant une vie d'adulte, père de deux filles, séparé puis absent, plein d'amis, *recordman* des couvertures du Tour de France, auteur de cinq romans en 50 ans, pâte à légendes biographiques — a été celle d'un voyageur sans bagages, l'œuvre étant mince mais l'auteur gros de vie. Cependant, comme Fitzgerald, un penchant à l'autodestruction l'amena, passé vingt ans d'écriture romanesque (de 1949 à 1970), à préférer la bouteille à la plume et puis, comme il disait : « Il y a cinq bars de chez moi à l'Académie, je n'y arriverai jamais ».

Voyageur sans bagages parce que, comme le souligne ce biographe qui reprend en cela le précédent, Yvan Audouard, qui disait que son livre le plus autobiographique, *Monsieur Jadis*, était « une partie de poker menteur », Blondin ne voulait pas laisser des preuves de sa vie, mais des légendes, bons mots, anecdotes éthyliques et il dispersait ses manuscrits, égarait ses correspondances, n'accumulant aucune archive et tenant épisodiquement un *Journal*, qu'il abandonna.

Tel Gary, Blondin n'inventait pas tant sa biographie qu'il laissait croire ou entendre..., créant des aménagements avec la vérité, jouant l'omission, superposant des incidents distincts dans le but non pas de magnifier sa vie, mais d'épater l'auditoire, une manière pour le romancier de *L'Europe buissonnière*, son premier roman, de faire l'autobiographie buissonnière ou, comme l'écrit le

biographe Cresciucci, de mener « une autobiographie mythique ».

École de l'insolence

Politiquement parlant, Blondin fut, corollaire du vagabond buveur, un délinquant, il se disait volontiers de droite mais « en retrait » ; en fait, il n'a jamais eu la fibre politique, mais la fréquentation de caractères droitistes plus affirmés que le sien, comme son ami Roger Nimier (1925-1962), a classé le romancier de *L'Humeur vagabonde* dans le rang des ennemis de Sartre (qu'il gifla dans un café) et son engagement, si l'on peut dire, se cristallisa contre l'engagement sartrien et l'hégémonie existentialiste, pour le retour à la littérature.

Avec Nimier, puis Jacques Laurent, le trio deviendra célèbre dans les années 50 sous l'étiquette des « Hussards », appellation empruntée au roman de Nimier (*Le Hussard bleu*) par Bernard Frank qui, aux *Temps modernes*, prenait la défense de Sartre. Cresciucci souligne que le premier à avoir réuni ces trois-là, Michel Braspart dans *Aspects de la France*, avait évoqué « une école de l'insolence », soulignant, dans cette génération d'après-guerre, le « recul immédiat par rapport aux événements politiques » et le « regard insolent sur les idées libérales ».

Leurs cibles (sans s'engager ils tiraient tout de même) étaient, outre Sartre, Claudel, Mauriac, Prévert, qu'ils qualifiaient d'« ex-profiteurs de guerre ». Blondin, as du bon mot, brillait dans ses charges, mais son biographe note que « sa méchanceté n'allait pas jusqu'à la haine ». Blondin était contre la peine de mort et il sera, dans les années 70, favorable à la candidature de Mitterrand.

Évidemment, des types comme Blondin et Nimier n'allaient pas signer le Manifeste des 121 intellectuels pour le droit à l'insoumission pendant la guerre d'Algérie ; ils signèrent plutôt un manifeste brandi contre celui des 121, se mêlant à une

droite disparate où les vieux chnoques trouvaient chez ces Hussards un peu de jeunesse. Non belliciste, Blondin se dira mal à l'aise avec tout ça, lui qui, selon son biographe, était « un national-anarchiste qui récusait l'engagement partisan ».

Mise en rails

Si Blondin n'a écrit que cinq romans et deux recueils de nouvelles, c'est que la paresse était une amie intime, grande copine de l'alcool, et son boulot de journaliste sportif (vingt-huit ans à *L'Équipe*) l'amenait au bord de l'épuisement. Se mettre « en état de roman » n'était pas chose facile. Cresciucci cerne sa méthode, des sprints : écrire très vite sur une courte distance.

L'éditeur impatient, les années passant, Blondin arrivait à se ressaisir, à « fournir ». Il écrit à un ami : « Je continue à ne pas quitter mon lit, à ne pas me raser, à ne pas me laver. J'arrive à des états de concentration formidables. Je vois tout mon roman écrit et au-delà... L'instant d'après je ne vois plus grand-chose. Néanmoins, ça avance et j'y ai du goût. Je m'attache horriblement au problème de construction. Et ça prend de l'ampleur ».

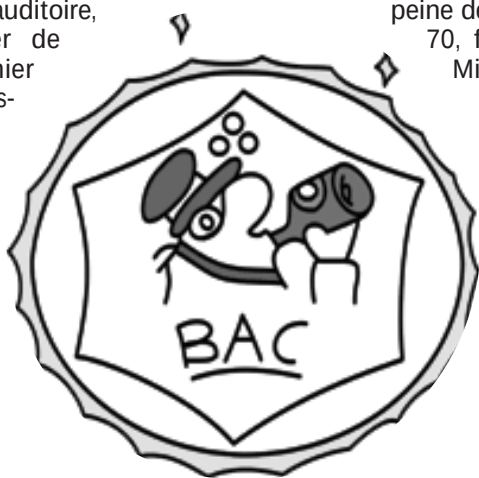
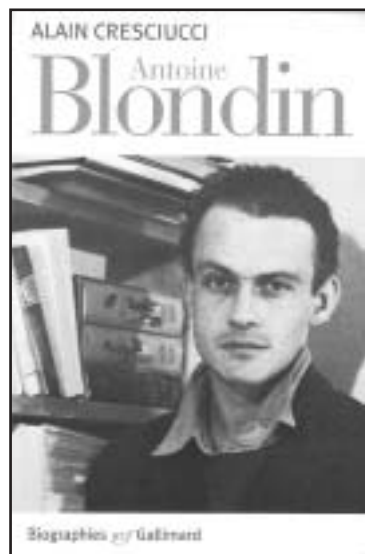
C'est en s'isolant à l'hôtel, en banlieue, qu'il arrivait à filer tout un roman, se laissant diriger par la contingence la plus totale, se lançant en écrivant une première phrase banale, « jetée à la désespérée comme sur une lancée ferroviaire », disait-il, ce qui fait penser à Céline, qu'il admirait, Céline et son « style qui m'était venu du métro ». Écrire, une mise en rails.

Même si Blondin, comme Nimier et Laurent, ne se retrouve pas au *Dictionnaire Robert des grands écrivains de langue française*, on aura plaisir à lire ou relire les romans de ce singulier écrivain de zinc dont la « voix », même la première fois qu'on la perçoit, a quelque chose de familier. Jacques-Pierre Amette, dans un numéro de la *NRF*, expliqua cela par « le refus du pathétique, l'audace d'un timide, la vitesse de la phrase et cette façon d'équilibrer les paragraphes sans en avoir l'air ».

* Simenon sur la genèse du roman : « Ça n'est jamais deux fois la même chose ; mais on peut dire que ça naît fortuitement, c'est-à-dire que je m'aperçois que je suis en état de roman, que j'ai besoin de me mettre dans la peau de quelqu'un d'autre, que j'en ai assez de ma peau à moi. »

Antoine Blondin, Alain Cresciucci, Gallimard, coll. Biographies NRF, 523 p., 53 \$

Les romans d'Antoine Blondin (*Monsieur Jadis*, *Un Singe en hiver*, *L'Europe buissonnière*, *L'Humeur vagabonde*, *Les Enfants du bon Dieu*) sont disponibles en format de poche chez Folio (12,95 \$ ch. — sauf *L'Europe...*, 17,95 \$).



Pénélope McQuade

Le goût de la surprise

Décidément, Pénélope McQuade ne chôme pas ! Depuis l'automne dernier, l'ex-chroniqueuse culturelle à *Salut, bonjour* est à la barre du magazine *PassepArt*, diffusé à l'antenne d'ARTV. Et on peut entendre cette touche-à-tout enjouée animer avec son vieux complice Guy Mongrain l'émission matinale de Cité Rock-Détente à Montréal. Occupée, Pénélope ? Pas assez pour l'éloigner des livres, qui la surprennent, la déconcertent et la passionnent depuis l'enfance...

Propos recueillis par Stanley Péan



© Cité Rock Détente

Quel type de lectrice êtes-vous ?

Ça dépend de mon horaire de travail. Il y a des moments où j'arrive à peine à lire deux ou trois pages par jour et d'autres où je lis deux pavés par mois. Des étés, il m'est arrivé de lire jusqu'à une vingtaine de romans. Sans blague, je garde toujours vingt, vingt-cinq livres sur ma table de chevet, classés en pile selon mes priorités : à lire tout de suite, à lire ensuite, à lire plus tard. Au dernier salon du livre, je me suis acheté quelques « Que sais-je ? » pour ma culture personnelle, mais ces jours-ci, après une journée de tournage, je n'ai pas toujours la concentration requise...

Vous souvenez-vous de vos premiers coups de foudre littéraires ?

Dès que j'ai su lire, j'ai pris l'habitude de plonger dans les pages des livres. Enfant, c'étaient la collection « Premier roman » de La courte échelle, les fables de La Fontaine et les albums de Babar. J'ai lu très jeune, par mimétisme, sans doute, parce que ma mère est une lectrice boulimique, elle lit de tout, des romans comme des essais hyper pointus. Et elle aime raconter que, bébé, j'avais le nez dans les *Playboy* de mon père. Pour les articles, évidemment ! (rires) À l'adolescence, j'ai découvert Michel Tremblay avec *La Grosse Femme d'à-côté est enceinte*. Depuis, j'ai enfilé toutes les « Chroniques du Plateau



Mont-Royal » et je suis devenue une inconditionnelle : j'ai lu les pièces, les récits, les autres romans. Chaque fois qu'il publie un nouveau titre, ma mère s'empresse de me le faire savoir... et de me l'offrir les années où je n'étais pas affectée au secteur culturel.

Avez-vous des goûts éclectiques ?

Comme ma mère, je lis de tout, sauf des romans à l'eau de rose, qui sont trop prévisibles : du roman d'épouvante au thriller psychologique en passant par la littérature latino-américaine. En matière de thrillers, on a été bien servis ces dernières années. J'aime Henning Mankell, que j'ai découvert grâce à ma mère, qui est vraiment mon *pusher* de livres ! Mankell m'a séduite avec *La Cinquième femme* puis *Les Morts de la Saint-Jean*. J'ai dans ma pile « à lire absolument au plus vite » un roman antérieur qui vient de paraître en français : *L'Homme qui souriait*. J'aime aussi Jonathan Kellerman ; je viens de terminer *Qu'elle repose en paix*, que j'ai aimé autant que *Le Monstre*, un thriller vraiment original et complètement *flyé*. Et puis, j'adore les livres de Jean-Jacques Pelletier, que j'ai tous lus, de *L'Homme trafiqué* au *Bien des autres* en passant par *La Femme trop tard* et *La Chair disparue*...

Mais qu'est-ce qui vous plaît dans ce type de livres ?

Peu importe le genre, ce que j'aime, ce sont les personnages à facettes multiples : les mécréants dotés de profondeur psychologique, les héros qui ne sont pas de purs héros... C'est pourquoi j'ai apprécié *Comment devenir un monstre* de Jean Barbe, où rien n'est complètement noir ni complètement blanc. J'aime les personnages complexes qui ressemblent à ce que nous sommes dans la vie, qui ont des failles. C'est ce qui me plaît dans une certaine littérature américaine contemporaine qui nous présente non pas des héros, mais des gens qui essaient de tirer leur épingle du jeu, qui atteignent la grandeur sans être de grandes personnes. C'est le cas

de *Mélodie du temps ordinaire* de Mary McGarry Morris. Tous les gens à qui j'ai prêté ce livre ont été marqués par cette lecture ! C'est l'histoire simple d'une mère seule et de ses trois enfants dans les années 60 : une vie passée dans la pauvreté financière et intellectuelle presque totale. J'aime la façon dont nous est exposée la fragilité de ces gens, qui se donnent des airs de durs et avec qui le destin est impitoyable. Ce n'est pas l'Amérique des *winners*, mais l'envers du rêve américain.

Telle mère, telle fille : vous êtes aussi *pusher* de livres ?

Je recommande volontiers mes lectures à mes amis, quand je tombe bien. Ça a été le cas avec *Clara et la pénombre*, de José Carlos Somosa, un Cubain exilé à Madrid qui a été psychiatre avant de publier. Ce roman se passe dans un avenir rapproché, en 2006, où le monde de l'art se pâme pour un nouveau mouvement, l'hyper-dramatique, qui propose des reconstitutions de toiles connues avec des modèles humains. Le roman raconte l'histoire de Clara, qui rêve de devenir un personnage de toile, et d'un meurtrier qui s'en prend aux artistes. C'est à la fois un thriller psychologique, une critique du milieu des arts, une réflexion sur l'esthétisme... tout ça écrit dans ce style flamboyant qu'ont les romans latino-américains quand ils sont bien traduits.

Et qu'y a-t-il d'autre dans ces piles sur votre table de chevet ?

J'ai *Le Jeu de l'épave* de Bruno Hébert, dont j'avais adoré les deux premiers romans (*C'est pas moi, je le jure* et *Alice court avec René*). J'ai *Anges et Démons* de Dan Brown, mais je n'ai pas trop envie de le terminer, parce que c'est la même recette que le *Da Vinci code* même s'il a été écrit avant. J'ai aussi des albums illustrés aussi instructifs que ludiques comme *Des modes et des hommes*, *Le Café* ou *Le Pénis illustré*. Et puis, il y a bien sûr les « Que sais-je ? » que j'ai achetés l'automne dernier, auxquels il faudra bien que je m'attaque...

Les recommandations de Pénélope McQuade

Chroniques du Plateau Mont-Royal, Michel Tremblay, Leméac/Actes Sud, 42,95 \$
La Cinquième femme, *Les Morts de la Saint-Jean*, Henning Mankell, Points, coll. Policiers, 13,95 \$ ch.
L'Homme qui souriait, Henning Mankell, Seuil, coll. Policiers, 29,95 \$
Qu'elle repose en paix, Jonathan Kellerman, Seuil, coll. Policiers, 29,95 \$
Le Monstre, Jonathan Kellerman, Points, coll. Policiers, 13,95 \$
L'Homme trafiqué, *La Femme trop tard*, *La Chair disparue*, *L'Argent du monde* et *Le Bien des autres*, Jean-Jacques Pelletier, Alire, entre 14,95 \$ et 19,95 \$ ch.
Comment devenir un monstre, Jean Barbe, Leméac, 29,95 \$
Mélodie du temps ordinaire, Mary McGarry Morris, Pocket, 20,95 \$
Clara et la pénombre, José Carlos Somosa, Babel, 20,95 \$
Le Jeu de l'épave, Bruno Hébert, Leméac, 17,95 \$
Des modes et des hommes, Chenoune Farid, Flammarion, 110 \$
Le Café, Anne Vantal, Éditions du Chêne, 29,95 \$
Le Pénis illustré, Joseph Cohen, Éditions Konemann, 14,95 \$



Les Taches du léopard

Françoise Giroud, Le Livre de Poche, 280 p., 11,95 \$

La lumière qu'aura jeté Françoise Giroud sur la seconde moitié du XX^e siècle français n'a pas fini de nous éblouir. Tour à tour journaliste, secrétaire d'État et écrivaine, elle venait d'achever *Les Taches du léopard* lors de son décès, survenu en 2003. Revisitant la question des origines, sa dernière œuvre, sorte d'éducation sentimentale en mode accéléré, raconte comment Denis Sérignac, 20 ans, fils de bonne famille, apprend qu'il a été adopté et que sa mère est juive. Cette destinée fracturée marquera son existence...



Sans sang

Alessandro Baricco, Folio, 121 p., 10,95 \$

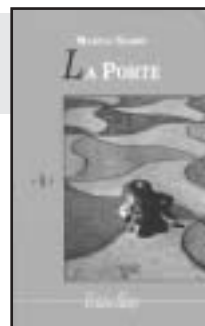
Nina n'est qu'une enfant lorsque, tapie sous le plancher de la ferme de Mato Rujo, elle assiste au meurtre de son père et de son jeune frère. L'un des assassins l'aperçoit, signale par un cri sa découverte, mais ses compagnons ne l'entendent pas. Il choisit alors de se taire. Nina vivra, l'homme aussi : cinquante ans plus tard, leurs mémoires tourmentées émergeront de leurs corps vieillissants. Dans ce court récit à la finale inattendue, l'auteur de *Soie* renoue avec cet art de l'ellipse qui a fait sa marque.



La Porte

Magda Szabó, Viviane Hamy, 279 p., 19,95 \$

La narratrice l'avoue d'entrée de jeu : elle a tué Emerence. Que ce soit pour de bons motifs ne change rien à la gravité de l'acte. Le récit qui suit concerne la relation entre les deux femmes, que tout sépare : l'intellectuelle qui, en apparence, vit par procuration, et la ménagère qui ne connaît, semble-t-il, que l'aliénation des tâches routinières. Entre les deux, le fossé est aussi large qu'on s'y attendait. Née en 1917, l'écrivaine hongroise Magda Szabó a remporté le Femina étranger 2003 pour *La Porte*, qui la fit enfin connaître du lectorat francophone.



Politique

Adam Thirlwell, Points, 284 p., 11,95 \$

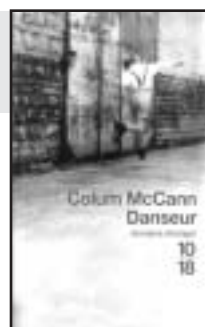
Entre Moshe et Nana, jeunes amoureux, ça clique, mais quand la belle Anjali se joint à eux, ça fait des étincelles ! Avec cette comédie dramatique traitant de l'étiquette à suivre dans le cas d'un ménage à trois, Thirlwell, qui en jette vraiment grâce à un style et un ton plein de maturité — né en 1978, il s'agit de sa première fiction —, réussit un exploit : reléguer au second plan le sexe, pourtant omniprésent, pour parler avec beaucoup de sensibilité de bonté et de don de soi.



Danseur

Colum McCann, 10/18, collection Domaine étranger, 416 p., 17,50 \$

Rudolf Nouriev fut un ouragan qui emporta tout sur son passage. Colum McCann livre ici, entre la fiction et la biographie, un portrait à la hauteur de cet artiste de tous les excès. Filtrant le flot de la conscience du personnage, l'auteur irlandais a érigé une mécanique romanesque d'une efficacité étonnante, donnant à entendre la parole du danseur étoilé et celle de ses proches. Empreint d'intenses émotions, ce très beau récit est à lire absolument, et ce, même si les entrechats ne vous disent rien qui vaille !



Animal Tropical

Pedro Juan Gutiérrez, 10/18, 407 p., 18,95 \$

Alter ego de l'auteur, Pedro, fort de sa réputation d'écrivain confirmé, se voit invité à un colloque littéraire à Stockholm. Il entame une correspondance de plus en plus intéressée avec la responsable de l'événement, Agneta, qui est folle de son roman précédent (*Trilogie sale de La Havane*). Nouveau journal qui marque par son style simple et efficace, *Animal Tropical* laisse parler ses protagonistes, enchaînant discussions sur l'art, la littérature, la vie. Ce chat de Gutiérrez retombe toujours sur ses pattes !



Du bout des doigts

Sarah Waters, 10/18, coll. Domaine étranger, 750 p., 20,50 \$

Londres, 1862. L'héroïne de *Du bout des doigts*, Sue, a été élevée dans les bas quartiers de la ville. Afin de permettre à un escroc de mettre la main sur la fortune d'une riche héritière, elle accepte, espérant empocher une partie du magot, de jouer le rôle de servante pour le compte d'un vieux riche libidineux et de sa jeune et jolie nièce... Amours interdites, mariages secrets et truand sexy : cette chronique décadente de l'Angleterre victorienne ravira tant les lecteurs de Dickens que les disciples de Sapho ! (British Book Award 2003).



La Mort du roi Tsongor

Laurent Gaudé, Babel, 205 p., 12,50 \$

Cité d'une Afrique mythique, Massaba est en liesse : Samilia, la fille du roi Tsongor, épousera demain Koumane, prince héritier des Terres de sel. Un deuxième prétendant survient, Sango Kerim, qui possède toujours une amulette prouvant que Samilia lui a été promise il y a belle lurette. Le roi Tsongor, incapable de choisir entre les deux hommes, meurt, espérant éviter la guerre. Elle aura néanmoins lieu... Une épopée à la mécanique implacable, régie de main de maître par l'auteur du *Soleil des Scorta* (Goncourt 2004).



Insulaires

Christiane Lahaie, L'instant même, 129 p., 10,95 \$

Rares sont les recueils de nouvelles qui font autant parler d'eux. La réédition d'*Insulaires* est un événement qu'il faut saluer. Les histoires de Christiane Lahaie ont pour cadre l'Écosse et l'Angleterre. Chacune transcende la puissance mythique de ces lieux littéraires obligés, revisitant à la manière d'un promeneur du dimanche la valeur insolite du paysage. Les titres chuchotent dans la langue de Shakespeare la brume et la mélancolie : « London Leaves », « Inverness Eros », « Men of the Moors », « Wall of Wales »...



Un garçon d'Italie

Philippe Besson, Pocket, 221 p., 10,95 \$

« Le cadavre de Luca Salieri a été retrouvé aux premières heures de la matinée », nous apprend, comme s'il s'agissait d'un fait divers, l'incipit du roman. Le principal intéressé, Luca, le visage dans la boue, ne s'en plaint pas trop. Pour ceux qui restent, la fiancée, Anna, et Leo, l'amant, c'est autre chose. Entre l'amour qui se dit et celui qui doit se taire, la déchirure de la perte sépare autant qu'elle rapproche. L'auteur des *Jours fragiles* atteint avec *Un Garçon d'Italie* une maîtrise inouïe du point de vue subjectif.



La Femme qui attendait

Andrei Makine, Points, 214 p., 10,95 \$

Qu'est-ce qu'un amour qui attend sans réponse ? Une absence dont l'insolente morsure vous maintient éveillé la nuit. Vera, restée fidèle à un amour de jeunesse disparu depuis trente ans, est une intellectuelle qui a préféré le rêve au réel. Poète qui a fuit l'exubérance du milieu culturel de Leningrad, le jeune narrateur de ce beau récit retrouvera en Vera la voie du désir, qui loge toujours entre le silence et les mots. Andreï Makine, lauréat du Goncourt et du Médicis pour *Le Testament Français*, a écrit un merveilleux roman sur la solitude.



Qu'est-ce qu'une vie réussie ?

Luc Ferry, Le Livre de Poche, 532 p., 14,95 \$

Nos rêves éveillés, qu'ils concernent les réussites sociale ou amoureuse, nous mènent à une impasse. Impossible, pour nous en sortir, de nous rattacher à l'exemple des autres : les idoles modernes ont, de plus, la dorure bien terne. Revisitant les discours des Anciens sur la « vie bonne », Luc Ferry revoit et corrige nos idées préconçues sur la réussite. Pour s'ouvrir au juste questionnement qui permet d'évaluer la richesse de notre existence, il nous faut d'abord saisir le présent.





L'Occident en question

L'Histoire s'accélère. L'Histoire surprend. Depuis une quinzaine d'années, le monde occidental est secoué par des événements aussi fondateurs que déstabilisants. Chaque fois qu'on croit atteindre une étape structurante des relations internationales, un nouvel événement surgit et bouleverse la donne. Trois d'entre eux nous ont interpellés et continuent à nous désorienter quant à leurs effets à long terme.

La chute du Mur de Berlin en 1989 a mis un terme à la guerre froide et unifié l'Occident en faisant basculer l'Est à l'Ouest. Elle a aussi propulsé les États-Unis au rang d'hyperpuissance. Pour certains, cette nouvelle configuration allait déboucher sur des temps heureux. Les grands conflits devenaient impossibles et le monde adoptait de plus en plus le libéralisme politique et économique, ce qui marquait la « fin de l'Histoire » selon l'expression de Francis Fukuyama.

L'Occident vole en éclats

Les attentats du 11 septembre 2001 sont venus rappeler, aux Occidentaux en général, et aux Américains en particulier, la complexité et la brutalité d'un monde dont les évolutions ne se limitent pas aux seules manifestations de son occidentalisation apparente. Oui, certaines pratiques politiques, culturelles et sociales occidentales influencent profondément la plupart des nations. Pourtant, ces dernières manifestent envers ces influences une résilience extraordinaire et une capacité d'adaptation surprenante. Des groupes, au sein de ces nations, s'emparent même des instruments occidentaux — technologies militaires et technologies de l'information — pour les retourner avec une cruauté inouïe contre leurs exportateurs. À la faveur du massacre de New York, l'Occident a fait front et déclenché une lutte sans merci contre un hyperterrorisme dont les effets pourraient être encore plus dévastateurs s'ils ne sont pas combattus.

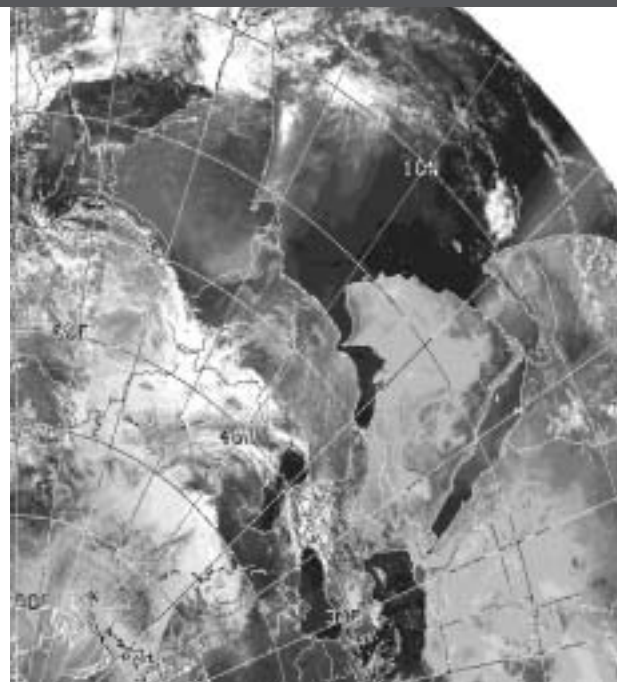
Pourtant, le 11 septembre s'est révélé n'être qu'un événement parmi tant d'autres qui rythment la sortie du monde de la bipolarité et son entrée dans une grande période d'incertitude. L'unité apparente de l'Occident a volé en éclats lors de la crise irakienne de 2003. Cette fois, la fracture ne s'est pas seulement installée entre les États-Unis et une partie du monde, particulièrement l'aire islamique, mais au sein même de l'Alliance atlantique, censée être depuis la Seconde Guerre mondiale le pilier de la sécurité internationale. Oh ! bien entendu, la fin de l'empire soviétique avait déjà privé l'Occident de son ennemi,

de l'élément unificateur qui le rassemblait autour du grand frère américain. Déjà, des tensions étaient apparues dans le camp atlantique entre l'administration Clinton et les Européens. Tout cela restait gérable. Depuis 2003, l'agression américano-britannique contre l'Irak a approfondi les malentendus et élargi le fossé qui se creusait entre les deux côtés de l'Atlantique.

Est-ce alors la fin de l'Occident, comme semble l'indiquer le titre de l'ouvrage de François Heisbourg, *La Fin de l'Occident ? L'Amérique, l'Europe et le Moyen-Orient* ? Auteur prolifique et fin connaisseur des affaires internationales, Heisbourg le pense. Il n'a rien d'un révolutionnaire ou d'un antiaméricain. Bien au contraire. C'est un habitué des cercles du pouvoir occidental, tant politique qu'intellectuel. Ses critiques contre l'administration Bush et son constat plutôt pessimiste sur les relations entre Occidentaux n'en sont que plus forts. Les États-Unis d'une part, et l'Europe d'autre part, empruntent des trajectoires différentes dans leurs rapports au reste du monde, écrit-il. Les Américains sont déterminés à défendre à tout prix leurs positions « dans un monde perçu comme toujours plus menaçant, avec en contrepoint la mise en route d'une prophétie autoréalisatrice dans laquelle le paranoïaque crée, ou pour le moins nourrit, l'ennemi qu'il dénonce » alors que les Européens construisent « une zone de paix, de droit et de prospérité », modèle pour le reste du monde, tout en refusant de se donner « les moyens d'en gérer les conséquences stratégiques » chez eux comme à la périphérie. Ces deux grandes évolutions sonnent la fin de « l'Occident unique » et débouchent sur la naissance d'un « temps des Occidents multiples » dont l'auteur espère qu'il « peut aussi être celui d'une relation transatlantique régénérée. » L'espérance est belle, mais on a bien l'impression que l'auteur n'y croit pas. Et pourquoi en serait-il autrement ? L'avenir risque encore de tous nous surprendre et de bouleverser à nouveau la donne.

Le Moyen-Orient au cœur du contentieux

Quel que soit le destin de la communauté occidentale, une réalité demeure : le problème du Moyen-Orient est devenu un élément central du contentieux transatlantique. Il est en fait à l'origine de ce nouveau grand schisme d'Occident. Le comportement américain face au conflit israélo-palestinien, en Irak, et dans la région, alimente un profond ressentiment de la part des populations et des élites locales qui estiment



que « tout ce qui se passe ou ne se passe pas est le fruit d'une volonté ouverte ou cachée des Américains », s'accordent à dire François Heisbourg et Rashid Khalidi. Cela a des effets en Europe, où les principaux États ont des relations délicates avec le Moyen-Orient et où 20 millions de musulmans pèsent sur les décisions.

Khalidi, professeur d'études arabes à l'université de Columbia, n'exonère pas pour autant les Européens, les Français et les Britanniques en particulier, de leurs responsabilités dans les drames qui affligent le Moyen-Orient. Il décrit le chaos dans lequel est plongée cette région non seulement depuis l'intervention américaine en Irak, mais depuis que les Occidentaux y manipulent le destin de peuples entiers au lendemain de l'invasion de l'Égypte par Napoléon Bonaparte en 1798. Dans une région du monde qui a la mémoire longue, les Américains, écrit l'auteur dans *L'Empire aveuglé : Les États-Unis et le Moyen-Orient*, font preuve d'une incroyable ignorance de l'histoire et de ses enseignements. Les Britanniques et les Français ont lamentablement échoué parce qu'ils avaient refusé de prendre toute la mesure du nationalisme local, du rejet de l'occupation et de la prégnance d'une culture de résistance. Les Américains font face à une configuration semblable et leur croisade pour « la liberté et la démocratie » se fracassera sur les mêmes écueils. Le prix de l'intervention et de l'occupation sera lourd à payer.

Rashid Khalidi voulait écrire un ouvrage qui s'adresse au public « avec autant de clarté et d'intelligibilité que possible ». Là où Heisbourg réussit, Khalidi échoue. Son livre, desservi par une traduction qui aurait dû être une adaptation, est une suite ininterrompue d'éruptions sur les errements américains. Certaines de ses analyses sur la situation au Moyen-Orient sèment la confusion plus qu'elles n'éclairent la problématique. Il n'en reste pas moins que les deux auteurs concluent semblablement : l'impasse de la politique américaine au Moyen-Orient aggrave et complique la capacité de faire face à l'hyperterrorisme et de régler le différend israélo-palestinien. Et, là, il n'est pas certain que les Occidents multiples puissent réellement coopérer.

* Jocelyn Coulon est professeur invité au Groupe d'étude et de recherche sur la sécurité internationale du Centre d'études et de recherches internationales de l'Université de Montréal. Il est aussi commentateur de politique étrangère à La Presse.



La Fin de l'Occident ? L'Amérique, l'Europe et le Moyen-Orient, François Heisbourg, Odile Jacob, 272 p., 39,95 \$
L'Empire aveuglé : Les États-Unis et le Moyen-Orient, Rashid Khalidi, Actes Sud, 263 p., 41,95 \$

Claude Lussier
MONETÉric Simard
PANTOUTELaurent Borrégo
MONETMatisse Godin-Contant
MONET

Il ne faut pas toujours croire les journalistes

Mario Cardinal, Bayard Canada, 284 p., 25,95 \$

Rappel à l'ordre ? Plutôt avertissement contre une perte de l'objectif. Car quelle est la tâche du journaliste, sinon d'informer ? Ce qui devrait être un pléonasme s'avère de moins en moins une évidence. Presque tous les médias privés (radio, télévision, journaux) font maintenant partie de conglomérats aux activités tentaculaires, si bien que l'information prend quelquefois des allures d'infopub. Le journaliste baisse la garde. Mario Cardinal, journaliste et ancien ombudsman à Radio-Canada, déplore la dérive de l'information écrite et télévisuelle actuelle. Il place la barre très haut pour toute la communauté journalistique, rappelant à ses membres que le doute est le meilleur outil pour protéger leur indépendance et notre droit à l'information. *CLAUDE LUSSIER*



La Terreur à l'occidentale

Jean Forest, Triptyque, coll. Controverses, 266 p., 22 \$

Parmi les horreurs faites par l'Homme au cours de l'histoire, nulles n'auront été plus sanglantes que celles perpétrées au nom de la religion chrétienne. C'est ce que nous révèle *La Terreur à l'occidentale*. Ce livre déroutant et provocateur, tant par son propos que par le ton de son auteur, explore les conséquences de la création d'un Dieu unique et absolu. Forest nous convie donc à un survol de la triste histoire de l'intolérance religieuse, et des horribles crimes qu'on a commis pour rester dans les bonnes grâces de l'Un et l'Indivisible. Triste portrait de l'homme qui, incapable de s'affranchir d'un Père infantilisant, se reconforte en terrorisant les populations n'adhérant pas à ses convictions, et ce, pour un Dieu qui n'existe peut-être même pas ! *MATISSE GODIN-CONTANT*



Acheter, c'est voter. Le cas du café

Laure Waridel, Écosociété, 18,50 \$

Depuis plusieurs années, Laure Waridel, instigatrice du mouvement Équiterre au Canada, mène un combat contre l'injustice sociale. Dans *Acheter, c'est voter*, elle se penche sur le cas du café pour montrer que nos choix de consommateurs influencent la vie de millions de personnes. Plutôt que de monter aux barricades, elle nous sensibilise en décrivant des faits. D'un côté, les multinationales qui exploitent honteusement les cultivateurs de café ; de l'autre, le commerce équitable, qui permet de mieux distribuer les richesses, donc d'améliorer les conditions de vie de ces gens-là. Simple, et pourtant ! « Pour moi, le café a un goût différent depuis que je connais le labeur et les espoirs qui y sont associés », conclut-elle. Le mien aussi depuis que j'ai lu ce petit bijou de livre. *ÉRIC SIMARD*

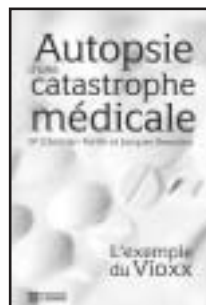


Socrate, le sorcier

Nicolas Grimaldi, PUF, coll. Perspectives critiques, 123 p., 24,95 \$

Voici une initiation à la philosophie de Socrate le Grand Sage tout à fait inattendue. L'auteur, le philosophe Nicolas Grimaldi, plonge au cœur de cette pensée par le biais du chamanisme. Reprenant quatre points universels que l'on retrouve dans la figure du chaman, Grimaldi décide de les appliquer à la vision du monde de Socrate. C'est un véritable coup de génie, car il nous fait découvrir cette sagesse dans une perspective encore rarement abordée de front par la littérature philosophique. Il faut lire ce livre pour en ressortir ébranlé, sinon transformé par ce génie qu'était

Socrate. *LAURENT BORRÉGO*



Nouveauté

Remède empoisonné

30 septembre 2004. La compagnie pharmaceutique américaine Merck & Co. annonce qu'elle retire du marché le Vioxx, un anti-inflammatoire administré depuis 1999 à des milliers de personnes. La raison ? La consommation du médicament causerait ou favoriserait l'apparition de certains problèmes cardiaques. Avec cet épisode troublant, Christian Fortin, médecin au Centre hospitalier universitaire de Québec et membre de l'Unité de recherche en santé, et Jacques Beaulieu, vulgarisateur scientifique reconnu, font la lumière sur les zones d'ombre du monde pharmaceutique.

AUTOPSIE D'UNE CATASTROPHE MÉDICALE, Christian Fortin et Jacques Beaulieu, Éditions de l'Homme, 201 p., 19,95 \$



Nouveauté

L'art animé

Critique de cinéma réputé qui nous a entre autres donné *L'Aventure du cinéma direct revisitée* (Les 400 coups, 1997), Gilles Marsolais nous offre maintenant le fruit de ses réflexions sur la relation entre l'art et le cinéma. Par le biais d'un livre rigoureux qui évite le piège de l'idiote technique, l'auteur réussit une belle synthèse des vingt dernières années du film sur l'art. Privilégiant une approche thématique au détriment de la linéarité historique, cet essai évoque les aspects les plus pointus tout en éclairant le lecteur sur des problématiques générales.

LE FILM SUR L'ART, Gilles Marsolais, Triptyque, 200 p., 23 \$

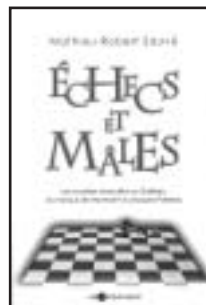


Nouveauté

Dis-moi ce que tu manges...

En mars dernier, le rapport Millenium Assessment, commandé par l'ONU et rédigé à partir des travaux de plus de 1300 scientifiques originaires de 95 pays, attirait l'attention sur la dégradation de la planète. Il nous apprenait notamment que 25% des terres agricoles dépendent de la surexploitation des nappes d'eau souterraines. Avec ce gaspillage d'une ressource lente à se renouveler, la pollution de la terre et de l'eau, la multiplication de la culture transgénique et les effets néfastes de l'agriculture industrielle sont indéniables. Cet ouvrage dresse un portrait détaillé du problème et propose les solutions adéquates pour y remédier.

MANGER LOCAL : UN CHOIX ÉCOLOGIQUE ET ÉCONOMIQUE, Helena Norberg-Hodge et al., Écosociété, 169 p., 18 \$



Nouveauté

Les perdants magnifiques

Après *L'Éthique et le fric*, tour d'horizon des problématiques créées par les technosciences, le journaliste Mathieu-Robert Sauvé s'intéresse maintenant à la condition de l'*homo quebecensis*. Une quinzaine d'années après le *Père manquant, fils manqué* de Guy Corneau, le sujet est toujours à la mode. L'auteur l'aborde toutefois sous un angle inédit en proposant un panorama de l'imaginaire masculin au Québec. De Montcalm à Lévesque en passant par Papineau, le Québécois est hanté par des modèles fortement connotés par l'échec.

ÉCHEC ET MÂLES, Mathieu-Robert Sauvé, Éditions des Intouchables, 307 p., 22,95 \$



Une chronique de Laurent Laplante

Faut-il avoir peur de Google ?



La Francophonie est nerveuse depuis que Google* a promis d'offrir sur la Toile des pans complets de la littérature anglo-saxonne. D'avance, on prédit la marginalisation de toutes les cultures sauf une. Tout en admettant que l'anglais mène une dure concurrence aux autres langues, depuis quand un idiome obtient-il les promesses de la vie éternelle ? Le latin, porté par l'Empire romain, fait partie des fossiles, mais le français, l'espagnol, le roumain et l'italien s'entendent encore dans les rues.



Quand un éditeur comme Actes Sud puise dans le répertoire mondial et fait connaître Nina Berberova ou Strindberg, il secoue l'emprise anglo-saxonne sur le livre. Quand l'éditeur Autrement retrace les *Années de guerre* de Vassili Grossman, qu'a-t-il à craindre de Google ? De Soljenitsyne à Montalban, de Peter Handke à Max Gallo, ils sont et seront toujours légion, les auteurs utilisant une langue autre que l'anglais, et dont Google peut au mieux proposer une traduction.

Est-on certain que Google, merveilleux *retriever* lorsqu'on cherche une référence, sera le premier choix des lecteurs d'*Ivanhoe*, d'*Alice in Wonderland* ou de *Scarlet Letters* ? Depuis quand une technique enterre-t-elle les précédentes ? Quand la photographie est née, des colloques ont redouté... la pornographie. Le cinéma devait tuer le livre, la radio sonner le glas du concert et la télévision liquider le cinéma. Internet favorise l'anglais, mais a-t-il déjà le scalp du français ?

Capituler sera encore plus honteux si cela bénit toutes les démissions. Pourquoi étendre au monde culturel la naïveté qui menace l'éducation ? Plusieurs croient, en effet, qu'on peut s'instruire sans effort, que la pédagogie est à blâmer si elle ne rend pas les apprentissages aussi détendus que les semaines de relâche. Rappelons ceci : on ne construit bien que sur ce qui résiste. Une littérature se fonde aussi sur ses lecteurs.

Pourquoi nos gouvernants devraient-ils à eux seuls épanouir le français, le livre d'ici, les sites Internet plus conviviaux ? Nous, les individus, nous n'aurions pas à trier, mais seulement à consommer ? Passivement, paresseusement, bêtement ? Que les gouvernements subventionnent le cinéma, l'édition ou les bibliothèques publiques, cela ne tonifiera pas la culture québécoise si les individus que nous sommes se moquent de ce que notre milieu produit. Non pas boudier Google, car ce serait bête ; mais apprécier aussi ce qu'il n'offre pas. Google proposera encore plus de contenu anglo-saxon ? Comment s'en étonner ? S'il fallait attendre d'être les plus forts ou les plus nombreux pour parler, écrire, penser selon nos racines et notre culture, ce n'est pas du français qu'il faudrait s'inquiéter en priorité, mais des millions de personnes qui attendent encore l'eau, le téléphone, l'alphabétisation. Nous avons déjà beaucoup et rien ne nous empêche, sinon notre paresse et notre myopie, de créer davantage.

Veillons aussi à vérifier nos sources. Peu diversifiées, elles ne vantent que les triomphes anglo-saxons. Qui sait, par exemple, que deux bibliothèques russes possèdent chacune 30 millions de titres et que la bibliothèque du Congrès américain en contient un million de moins que chacune de ces deux-là ?

* L'équipe derrière le moteur de recherche le plus utilisé sur la planète travaille à construire une immense bibliothèque universelle. Début 2005, Google annonçait la numérisation des fonds des grandes bibliothèques anglo-saxonnes. À raison de 50 000 pages digitalisées par jour, l'ensemble de l'opération s'étendra sur dix ans. Au final, 15 millions de livres seront disponibles sur le Net. Or, même présentées comme un moyen de conservation et de transmission du savoir, les façons de faire du géant américain inquiètent et fascinent à la fois. En effet, tandis que les bibliothécaires étasuniens accueillent l'initiative avec enthousiasme et que leurs cousins de la BNF s'interrogent sur la qualité du produit final et craignent la convergence, journalistes et éditeurs restent sur leurs gardes.

La Grande Bibliothèque

Portes ouvertes !

Le 30 avril 2005 marque l'ouverture officielle, à Montréal, de la Grande Bibliothèque du Québec. L'impressionnant complexe, d'une superficie totale de 33 000 m², regroupera 1,5 millions de titres à l'intérieur de ses murs.

Par Mathieu Simard



D'un coût total de 142 millions de dollars, la construction de l'édifice a soulevé sa part d'interrogations. Parmi celles-ci, la plus fondée repose sans nul doute sur la pertinence d'un tel investissement immobilier au moment où les bibliothèques publiques et scolaires ne disposent pas des ressources suffisantes pour remplir leurs rôles respectifs. Les premières, selon des chiffres récents¹, contiendraient en moyenne 2,55 livres par habitant. Or, l'État québécois vise plutôt 3 livres, ce qui n'en semble pas moins faible en regard de la moyenne nationale de pays comme la Suède (5,35 livres par



habitant) ou la Finlande (7,15 livres). De plus, les heures d'ouverture, limitées au possible dans certaines municipalités, ne favorisent pas un accès adéquat aux bibliothèques. Si beaucoup reste à faire, les établissements scolaires ont quant à eux obtenu un sursis avec le plan d'action *Et toi, que lis-tu ?*². Annoncé par l'ancien ministre de l'Éducation Pierre Reid en janvier dernier, le programme prévoit une série d'actions, dont un apport financier permettant de faire passer le budget d'acquisition des bibliothèques de 3,5 à 20 millions de dollars annuellement.

Et si l'arrivée de la Grande Bibliothèque, navire amiral de la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ), loin d'hypothéquer la mission du réseau québécois des bibliothèques, lui fournissait le tremplin nécessaire à son essor ? À Québec, le 17 mars dernier, la présidente-directrice générale de la BNQ, M^{me} Lise Bissonnette, présentait un portrait général des possibilités considérables de l'organisme, dont l'importante collection, qui sera accessible à l'ensemble des citoyens par le biais des bibliothèques publiques. Atout majeur : le portail élec-

tronique de la BNQ. Grâce à son service permanent de numérisation, la BNQ offre d'ores et déjà un accès gratuit à près de 33 000 documents numérisés, dont 29 000 images de documents iconographiques et cartographiques, 2 000 enregistrements sonores et 1500 livres et partitions musicales. Par ailleurs, la BNQ vise à terme la numérisation de 3 millions de pages de journaux du début du XIX^e siècle aux années 1950, un trésor patrimonial qui égale, du moins par son volume, un projet similaire mis en branle par la Bibliothèque nationale de France. Enfin, la BNQ sera d'ici la fin de l'année 2005 fusionnée avec les Archives nationales, permettant un regroupement documentaire sans précédent au Québec.

À la lumière des conditions de fonctionnement actuelles des bibliothèques, les usagers pourront-ils simplement connaître l'existence de ces services ? Afin que gratuité puisse de nouveau faire rimer avec cultiver, souhaitons que le leadership de la Bibliothèque nationale entraîne une nouvelle prise de conscience autour du livre et de son partage.

**Bibliothèque
nationale**
Québec 

¹ « Bibliothèques : le scandale ! », Francine Bordeleau dans *Le Libraire*, n°22, printemps 2004, p.43-45.

² Rendu public en janvier 2005, le programme *Et toi, que lis-tu ?* fait partie d'un plan d'action triennal sur la lecture à l'école qui permettra entre autres d'injecter 60 millions de dollars dans l'acquisition de nouveaux livres pour les élèves.

La grande séduction

Jeter un pont entre ce succès cinématographique et l'édition jeunesse au Québec est tout naturel. En effet, l'opération charme des habitants de ce village portuaire, qui usent de rocambolesques astuces pour enjôler un jeune médecin citadin, et celle de nos auteurs, illustrateurs et éditeurs s'adressant au jeune lectorat sont apparentées, s'achevant du reste toutes deux sur une totale réussite. Véritablement née dans les années 70, notre littérature jeunesse a sans conteste acquis ses lettres de noblesse. Néanmoins, en amour comme à la guerre, aucun acquis n'est assuré, rien n'est parfait. Voilà pourquoi, assistés de spécialistes et de libraires, nous avons voulu faire le point sur la littérature jeunesse québécoise actuelle et, au passage, aborder l'enjeu primordial que représente la lecture comme source de divertissement et de savoir. Sans prétention aucune, nous vous présentons donc un tour d'horizon d'un secteur éditorial en pleine ébullition. Laissez-vous conquérir !

Hélène Simard, coordonnatrice

La littérature pour la jeunesse aujourd'hui

Qu'on le veuille ou non, la littérature pour la jeunesse naît toujours d'un désir de transmission, chaque époque léguant à travers elle les valeurs qui lui tiennent le plus à cœur. Si, jusque dans les années 1960, les vertus nationalistes, religieuses et sociales étaient au centre des lectures pour la jeunesse, des valeurs plus humanistes leur ont succédé. L'anonymat des villes, l'éducation plus axée qu'autrefois sur le développement individuel, l'importance des loisirs, le métissage des populations expliquent les grands thèmes favoris d'aujourd'hui : la connaissance de soi, l'humour, l'imaginaire, la vie dans la collectivité familiale, scolaire ou urbaine, l'ouverture au monde et l'acceptation des différences.



Par Françoise Lepage*

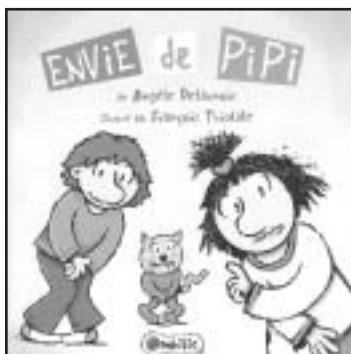
Premiers livres

Chaque âge de la vie a ses propres préoccupations. Pour les tout-petits, on ne s'étonnera pas que l'univers ne dépasse guère les murs de la maison ou de la garderie. Des séries comme « Puce » (La courte échelle), « Raloul et Lolotte » (Les 400 coups) accroissent le sentiment de sécurité et stimulent l'esprit d'observation. « Polo », le souriceau (La courte échelle), invite à la réflexion, tandis que « Petit Héros » (Les 400 coups) traite des premières conquêtes de la vie. Pour les 3-8 ans, de très nombreux albums favorisent la connaissance de soi (Un avion dans le pommier de Berthelet et Laverdière), font réfléchir le lecteur sur son comportement (Pas encore le bain ! d'Entremont et Favreau), sur l'importance des sentiments (Le Trésor de l'ogre de Marchand et Fanny), tous publiés au Raton Laveur, ou sur l'environnement (série « Stella » de Gay, Dominique et compagnie). À cet âge, on peut initier l'enfant à des réalités moins immédiates, comme le fait la collection



« Ombilic » des Éditions de L'Isatis, qui explique certains phénomènes physiologiques (rhume, système urinaire) avec une bonne dose d'humour. L'ouverture se fait aussi vers l'Autre, par l'intermédiaire du conte : les Éditions du soleil de minuit publient des albums bilingues (français/langues autochtones) de contes inuits et amérindiens, et de nombreuses publications proposent des récits populaires venus du monde entier, tels que *L'Oranger magique* (Haïti), *Turlututu, rien ne va plus* (Afrique occidentale) ou *Le Premier Printemps du monde* (conte innu), tous publiés par Les 400 coups. L'album n'est plus uniquement destiné aux jeunes enfants, comme le prouvent *Marcel et André* de Pratt (La courte échelle) et *Nul poisson où aller* de Hébert et Nadeau, ou encore *Thésée et le Minotaure* (Les 400 coups), qui séduit tous les amateurs de récits mythiques.

Mini-romans et premiers romans



L'épaisseur et la difficulté des romans s'accroissent avec les compétences des lecteurs. Dans cette catégorie de romans, comme dans ceux qui sont destinés aux plus vieux, la vie quotidienne peut être abordée selon trois points de vue différents : humoristique (ex : la série de Simard sur les jours de la semaine, *Le Démon du mardi*, *Le Monstre du mercredi*, etc., Soulières Éditeur),

Françoise Lepage a enseigné la littérature pour la jeunesse à l'Université d'Ottawa. Elle est l'auteure d'une *Histoire de la littérature pour la jeunesse : Québec et francophonies du Canada* suivie d'un *Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs* (David, 2000), qui a été triplement primée, ainsi que d'une biographie de Paule Daveluy intitulée *Paule Daveluy ou la passion des mots* (Pierre Tisseyre, 2003). Elle a coordonné la publication d'un collectif, *La Littérature pour la jeunesse 1970-2000* (Fides, 2003). Elle est présentement, directrice de collection aux Éditions David, critique littéraire pour diverses revues, et auteure pour la jeunesse. Elle a signé trois petits romans pour les jeunes de 8 à 10 ans (*L'Interligne*, 2003-2004) et a redonné vie à un conte du Canada français dans *Le Noël de Florent Létourneau* (Les 400 coups), album splendidement illustré par Bruce Roberts.

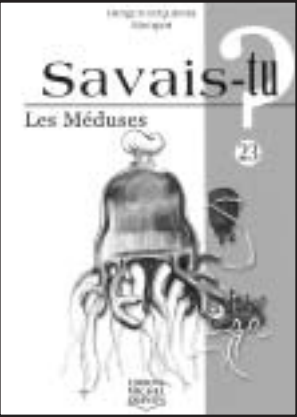


dramatique (*Guillaume ou la nuit* ou *La Petite Fille qui ne souriait plus* de Tibo, Soulières Éditeur) ou poétique (les séries « Julia », au Boréal, et « Jomusch » de Duchesne, chez Dominique et compagnie ; *Pourquoi le monde est comme il est* et autres romans de Trudel, à La courte échelle ; *Christophe au grand cœur* de Loignon,

chez Dominique et compagnie, etc.). À cet âge, les possibilités de lecture s'ouvrent sur le fantastique et le roman policier. Dans la première catégorie, mentionnons *Donovan et le secret de la mine* de Tremblay, *L'Enlèvement de la mère Thume* de Chabin (Boréal). Au rayon des petits polars, la collection « Caméléon » chez Hurtubise HMH offre un grand choix d'histoires à suspense. 15, rue des Embuscades de Stanké et Vincent constitue un cas très intéressant de roman policier épistolaire. Certains romans (*Le Chant des cloches* de



Laflamme ; *La Folie du docteur Tulp* de Boucher Mativat, Pierre Tisseyre) transportent les jeunes lecteurs dans le passé. L'ouverture au monde est plus grande que dans les livres destinés aux très jeunes. *Justine et le chien de Pavel* de Gagnon (Soulières Éditeur) évoque la situation des migrants, tandis que *Le Seul ami* et *L'Homme à la bicyclette* de Meunier (La courte échelle) traitent respectivement du handicap et de la marginalité et

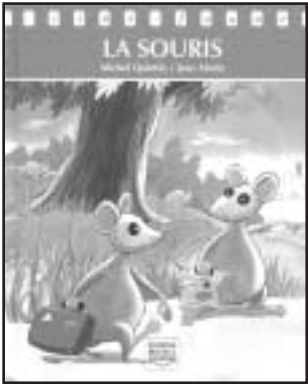
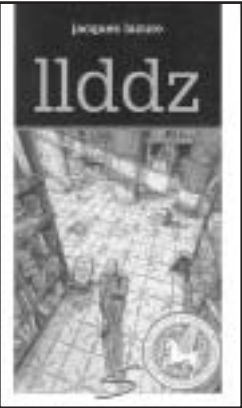


que *Ping Pong contre Tête-de-Navet* de Poulin (Québec Amérique) parle de difficultés d'intégration et de racisme en milieu scolaire. Parfois, le lecteur se trouve plongé dans un autre pays, comme dans *Yasmina et le petit coq* de Dauchelle (Pierre Tisseyre), dont l'action se déroule au Sénégal.



L'adolescence

Préadolescents et adolescents ont à leur disposition des œuvres plus longues, plus élaborées qui traitent de problèmes particuliers à leur âge : adolescences difficiles (*Maître du jeu* d'Apostolska) ou situation familiale perturbée (*Une famille et demie* de Poudrier), publiés chez Québec Amérique. *Retrouver Jade* de Somain (Soulières Éditeur) accomplit le tour de force d'aborder la question du suicide des adolescents sur un ton qui n'est ni triste ni dramatique. *Le Nul et la Chipie* de François Barcelo (Soulières Éditeur) offre au lecteur un duo hilarant composé du grand-père et de sa petite-fille, qui commentent (différemment) les mêmes événements. Le choix de romans historiques s'élargit ; un nom s'impose dans ce domaine, celui de Josée Ouimet, qui publie à la fois chez Hurtubise HMH et chez Tisseyre. La collection « Atout Histoire » chez Hurtubise HMH aborde un bel éventail d'époques. Pour les amateurs de science-fiction, de fantastique et de mystère, les Éditions Médiaspaul constituent la référence absolue, mais on retiendra aussi certains romans publiés ailleurs, comme *LLDZ* de Lazure, *Une nuit à dormir debout* de Larouche ou *Les Mémoires interdites* de Lamontagne.



Documentaires

Le documentaire nous parvient généralement sous forme de traductions d'ouvrages américains, mais on relève quelques exceptions notables. Les collections « Ciné-faune » et « Savais-tu ? », chez Michel Quintin, allient sérieux scientifique et humour pour faire connaître divers animaux de notre environnement immédiat. À mi-chemin entre fiction et documentaire, la collection « Safari », chez Tisseyre, présente des enfances différentes dans des contextes nationaux traditionnels.



(Suite page 32)

Joey Cornu éditeur : un tremplin pour les jeunes auteurs

Joey Cornu Éditeur se définit comme une « couveuse » entièrement dévouée à l'éclosion de talents littéraires parmi les jeunes de 14 à 24 ans.



Cette maison d'édition est ouverte à tous les genres, proposant des services complets et personnalisés aux auteurs des manuscrits sélectionnés. Les apprentis écrivains se voyant retourner un texte ne sont toutefois pas en reste : un rapport de lecture détaillé leur est systématiquement adressé, leur permettant de cultiver leurs forces et de retravailler leurs faiblesses. Enfin, la maison d'édition se distingue par la qualité de son site Internet, www.joeycornuediteur.com. Parmi les nombreuses ressources qui y retrouve logent, mentionnons les sections « Comment présenter un manuscrit » et « Exploration de l'écriture ». La seconde, bien divisée, présente de judicieux conseils d'écriture. Infos : www.joeycornuediteur.com

JOEY CORNU
É D I T E U R

Lurelu-vous lu ?

Il n'existe dans la Belle Province qu'une seule revue entièrement dédiée à la littérature jeunesse québécoise et canadienne-française, *Lurelu*. Dirigé par l'écrivain Daniel Sernine, ce trimestriel de belle facture s'adresse à toute personne intéressée par le genre ou œuvrant de près ou de loin avec des enfants. Il constitue de plus un précieux outil de référence pour les professionnels de l'éducation, de l'édition et de la librairie. Fondée en 1978, la revue *Lurelu* compte sur une solide équipe de collaborateurs pour traiter, sous la forme de commentaires de lecture, d'entrevues, de dossiers thématiques de reportages et de la crème de la production littéraire jeunesse (albums, romans, contes, documentaires, bandes dessinées, etc.). Diversifié et pertinent, le contenu éditorial se révèle donc invariablement captivant. *Lurelu* possède depuis 1997 sa vitrine sur le Web, www.lurelu.net, sur laquelle le lecteur peut entre autres consulter le contenu du numéro courant, le sommaire des anciens numéros et certains textes inédits. Important acteur du milieu, *Lurelu* publiait récemment un *Répertoire de la littérature jeunesse québécoise et canadienne-française*. Disponible au coût de 10 \$ tout compris (voir le site Internet pour les détails ou communiquez avec le (514) 282-1414), ce pratique guide de ressources rédigé par Ginette Landreville est, aussi étonnant que cela puisse paraître, le premier du genre au Québec. On y trouve tout ce qu'il y a à savoir ; à preuve, *Le Libraire* s'en est inspiré dans la conception du présent dossier !



Camille Bouchard

Les voyages forment la jeunesse



Camille Bouchard est tel un pigeon voyageur ; de chaque contrée foulée par ses pieds, l'écrivain natif de Forestville revient au pays l'esprit bourré d'images troublantes, le cœur empli du souvenir de rencontres magnifiques, les bagages emplis de carnets de voyage. De retour au bercail, dans le calme propice à l'écriture, l'auteur de *La Déesse noire* et de sa suite, *Les Tueurs de la déesse noire*, replonge dans ses cahiers, s'imprègne d'impressions griffonnées devant une pyramide ou à bord d'une felouque, et en tire un récit traversé par les thèmes de l'Ailleurs, de la différence.

Par Hélène Simard

Infatigable globe-trotter, Camille Bouchard, qui s'apprêtait à partir pour le Pérou et la Bolivie lors de notre entretien, a parcouru maints endroits exotiques. Le choc des cultures constitue donc naturellement le pivot de son œuvre. Les deux tomes de *La Déesse noire* se déroulent successivement en Inde et au Québec. Ils racontent comment Julien, 12 ans, est enlevé et emmené en Inde par des adorateurs de Kali, une divinité associée à la mort et à la destruction servie par une bande d'assassins, les *thugs*, qui sont persuadés que le jeune ado est la réincarnation du démon Raktabija, qui cherche à détruire le monde : « L'histoire des *thugs* est vraie. Même s'ils n'existent plus officiellement depuis le XIX^e siècle, il y a toujours un culte de Kali. Par contre, on ne sacrifie plus d'humains au cours de cérémonies rituelles, mais des animaux. Sur Internet, on trouve plusieurs sites dédiés à Kali : il y a des gens qui abandonnent tout pour se consacrer à ce culte. Cette déesse est encore très vénérée, et pas juste par les Indiens ! », lance Camille Bouchard. Avec plus d'un million de divinités, le panthéon hindou est si complexe que le romancier a dû débroussailler le terrain pendant plusieurs semaines avant de commencer l'écriture du premier tome de la série, qui se poursuivra sans doute dans un troisième volet et s'adresse aux lecteurs aguerris âgés de 10 ans et plus : « La mythologie hindoue est spectaculaire : elle ressemble à l'*heroic fantasy*. Lorsque je raconte aux jeunes la légende de Raktabija, j'ai l'impression de raconter un épisode du *Seigneur des anneaux*, avec tous ces monstres qui se battent et ces éléments fantastiques comme le sang qui tombe et empoisonne la déesse », constate Bouchard.



L'enfant-roi

Qu'on cite *La Caravane de 102 lunes* et *La Marque des lions*, romans d'aventures se déroulant en Afrique, ou *L'Intouchable aux yeux verts*, qui se passe lui aussi en sol indien, l'auteur n'a qu'un fer de lance : les enfants, tous, mais d'abord ceux atteints de déficience mentale ou abusés, qui le touchent profondément. Écrivant tant pour les jeunes (*Des étoiles sur notre maison*, *Lune de miel*, *Derrière le mur*, que pour les ados (*Le Ricanement des hyènes*, *Les lucioles*, peut-être) et les adultes (*Les Petits Soldats*, *Les Enfants de Bangkok*, *Les Enfants de chienne*, *Des larmes mêlées de cendres*), Camille Bouchard voit ses livres applaudis par la critique et dévorés par les lecteurs. Il y a de quoi être fier, d'autant plus que la bibliothèque de sa ville natale porte son nom depuis 2001 ! Sur le territoire de la Belle Province, l'écrivain s'implique d'ailleurs activement dans le programme « Les Écrivains à l'école » et rencontre régulièrement des élèves. À l'étranger, il parraine de jeunes défavorisés. C'est dire l'importance qu'ont les jeunes pour Camille Bouchard qui, par le truchement de ses histoires, aimerait léguer une perception du monde plus juste : « Quand je leur raconte que pour certains jeunes de leur âge, le premier souci, en se levant le matin, est de savoir ce qu'ils vont manger aujourd'hui, ça les frappe beaucoup, explique-t-il. Les jeunes manquent d'information par rapport à ça. (...) C'est un problème qui est dû à la société de consommation. Il faut revenir de voyage pour le constater. Il y a toujours un blues quand on revient ; on prépare beaucoup notre voyage, mais pas notre retour. On passe un mois à vivre des relations humaines intenses, à vivre comme eux, à manger ce qu'il y a, à se laver quand il y a de l'eau, et on revient d'un coup sec. Je me suis déjà retrouvé dans un centre d'achats, paniqué par tous les trucs inutiles autour de moi. C'est cette prise de conscience que je voudrais apporter aux jeunes : on a beaucoup de biens, mais ce n'est que du matériel. »

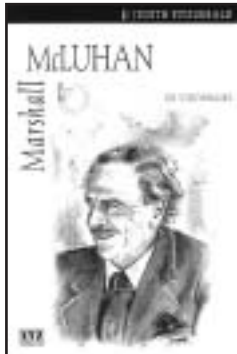


La Déesse noire et *Les Tueurs de la déesse noire*, Boréal, coll. Inter, 135 p. et 163 p., 9,95 \$ ch.
L'Intouchable aux yeux verts, Hurtubise HMH, coll. Atout, 175 p., 12,95 \$
La Caravane des 102 lunes et *La Marque des lions*, Boréal, coll. Inter, 200 p. et 112 p., 10,95 \$ et 9,95 \$

Pour tout savoir sur l'auteur, consultez le site officiel : www.chez.com/camillebouchard

La littérature pour la jeunesse aujourd'hui

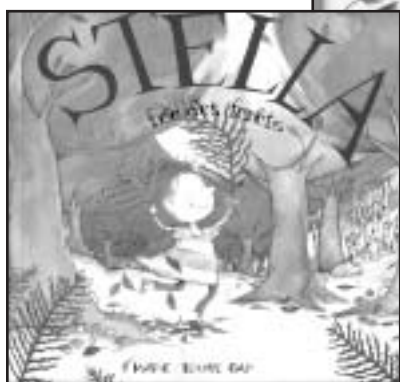
(suite de la page 29)



Illustrée de photos d'archives, la collection « Mémoire d'images » aux 400 coups est établie selon un concept novateur. Québec Amérique publie également de très beaux documentaires dont les titres disent le contenu : *L'Atlas des océans*, *Mon album de l'univers*, *Le Corps humain*, *Encyclopédie junior des sports* et bien d'autres encore.



Il aurait fallu aborder aussi d'autres aventures éditoriales dignes de mention, comme la collection de poésie pour adolescents à La courte échelle, les livres de chansons colligées par Major chez Fides, les récits imaginés à partir de tableaux de peintres québécois, publiés aux 400 coups, les biographies de personnes célèbres parues chez XYZ. L'offre est exceptionnellement variée : il y en a vraiment pour tous les goûts et tous les besoins.



Ils publient les livres jeunesse...

400 coups (Les) • AdA • Arion • Bagnole (de la) • Banjo • Boréal • Boomerang • Chouette • Coffragants • Courte échelle (La) • Dominique et compagnie • Fides • Fou-Lire • Héritage • Heures bleues (Les) • Homard • HRW • Hurtubise HMH • Imagine • Intouchables (des) • Interligne (L') • Isatis (de l') • Joey Cornu Éditeur • Lanctôt • Lauzier • Leméac • Loup de Gouttière (Le) • Médiaspaul • Michel Quintin • Mortagne (de) • MultiMondes • Paix (de la) • Plaines (des) • Phidal • Pierre Tisseyre • Porte-Bonheur • Québec Amérique • Scholastic • Raton laveur (Le) • Soleil de minuit • Soulières • Stanké • Stromboli • Trécarré • Tormont • Tracteur volant • Trapèze • Trois • Vents d'Ouest • Vermillon (du) • XYZ éditeur

Quelques statistiques : Le *Répertoire de la littérature pour la jeunesse québécoise et canadienne-française* édité par la revue *Lurelu* nous apprend qu'au Québec, c'est pas moins de 30 % de la production littéraire annuelle qui est consacrée aux enfants : un pourcentage considérable qui confirme le dynamisme des éditeurs consacrant l'entière de leur catalogue à la littérature jeunesse. C'est aussi le cas des autres, dont les collections s'articulent par exemple autour de la littérature générale pour adultes ou les beaux livres, mais qui développent en parallèle un secteur jeunesse. Bon an mal an paraissent plus de 400 nouveaux titres, et le rythme de production tend à s'accélérer. Le consommateur a donc l'embaras du choix !

Ils écrivent pour les jeunes...

Francine Allard • Ginette Anfousse • Fredrick D'Anterny • Claude d'Astous • François Barcelo • Alain Beaulieu • Alain M. Bergeron • Diane Bergeron • Lucie Bergeron • Hélène de Blois • Rollande Boivin • Jocelyn Boisvert • Camille Bouchard • Marie-Andrée Boucher Mativat • Élise Bouthillier • Paule Brière • Lysette Brochu • Yvon Brochu • Chrystine Brouillet • Louise Champagne • Joël Champetier • Philippe Chauveau • Marie-Andrée Clermont • Hélène Cossette • Denis Côté • Marie-Danielle Croteau • Jean-Pierre Davidts • Angèle Delaunois • Dominique Demers • Sylvie Desrosiers • Guy Dessureault • Roger Des Roches • Marie-France Desrochers • Maryse Dubuc • Christiane Duchesne • Nathalie Ferraris • Mario Francis • Bertrand Gauthier • Mylène Gilbert-Dumas • Philippe Gauthier • Charlotte Gingras • Gaëtan Gladu • Élise Gravel • Cécile Gagnon • Gilles Gauthier • Marie-Louise Gay • Philippe Girard • Andrée-Anne Gratton • François Gravel • Annie Groovie • Sonia K. Laflamme • Ann Lamontagne • Marie-Josée Lamontagne • Annie Langlois • Linda Lapointe • Martine Latulippe • Daniel Laverdure • Michel Lavoie • Jacques Lazure • Viateur Lefrançois • Jean Lemieux • Françoise Lepage • Nathalie Loignon • Henriette Major • Michèle Marineau • Daniel Mativat • Caroline Merola • Sylvain Meunier • Raymonde Painchaud • Lucie Papineau • Stanley Péan • Francine Pelletier • Josée Pelletier • Marthe Pelletier • Maryse Pelletier • Bryan Perro • Raymond Plante • Andrée Poulin • Luc Pouliot • Roger Poupert • Martine Richard • Ann Robillard • Esther Rochon • Paul Rousseau • Maryse Rouy • Pierre Roy • Marisol Sarrazin • Louise-Michelle Sauriol • Daniel Sernine • Rémy Simard • Gilles Tibo • Élise Turcotte • Éline Turgeon • Sonia Sarfati • Jean Sioui • Jean-François Somain • Robert Soulières • Paul Rousseau • Louise Turcot • Carole Tremblay • Jean-Louis Trudel • Sylvain Trudel • Hélène Vachon • Gilles Vigneault • Marie-Paule Villeneuve • et la liste continue encore longtemps !

L'association des écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ) a vu le jour en 1992. Fondée dans le but de promouvoir la littérature jeunesse et représenter les auteurs auprès des lecteurs, des pouvoirs publics, des médias et des acteurs du monde du livre, l'association compte environ une centaine de membres. Tournées d'auteurs, animations dans les écoles et publication annuelle d'un recueil de nouvelles constituent ses apports principaux. Site Web : dramaction.qc.ca/aeqj/index.php

Raconte-moi une histoire

Quoique toutes jeunes, les éditions Imagine se taillent déjà une place enviable aux côtés des canons québécois de l'album et du documentaire grâce à des ouvrages impeccables tant du point de vue du contenant que du contenu.

Pensons notamment aux craquants *Lili-Zoé* et *sa télé* et *Le Conte de Noël de Robin-le-Rouquin*, de même qu'à *L'Atelier des artistes* et *L'Atelier des animaux*, qui initient les tout-petits au bricolage. Bouillonnant d'imagination — permettez-nous l'expression ! —, l'éditeur montréalais profitait du récent Salon du livre international de Québec pour lancer les cinq premiers titres d'une collection haut de gamme, dans laquelle romanciers et illustrateurs d'ici font cohabiter les aspects traditionnels des contes de notre enfance avec des éléments plus contemporains. Sous la gouverne de Claude Veillet et de Dominique Demers, qui n'a vraiment plus besoin de présentation, « Les contes classiques » s'adressent aux lecteurs à partir de 3 ans et propose de jeter « un regard d'aujourd'hui sur des contes de toujours ». Ainsi, le romancier François Gravel a réinventé *Le Vilain Petit Canard* avec la complicité de Steve Beshwaty (celui-là même qui signe la couverture du numéro que vous tenez entre vos mains), Christiane Duchesne et l'illustratrice Marie-Louise Gay ont usé de leur talent pour *Les Trois Petits Cochons*, et Gilles Tibo raconte un classique de Grimm, *Les Lutins et le cordonnier*, mis en image par Fanny. S'ajoutent à ces œuvres très connues deux histoires inédites : *Le Roi voleur d'histoires* de Pierrette Dubé, illustré par Philippe Germain (un bijou d'humour), et *Tous les soirs du monde* de Dominique Demers et Nicolas Debon, qui fait d'ailleurs l'objet d'une première coédition québécoise d'un album jeunesse avec Gallimard. La série se poursuivra à raison de deux ajouts tous les six mois. Tout en couleurs, chaque volume de grand format compte 32 pages, se présente sous couverture rigide et coûte 19,95 \$. Pour consulter le catalogue des Éditions Imagine : www.editionsimagine.com



La vérité sort de la bouche des enfants

Il était une fois une fillette prénommée Anique qui vivait dans un village avec ses parents gentils mais barbants, car ils avaient la manie de prendre ses paroles à la légère. Au péril de sa vie, l'intrépide gamine ne raconte pourtant pas de bobards : elle affronte vraiment les bêtes fabuleuses habitant aux alentours ! Rencontre avec la « grande » Anique qui, à coups de crayon magique, signe des légendes bien d'aujourd'hui.



Par Hélène Simard



Illustrations : © Céline Malépart

Rien n'arrête la petite Anique, dont l'univers est peuplé de personnages mi-humains mi-animaux aussi fascinants qu'effrayants. Dragon, centaure, loup-garou ou licorne : nul monstre ne résiste au cœur pur de la narratrice, en qui l'auteure de Québec, désormais « devenue grande et écrivaine », a mis beaucoup d'elle-même. Avec *Lancelot, le dragon*, *Isidor Suzor*, *Marie Louve-Garou* et *La Dame et la licorne*, qui s'adressent aux lecteurs de 6 ans et plus, Anique Poitras replonge avec joie dans sa propre enfance. Fan inconditionnelle de Fanfreluche, qu'elle jalousait de pouvoir entrer si facilement dans les histoires, la romancière n'avait jamais pensé écrire pour les petits lecteurs. En effet, celle à qui l'on doit la populaire trilogie pour ados « Sara » (*La Lumière blanche*, *La Deuxième vie*, *La Chambre d'édén*) et les récents *La Chute du corbeau* et *L'Empreinte de la corneille*, était toute à son poupon de fils lorsqu'un appel d'Yvon Brochu (cf. entrevue page 41), alors directeur de collection chez Dominique et

compagnie, chambarde son quotidien : « Parmi mes papiers, il y avait l'histoire d'une fillette faisant la rencontre d'un dragon, raconte au bout du fil une Anique Poitras volubile. Yvon a été persévérant : je ne promettais rien, mais je suis finalement partie de cette piste et ç'a donné *Lancelot, le dragon*. J'étais sûre qu'il n'y aurait pas de suite, mais un an et demi plus tard, j'ai rêvé que je visitais le village d'Anique. Là, j'ai rencontré un centaure sculpteur, la dame et la licorne, Marie Louve-Garou. Yvon était intrigué et pensait à

une suite pour *Lancelot, le dragon*, mais après ce rêve, le projet était clair : ce serait la rencontre de cette petite fille avec les personnages fabuleux. »

Genèse d'un conte de fées

Puisant aux sources des légendes et de la mythologie, chaque histoire est construite sur un schéma identique : « Ça commence par une rumeur, se termine par une légende et il y a un seul cadeau : le lac d'eau salé qui sont les larmes du dragon, une statue avec un cœur qui bat, un arbre avec des pattes en forme de feuilles, explique Poitras. Cette petite fille ne se contente pas des qu'en-dira-t-on. Elle va au-delà pour trouver des preuves. » De plus, cette structure narrative laisse toute liberté en ce qui concerne le traitement de l'intrigue : « *Marie Louve-Garou* est un thriller psychologique, *Lancelot*... une confrontation où il y a beaucoup d'humour, et *Isidor Suzor* un drame psychologique », explique l'auteure. Notons aussi que l'art est également très présent dans cette série très sensiblement illustrée par Céline Malépart : « Dans *Isidor Suzor*, j'aimais beaucoup aborder la façon dont la vie influence l'art et vice-versa. La peine d'amour qui a amené ce sculpteur à vivre reclus, à ne sculpter que des femmes de marbre, et cette petite fille qui lui apporte un cœur d'argile, un cadeau d'enfant, l'amenant à s'ouvrir. Pour le loup-garou, je trouvais intéressant de montrer le côté positif ; d'habitude, c'est un personnage méchant, mais *Marie Louve-Garou* est une histoire d'amour total, dans lequel l'autre est libre, au risque de le perdre. De cela découle un arbre fabuleux dont les feuilles poilues vont guérir les peines d'amour. » Quant à *La Dame et la licorne*, qui s'inspire des célèbres sept tapisseries du XVI^e siècle sur lesquelles figure une damoiselle inconnue, Anique Poitras a écrit un petit chef-d'œuvre de synchronie : l'héroïne, venue à la rescousse de la femme mystérieuse, se retrouve dans l'une des tapisseries actuellement accrochées au Musée de Cluny !

Après qu'elle a consolé un dragon, guéri la peine d'amour d'un centaure, sauvé de la mort une louve-garou et permis à une dame du Moyen Âge de ne pas rater son mariage, où s'arrêteront les exploits d'Anique ? Poitras, qui publiera son premier album à l'automne 2005 (*La Fée des bonbons*, Dominique et compagnie), consent à dire que dans le prochain livre, la fillette, fâchée contre ses parents, croquera le Yéti : « Cette fois, le thème sera la colère qui aveugle. Je ne me rappelle plus pourquoi j'étais fâchée, mais quand j'avais 6 ans, j'ai écrit une lettre d'adieu à mes parents. Je l'ai encore : " Je pars. Ne vous inquiétez pas : j'ai 40 dollars. " À travers Anique, je quitte mon rôle de parent. C'est peut-être pour ça que ça me fait tellement de bien », conclut l'écrivaine, rieuse.



La série « Anique » : *Lancelot, le dragon*, *Isidor Suzor*, *Marie Louve-Garou* et *La Dame et la licorne*, Dominique et compagnie, coll. Roman rouge, 45 p. et 8,95 \$ ch.

Coupable d'amour, condamné à la patience



Il était une fois, ou plutôt beaucoup de fois, des enseignants qui, s'appuyant sur leur propre bonheur de lire et les recherches en lecture, décidèrent d'enseigner à lire uniquement avec des livres, des revues et des journaux. Les résultats furent au rendez-vous, dont un amour évident des élèves pour la lecture.

Par Yves Nadon

Yves Nadon enseigne depuis 25 ans au primaire et il est l'auteur de *Lire et écrire en première année...et pour le reste de sa vie* (Hurtubise HMH, Chenelière/McGraw-Hill). Il dirige la collection « Carré blanc » aux éditions Les 400 coups et donne des conférences et des ateliers à travers le Canada. Il publie cette année deux livres pour enfants.

À leur grande joie, un ministre alloua 350 millions de dollars pour l'achat de manuels scolaires. Ces enseignants applaudirent : on va acheter encore plus de livres pour nos petits amoureux de la lecture et combler encore plus leurs différents besoins !

— Non ! cria Vézina¹, le sorcier des ressources pédagogiques. Vous ne pouvez utiliser ces sommes pour d'autres ressources que les manuels.

— Mais nous n'achetons pas de manuels ! Que deviendront ces sous ?

Ces enseignants achetaient des livres partout, et même dans des clubs de lecture². Encore une fois, une méchante sorcière intervint :

— NON aux clubs !

— Mais où pouvons-nous prendre des sous autres que les nôtres pour acheter des livres ?

— On ne sait pas, on verra, on y réfléchit, on fera un plan, patience...

Cette fable est malheureusement vraie. Vous le saviez, vous, que le ministère de l'Éducation finançait les manuels scolaires mais refusait de transférer ces fonds vers les livres si les enseignants les préfèrent aux manuels ?

Les enseignants ne peuvent choisir leurs outils d'enseignement : ces derniers sont imposés par le Ministère en collaboration avec les éditeurs de manuels scolaires. Comment expliquer ce déséquilibre atroce : 350 millions pour des manuels, un petit 40 millions pour des livres (et rien pour les enseignants qui ne veulent que des livres dans leur classe)? C'est un peu comme si, pour encourager la pratique du vélo, on finançait les vélos stationnaires, mais qu'on refusait de financer les vrais ! Insensé, dis-je.

Si le Ministère était sérieux, mais vraiment sérieux, voici ce qui arriverait :

« *Rêvons un instant... Des militants de la littérature jeunesse, [...] auraient été appelés par un ministre de l'Éducation éclairé. Ces militants auraient défendu la cause qui est la nôtre, pour certains depuis si longtemps. Le ministre, convaincu, aurait illico inscrit la littérature jeunesse dans les programmes. Il aurait débloqué les budgets nécessaires. Il aurait mis en place un réseau d'aide et de formation pour les enseignants, invitant à la danse les bibliothécaires, les organisateurs de salons, les associations de médiateurs, les libraires spécialisés... Chaque mois de juin, tous auraient participé à une journée de synthèse, riche de confrontations, d'échanges...* » (Thierry Lenain)³

Cette demande ne coûte rien, sinon des couilles politiques : accepter que des livres soient achetés avec l'argent des manuels scolaires pour les enseignants qui le désirent. Une mesure qui ne coûte pas un sou à l'État.

Les enseignants sont les seuls qui peuvent au moins crier haut et fort ce qui manque cruellement aux enfants :

« *Notre chance à nous, êtres humains, c'était de pouvoir lire des livres et profiter de l'histoire des autres pour enrichir la nôtre. [...] Se cultiver, c'était comme cultiver la terre, la nourrir pour se nourrir.* » (Le Théorème de Mamadou, Azouz Begag)

Mais il leur faut un appui politique. Quand on sait que près de 50% de la population décide de ne pas lire en quittant l'école, il faut oser espérer que les enfants connaîtront à l'école, dans les classes, ce que Clara a vécu :

« *Jamais je ne m'étais sentie prise, séduite et emportée par une histoire comme celle que racontait ce livre, expliqua Clara. Pour moi, la lecture était une obligation, une sorte de tribut à payer aux professeurs et aux précepteurs sans bien savoir pourquoi. Je ne connaissais pas encore le plaisir de lire, d'ouvrir les portes et d'explorer son âme, de s'abandonner à l'imagination, à la beauté et au mystère de la fiction et du langage. Tout cela est né en moi avec ce roman. As-tu déjà embrassé une fille, Daniel ?* [...] »

Bien sûr, tu es jeune. Mais c'est la même sensation, cette étincelle de l'inoubliable première fois. » (L'Ombre du vent, Gabriel Ruiz Zafon, Grasset, 29,95 \$)

Je joins donc ma voix à celle de Katherine Paterson⁴ : « *Il n'est pas suffisant de juste apprendre à lire aux enfants ; nous devons aussi leur donner quelque chose qui ouvrira leur imagination, quelque chose qui les aidera à donner un sens à leur existence et qui les encouragera à tendre la main vers des personnes dont les vies sont différentes de la leur.* »

Faites signer la pétition plus bas, et postez-la à l'adresse mentionnée. Nous avons besoin de vous...pour enfin libérer le prisonnier !

¹ Roger Vézina, Directeur des ressources didactiques, ministère de l'Éducation du Québec (courriel à l'auteur).

² Clubs de lecture « Arc-en-ciel », de Scholastic, et « Max », de L'École des loisirs.

³ Collectif contre la liste obligatoire des œuvres de jeunesse, septembre-décembre 2002, France.

⁴ Auteure de *Le Royaume de la Rivière* (Rageot Éditeur).

Coalition nationale pour les livres et la littérature en classe

Faire parvenir votre appui !

Par la poste : **Yves Nadon, École Notre-Dame-du-Rosaire, 1625 du Rosaire, Sherbrooke (Québec) J1H 2T6**
Pétition aussi disponible sur Internet : www.lelibraire.org/article.asp?cat=14&id=1462

Attendu que le Programme de formation de l'école québécoise dit placer la lecture de textes variés et l'appréciation d'œuvres littéraires au premier plan ;

Attendu que la lecture et l'écriture peuvent s'enseigner à l'aide de livres, de crayons et de papier ;

Attendu que certains enseignants enseignent à lire et à écrire avec de la littérature seulement ;

Attendu qu'il existe un déséquilibre entre les budgets alloués à la littérature et à ceux alloués aux manuels de lecture depuis les trente dernières années ;

Attendu que les budgets alloués aux bibliothèques scolaires sont quasi inexistantes ;

Attendu que le MEQ et les éditeurs scolaires n'ont pas à imposer des outils aux professionnels de l'enseignement ;

Attendu que des recherches disent clairement que des livres à portée de main dans une classe font une différence significative dans la vie de jeunes lecteurs ;

Je soussigné(e) _____ demande que le Ministère respecte les enseignants qui privilégient la littérature à la place des manuels et permette que l'argent alloué aux manuels soit utilisé pour l'achat de « vrais » livres.

Signature

Courriel ou téléphone

Profession

Les prix littéraires

Parmi la ribambelle de prix attribués aux écrivains et aux illustrateurs de romans et d'albums pour la jeunesse, voici les plus importants. Au Québec et ailleurs, notons que certains organismes, festivals, salons du livre, clubs de lecture, théâtres et revues attribuent de semblables récompenses annuellement ou dans le cadre d'un concours. Pensons entre autres au prix de l'illustration jeunesse du Salon du livre de Trois-Rivières ou au Masque de la production « Jeunes publics ».

Gouverneur général du Canada

Parrainés depuis 1959 par le Conseil des Arts du Canada, les Prix littéraires du Gouverneur général existent depuis 1937. Pourtant, il aura fallu attendre un demi-siècle avant que les romans et les albums pour la jeunesse ne se joignent aux autres catégories d'ouvrages reconnus (romans, nouvelles, essais, etc.). Chaque année, quatre lauréats (un auteur et un illustrateur de langues française et anglaise) se voient attribuer une bourse de 15 000 \$. Quant aux maisons d'édition, elles reçoivent une subvention de 3 000 \$ dédiée à la promotion du livre gagnant. De plus, tous les finalistes empochent 1 000 \$. Les « GG », comme on les appelle dans le milieu, constituent les plus importants prix littéraires canadiens ; non seulement ces gains financiers sont-ils respectables, mais ils assurent aussi une reconnaissance immédiate du public.

Alvine-Bélisle

Anciennement décerné par la Canadian Library Association, cet honneur, rebaptisé en 1974 du nom d'une pionnière de la bibliothèque scolaire et de la littérature jeunesse au Canada, est remis lors du Salon du livre de Montréal (SLM) par l'Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), qui regroupe divers spécialistes de la documentation.

Cécile Gagnon

Créé en 1997 par l'Association québécoise des écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ) afin de rendre hommage à une grande dame de notre littérature, ce prix doté d'une bourse de 1000 \$ est décerné chaque année lors de la tenue du SLM à l'auteur d'un premier roman jeunesse. En 2004 s'ajoutait un volet album (remis tous les trois ans).

Prix Québec/Wallonie-Bruxelles

Présente chaque année lors du Salon du livre de Montréal, la délégation belge entretient des liens étroits avec le milieu littéraire québécois. Entre autres activités de rapprochement, un prix parrainé par la Direction de la coopération du ministère des Relations internationales du Québec est remis en alternance à un auteur belge et à un auteur québécois. L'auteur et l'éditeur empochent de rondelles sommes à cette occasion.

M. Christie

Prisé par les auteurs, illustrateurs et éditeurs, le Prix du livre M. Christie, instauré en 1990 par la compagnie Kraft, a été remis pour la dernière fois à l'été 2004. Nanti d'une bourse de 7 500 \$, ce prix récompensait les meilleurs textes et illustrations publiés dans les deux langues officielles et pour trois groupes de lecteurs (0 à 12 ans et plus). Privant les créateurs d'une importante visibilité, sa disparition, fortement dénoncée, reste à ce jour inexpliquée.

Marie-Andrée Boucher Mativat

Quelque chose de brûlé dans le Royaume...



Le 19 mai 1870, le ciel au-dessus du canton de Saguenay s'appesantit de nuages noirs. Pour Hyppolite, Lucien et Léa Tremblay, trois jeunes dont le père et la mère se sont absentés pour la journée, tout cela ressemble à la fin du monde. Nos héros retrouveront-ils leurs parents ou périront-ils dans la géhenne qui se déchaîne autour d'eux ? Après plus de quarante titres à son actif, dont quelques romans historiques, Marie-Andrée Boucher Mativat reconstitue pour ses jeunes lecteurs une page sombre de l'histoire saguenéenne.

Par Stanley Péan



Illustration : © Gérard Frischeteau

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, la romancière n'est pas originaire du Royaume que l'on sait, mais elle connaît assez bien le Saguenay pour y être allée régulièrement pendant cinq ou six ans pour les tournées d'écrivains dans les écoles. C'est donc autre chose que le sens de l'appartenance qui a motivé son intérêt pour cette histoire : « J'étais fascinée par le fait que tous ces colons de la région de Charlevoix soient allés vers le Saguenay. Alors j'ai fait des recherches pour découvrir que toutes les terres de Charlevoix étaient déjà occupées et que les jeunes ménages n'avaient nulle part où s'installer, et donc pas le choix d'aller jouer les défricheurs. »

Leçon de courage

Quoique friande d'aventures et de péripéties, Marie-Andrée Boucher Mativat est d'avis que le divertissement n'est pas la seule finalité du roman pour la jeunesse : « Si je me suis toujours intéressée à des sujets comme celui-ci, c'est parce que j'aime le défi de rendre les détails de la petite histoire aussi passionnants que les grands moments. » Mais surtout, l'écrivaine voyait en ce roman l'occasion de rendre hommage à ces gens tenaces et courageux qu'étaient les fondateurs du Royaume du Saguenay. Quand on lui demande si elle ne trouve pas

contraignant le fait de devoir assujettir son imaginaire aux réalités historiques, l'auteure répond sans hésiter par la négative : « Au contraire, j'adore apprendre ces petits détails du quotidien d'autrefois. C'est sûr que ça demande plus de recherche qu'un roman qui se passe dans un contexte contemporain, mais cela m'enrichit au même titre que mon histoire. » Et comment ! On n'a qu'à penser aux mots désuets dont elle a parsemé son récit pour en augmenter la véracité, puis qu'elle a recensés dans un glossaire en annexe : « Les témoignages que j'ai consultés étaient rédigés par des gens de cette époque-là, dans leur langage courant. Alors j'ai essayé de leur rester le plus fidèle possible dans mon propre récit. »

Écrire pour son public

Contrairement à ces esprits chagrins aux yeux de qui le fait d'écrire pour la jeunesse oblige les romanciers à tourner les coins ronds, Marie-Andrée Boucher Mativat ne croit pas que le choix du public cible ait beaucoup d'influence sur son écriture : « C'est sûr que ce choix me dictait de mettre en scène des jeunes pour faciliter l'identification des lecteurs, mais je ne me suis pas sentie victime de quelque contrainte que ce soit. Ces événements ont été vécus par des familles entières, adultes et enfants. Alors, pour les besoins du scénario, ça ne fait pas de grande différence. »

L'auteure du *Grand Feu* ne nie cependant pas qu'il existe entre l'auteur de livres pour la jeunesse et son public un rapport bien particulier, assez distinct de tout ce que peut connaître l'écrivain de littérature générale : « Dans les tournées-rencontres et les salons du livre, le contact avec les jeunes m'apporte beaucoup et me semble absolument nécessaire à mon travail. D'abord, parce que les jeunes d'aujourd'hui sont différents de ceux de mon époque. Et puis, vous savez, j'ai eu une enfance très heureuse, à laquelle il m'a été difficile de renoncer. C'est peut-être pour cela que j'ai enseigné par la suite. Et c'est peut-être pour cela que j'ai choisi d'écrire pour la jeunesse aujourd'hui : par désir de prolonger l'enfance. »



Le Grand Feu, Marie-Andrée Boucher Mativat, Éditions Pierre Tisseyre, coll. Papillon, 83 p., 8,95 \$

Bryan Perro

Les contes de Perro



Photo : © Gilles Roux

L'univers de Bryan Perro est, depuis la parution en 2002 du premier tome de sa série « Amos Daragon », l'objet d'un véritable culte. À la veille du lancement du huitième volume d'une saga qui en comprendra finalement douze, les ventes tournent autour des 400 000 exemplaires et l'auteur, originaire de la Mauricie, n'en revient toujours pas. Pourtant, à travers le travail acharné que demande l'écriture d'un tel cycle, le plaisir de l'auteur est toujours aussi palpable. Voici ce qu'il avait à nous raconter tout juste avant d'être étourdi par le tourbillon promotionnel de *La Cité de Pégase*, qui paraissait mi-avril.

Par Pierre Blais

« Tout a commencé lorsque Michel Brûlé, le maître à penser de la maison d'édition des Intouchables, transitant par avion entre la Roumanie et la Hongrie, a eu l'idée de lancer une série de livres québécois qui rejoindrait les fans du *Seigneur des anneaux* et de *Harry Potter*, et qu'il a pensé à moi pour mener à terme ce projet d'écriture », relate Bryan Perro, qui avait auparavant signé trois romans pour adultes chez cette même maison d'édition.

Illustration : © Jacques Lamontagne



Des voyages et des légendes

Quand on demande à Bryan Perro ce qu'il pense apporter au domaine de la littérature épique et fantastique avec « Amos Daragon », il affirme teinter le genre d'inspirations multiples provenant des contes et légendes du monde entier : « J'ai beaucoup voyagé, au Portugal à 17 ans, au Vietnam voilà près d'un an, et je me suis passionné pour les légendes de toutes sortes, raconte le romancier. [...] Le deuxième livre d'Amos se base sur les légendes tchèques, et *La Cité de Pégase*, le prochain, est relié à mon voyage au Vietnam. [...] Tolkien s'inspirait beaucoup des contes scandinaves et anglo-saxons ; pour J.K. Rowling, c'est la magie et le milieu scolaire ; moi, je travaille sur le conte populaire. Au Québec, on connaît mal nos contes et nos légendes ; les écrivains du XVII^e siècle sont peu enseignés, on perd notre imaginaire populaire et moi, je puise dans ce répertoire-là et celui d'ailleurs ». Mais en bout de ligne, ce qui présentement émerveille le plus Bryan Perro, c'est la réaction de ses jeunes lecteurs, de même que l'impact de son travail auprès de ceux qui, avant de « tomber » sur cette série, ne lisaient pas : « En créant des lecteurs, on crée selon moi de meilleurs individus. J'ai l'impression que ces jeunes comprendront mieux le monde et la société en prenant plaisir à lire ».

L'ambitieuse série* a fait de Bryan Perro un écrivain qui manie maintenant mieux les mots, qui a plus de facilité à concevoir ses personnages, même s'il avoue qu'il est toujours facile dans le cadre d'une telle saga, de tomber dans la complaisance. Son deuil d'« Amos Daragon », il devra le vivre dans un an et demi environ, pour mieux repartir vers une autre série jeunesse et une trilogie de romans mythologiques pour adultes ancrée dans le quotidien d'aujourd'hui : un monde réel où l'imaginaire a toujours sa place !



Le début d'un temps nouveau

C'est là, en ce 19 janvier de l'an de grâce 2002, que Perro relève le défi, d'autant plus qu'il s'intéresse grandement aux contes fantastiques québécois, son mémoire de maîtrise portant sur la présence du loup-garou dans la tradition orale québécoise. Il s'amuse en plus, ici et là, à présenter quelques spectacles de contes, lui qui fut jadis, à titre de conteur, l'un des invités du Carnaval de Québec : « Je suis parti de rien ; je ne voulais qu'écrire une bonne histoire, rythmée, avec une narration simple et efficace », précise-t-il au sujet de l'élaboration de sa saga, dont la rédaction l'inquiétait au départ ; il ne voulait pas tomber dans les clichés en usage dans ce genre d'univers. Rappelons qu'Amos Daragon est un jeune garçon de 12 ans qui devient l'Élu de la nouvelle génération des Porteurs de Masques, chargé de rétablir l'équilibre du Monde et de mettre fin aux guerres des dieux du bien et du mal. Ouf !

Six mois plus tard, les doutes de l'auteur avaient disparu ; il se savait sur la bonne piste et prenait plaisir à s'investir totalement dans l'aventure. Tellement que l'on s'étonne de sa créativité et de sa productivité, car il est question ici de la parution de douze romans touffus écrits sur une période d'environ cinq ans. C'est en 2006 que devraient normalement paraître les deux derniers volets : « J'écris de quatre à cinq heures par jour. Je savais au départ que le Québec était un marché difficile pour ce genre de livres, mais j'écrivais constamment, comme c'est encore le cas aujourd'hui ».

La Cité de Pégase : Amos Daragon (t. 8), Éditions des Intouchables, 8,95 \$
Autres volumes : Amos Daragon, porteur de masques, La Clé de Braha, Le Crépuscule des dieux, La Malédiction de Freyja, La Tour d'El-Bab et La Colère d'Enki (8,95 \$ ch.).

Sites officiels : www.bryanperro.com / www.amosdaragon.com

* La série « Amos Daragon » est présentement traduite en 18 langues et distribuée notamment au Japon, en Corée du Sud, en Turquie, au Brésil et en Russie, où cinq tomes sont d'ailleurs disponibles. De plus, Spectra Animation élabore une série pour la télé, qui devrait voir le jour en 2007.

Littérature jeunesse québécoise



L'édition jeunesse en français : quelques visages hors Québec

Au Canada, la langue de Molière s'imprime et se lit d'un océan à l'autre : elle ne se limite pas au territoire québécois. Si l'édition de livres jeunesse en français y prend parfois le visage de traductions, elle ne compte pas moins sur une grande proportion d'œuvres originales, solidement enracinées dans la culture et l'histoire des lieux qui les ont vues s'écrire. En 1996, au Nouveau-Brunswick, Marguerite Maillet fonde à Moncton la maison Bouton d'or d'Acadie. Au cœur d'une production variée, un intérêt marqué pour le conte distingue l'entreprise. Les collections « Chrysalide » et « Émeraude » présentent des albums adaptant des contes traditionnels acadiens, qui s'adressent à un public de sept ans et plus. Les légendes amérindiennes trouvent quant à elles une voix avec la collection « Wabanaki », tant sous la forme d'albums que de recueils de légendes.

Créées en 1920, les éditions Scholastic ont-elles encore besoin de présentation ? Établie à Markham, en Ontario, l'entité nationale du groupe, Scholastic Canada Ltd, est reconnue pour ses séries d'albums fort appréciées des enfants. Parmi celles-ci, mentionnons les « Clifford » et « Benjamin » de même que les albums Robert Munsch, destinés aux plus petits. La collection romanesque, intéressant un public aux portes de l'adolescence, compte notamment les séries « Chair de poule », « Capitaine Bobette » et « Ricky Ricotta ». La maison publie également bon nombre d'ouvrages documentaires, parmi lesquels des atlas, des ouvrages scientifiques et d'histoire, de même que des livres d'activités touchant des domaines aussi variés que la cuisine ou l'apprentissage de la lecture. Parmi les maisons décrites dans ce rapide portrait, les deux qui suivent se sont sans contredit donné le mandat le plus large. En effet, donnant priorité au livre adulte dans toutes les déclinaisons imaginables, les Éditions L'Interligne d'Ottawa publient, dans la collection « Cavales », des romans jeunesse de qualité. Françoise Lepage y présente les aventures de Sébastien, trilogie historique ayant pour cadre l'Outaouais du milieu du XIX^e siècle ; Anne-Marie Fournier, quant à elle, offre de savoureuses histoires de détectives et « Skip Moën », une série fantastique. Toujours à Ottawa, les éditions du Vermillon consacrent depuis 1982 leurs activités à la publication littéraire sous toutes ses formes, de la poésie à la bande dessinée. Tout autant inscrit sous le signe de la diversité, leur volet jeunesse regroupe entre autres les séries « Étiennette », de même que « Catherine et Marilynne à la ferme », contes à l'intention des 6 ans et plus, « Marie-Louve », série de contes pour les dix ans et plus et les bandes dessinées « Soleil des héros », ciblant les 12 ans et plus.

LECTURE DE CHEVET

La Littérature pour la jeunesse : 1970-2000 de Françoise Lepage (Fides, 34,95 \$)

Une rétrospective sérieuse et complète à laquelle ont participé nombre de spécialistes. Un document incontournable !



Le pari fou fou fou d'Yvon Brochu

Complètement Galoche !

Les principaux éditeurs québécois pour la jeunesse possèdent des sites Internet. Toutefois, ces plates-formes virtuelles s'adressent d'abord aux parents, aux professeurs et aux pédagogues, et non aux enfants. Les sites Internet des éditions Québec Amérique et Michel Quintin, par exemple, offrent entre autres des sections très riches en projets d'animation et en fiches pédagogiques. Mais seule la maison d'édition FouLire s'adresse directement à ses lecteurs. Et trois fois plutôt qu'une, car elle gère trois sites correspondant à autant de séries : www.galoche.ca (Galoche), www.joyousemaisonhantee.ca (La Joyeuse Maison hantée) et www.triorigolo.ca (Le Trio rigolo). Yvon Brochu, l'homme derrière la création de ces sites et de Galoche, un chien fort sympathique, a écrit pour le théâtre et la télé. Jusqu'à récemment directeur de collection chez Dominique et compagnie, on lui doit également une vingtaine de romans (dont la célèbre série « Alexis ») et des bédés pour les jeunes. Il nous parle de ces sites dynamiques qui allient humour, interaction et jeux.



Propos recueillis par Denis LeBrun

Quelle est l'origine du projet Galoche ?

À titre d'auteur, il y a plusieurs années que je souhaitais renouer avec l'humour et la série. Puis, au début des années 2000, plusieurs enseignants m'ont fait part de leur difficulté croissante à développer le goût de la lecture chez les jeunes peu enclins à lire, particulièrement les garçons, décriant par ailleurs le temps considérable passé par ceux-ci sur Internet. Voilà les deux motivations premières qui m'ont amené à créer un nouveau concept... et ce fut Galoche !

La création de Galoche était-elle liée dès le départ à un site Internet, www.galoche.ca ?

Oui. Des romans, des bandes dessinées et un site Web. Investir l'incircouvable Internet pour promouvoir la lecture ! Avec un site interactif riche en contenus ainsi qu'une bédé de qualité, les deux liés à l'univers romanesque de Galoche, nous ouvrons deux portes vers les romans pour les jeunes non-lecteurs ou peu enclins à lire. Le projet Galoche a commencé grâce à la complicité des Éditions MultiMondes, qui ont créé une division, les éditions FouLire. Puis, devant le succès remporté avec Galoche, ma compagnie, R-D création communications, et MultiMondes se sont associés pour développer les éditions FouLire et ses nouveaux concepts d'édition.

Quels sont les éléments les plus intéressants ou novateurs que propose votre site Internet ?

L'« adaptation » de chaque composante du site à l'univers proprement littéraire des romans ; on s'amuse sur le site, mais constamment

à partir d'éléments, de thèmes, de personnages issus de l'univers du roman. Il s'agit d'un site de « création », dont nous sommes très fiers. C'est aussi un site où la lecture tient une place très importante, finalement. Les jeunes sont interpellés par de brefs textes originaux, sous la plume de Galoche, soit pour introduire un des nombreux jeux, soit pour inviter les jeunes à poser des questions à Galoche. De plus, dans la rubrique « Les Galocheries », les jeunes visiteurs peuvent lire des textes inédits liés à la vie du chien Galoche et de la famille Meloche, selon les saisons et leurs particularités. Tests de connaissances, jeux-questionnaires sur les créateurs et autres rubriques, chaque fois présentés de manière originale. Nous portons une attention toute spéciale à la qualité et à l'humour de ces textes, un humour qui fait appel à l'intelligence des jeunes. Sans oublier notre « Coin des profs », avec ses multiples activités ludiques et pédagogiques proposées aux enseignants. Plus de 200 enseignants y sont déjà inscrits.

Les aventures de Galoche s'adressent-elles à toutes les tranches d'âge ?

Chacune de nos trois collections a son propre site et rejoint des enfants d'âges différents : Galoche (9-12 ans / www.galoche.ca), La Joyeuse Maison hantée (8-10 ans / www.joyousemaisonhantee.ca), et Le Trio rigolo (10-12 ans / www.triorigolo.ca) ; des mises à jour mensuelles sont effectuées sur chacun des sites.

Qu'est-ce qu'Internet donne de plus à une collection, un auteur ou un éditeur ?

D'une part, les sites prolongent le plaisir de l'enfant qui a lu les livres de nos collections ; d'autre part, ils suscitent l'intérêt de ceux et celles qui ne les ont pas encore lus et les initient à l'univers du roman. Ils permettent d'établir un lien, voire même une complicité, entre les lecteurs, les personnages, les créateurs ; ainsi, Galoche, Mouk le monstre ou les autres personnages de nos collections répondent chaque mois à des questions qui leur sont posées par les jeunes. Nos sites nous permettent également de créer des liens avec les enseignants. Plusieurs d'entre eux les utilisent également pour réaliser des activités en classe et, souvent, faire un retour sur la visite de l'un de nos auteurs. Mais, surtout, nos sites

accolent aux livres et à la lecture une notion de plaisir et de modernité qui contribue à améliorer la perception négative qu'ont encore, malheureusement, plusieurs jeunes à l'endroit du livre et de la littérature.

Comment réagissent les jeunes face à vos sites ? Les jeux sont-ils populaires ?

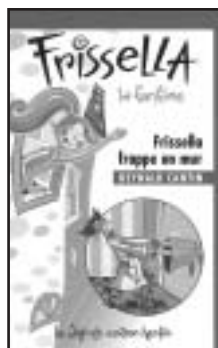
Chose certaine, les jeunes lisent nos livres ! À preuve, tous les romans « Galoche » ont été réimprimés ; et le premier, *Galoche chez les Meloche*, à quatre reprises. Nos deux autres collections, toutes récentes, ont un départ très intéressant. Mais quel est l'impact véritable des sites sur les ventes ? Très difficile à dire. Par ailleurs, après un début lent, en 2002, le site de Galoche présente aujourd'hui une moyenne de 5000 visites mensuellement. Et chaque internaute participe en moyenne à au moins cinq activités différentes (30 000 pages visitées). Ce qui nous ravit, bien entendu. Évidemment, les jeux remportent la palme. Mais les textes inédits, dans tous nos sites, sont également souvent fréquentés.

Vos objectifs de départ sont-ils atteints ?

Avec Galoche, c'est au-delà de nos espérances ! Et quelle réaction stimulante quand nous présentons nos trois sites dans les commissions scolaires ! Nous croyons que nos deux très récents concepts, La Joyeuse Maison hantée et Le Trio rigolo, susciteront le même engouement que celui de Galoche. Bien que différentes, ces collections n'en visent pas moins le même objectif : intéresser le plus grand nombre de jeunes possibles à la lecture.

Avez-vous d'autres développements prévus pour vos trois sites Internet ?

Bien sûr ! Très prochainement, le site de la Joyeuse maison hantée aura, lui aussi, son « Coin des profs » ; puis, suivra celui du site du Trio rigolo. Parmi nos développements les plus souhaités : encore plus d'interaction avec le milieu scolaire (concours « classes », participation à la création de pages Web sur nos sites par des groupes scolaires, etc.), tout comme avec les jeunes visiteurs. Par ailleurs, innover avec des jeux interactifs, mais toujours bien reliés au contexte littéraire. Cette approche unique « série de romans et site Web » répond de toute évidence à des besoins réels ; un travail d'équipe exigeant, mais combien passionnant !



Découvrez l'univers hors du commun des Éditions FouLire en visitant l'un ou l'autre de ces sites Internet : www.galoche.ca, www.joyousemaisonhantee.ca et www.triorigolo.ca. Tous les livres publiés dans ces trois séries de romans jeunesse sont disponibles en librairie (8,95 \$ ch.).

À la croisée des m

Depuis le succès phénoménal de la série « Harry Potter », le roman jeunesse connaît un essor considérable partout dans le monde. J.K. Rowling a permis à la *fantasy* et au fantastique, deux genres boudés pendant longtemps au profit du réalisme, de retrouver leurs lettres de noblesse. C'est comme si l'écrivaine britannique avait redonné aux jeunes lecteurs l'accès à l'imaginaire. Aujourd'hui, tous les genres littéraires se côtoient en toute harmonie, et les jeunes ont l'embarras du choix.

Par Éric Simard, avec la collaboration de Dominique Caron et Mélanie Quimper, librairie Pantoute

Notre monde à nous

Les éditeurs québécois contribuent à cette période faste que connaît actuellement la littérature jeunesse. Par un travail continu et acharné, ils réussissent à contrer l'invasion française, qui compte de très importants joueurs de l'édition jeunesse. Secrètement, avant de s'endormir, les éditeurs rêvent tous de dénicher LE livre qui leur assurerait succès et pérennité. Évidemment, tous ne font pas fortune instantanément, ce qui n'est pas nécessairement le but de leur démarche.

En ce moment, on vit un peu une période de transition et d'exploration. De nouvelles maisons d'édition voient le jour, d'autres, qui s'en tenaient jusque-là au marché adulte, développent des collections destinées aux enfants, tandis que les maisons établies depuis de nombreuses années doivent se renouveler pour conserver leur public. Poussés par une solide relève qui amène une créativité nouvelle, les auteurs de renom tentent de se surpasser à chaque publication. Autant de facteurs qui viennent revitaliser un secteur déjà en santé.

Cette saine compétition force les éditeurs à rivaliser d'invention pour offrir des romans de qualité. Il y a trente ans, les enfants d'ici n'avaient d'autre choix que de lire des romans provenant de la France. Les bibliothèques « rose », « rouge » ou « verte » dominaient le marché. À cette époque, on était loin de parler de littérature québécoise pour la jeunesse. Maintenant, on se frotte à Gallimard et compagnie : c'est tout de même phénoménal !

Il était une fois...

Tout commence en 1978 lorsque La courte échelle voit le jour. Son arrivée change le cours de notre histoire littéraire. En effet, grâce à Bertrand Gauthier, Denis Côté, Louise Leblanc¹ et leurs pairs, les jeunes Québécois peuvent enfin lire des histoires faites pour eux, avec des

héros qui leur ressemblent. Le succès est instantané : vingt-cinq ans plus tard, on parle de la génération « courte échelle », et les romans et albums au catalogue de la maison, qui publie depuis 2003 de la poésie, sont traduits en 18 langues.

Les éditions Pierre Tisseyre, qui existent depuis 1947 mais publient de la littérature jeunesse depuis 1980, ont quant à elles développé l'un des plus solides catalogues pour la jeunesse. Faisant fi des modes, la maison a toujours fait cohabiter les genres et n'a jamais eu peur de publier des livres complexes. Aujourd'hui, malgré une présentation visuelle qui laisse parfois à désirer, elle est encore dans la course : les belles découvertes à faire sont souvent de son côté. Viennent ensuite d'importants joueurs qui, au fil du temps, sont venus consolider l'édition jeunesse au Québec. On pense à Québec Amérique, devenue l'une des figures importantes de ce secteur d'activité. La maison a consolidé ses assises en allant chercher des plumes chevronnées auxquelles elle a adjoint de jeunes auteurs talentueux qui, aujourd'hui, représentent les phares de notre littérature jeunesse. Anique Poitras en est le plus bel exemple (cf. entrevue en page 35). Chaque année, malgré quelques rares déceptions, la cuvée Québec Amérique est synonyme de qualité. Plusieurs titres de leur catalogue

risquent de devenir des classiques du genre. Mentionnons aussi Dominique et compagnie. En créant cette division, les éditions Héritage ont donné un second souffle à leur catalogue et à leur image. D'ailleurs, la présentation visuelle de leurs romans est des plus réussies. À travers ses publications, où les bons romans sont légion et les déceptions plutôt rares, la maison d'édition suit l'évolution de l'enfant de manière intelligente sans tomber dans le piège de la pédagogie. Sans être une maison majeure dans le domaine jeunesse, les éditions du Boréal, qui ont connu leur heure de gloire dans les années 90 avec la série des « raisins » de Raymond Plante², finissent toujours par tirer leur épingle du jeu. La production est moins considérable qu'avant, mais toujours d'un haut calibre éditorial. Cette année, l'éditeur a d'ailleurs décroché le Prix littéraire du Gouverneur général avec le chaleureux premier roman de Nicole Leroux, *L'hiver de Léo Polatouche*³.

Les valeurs sûres

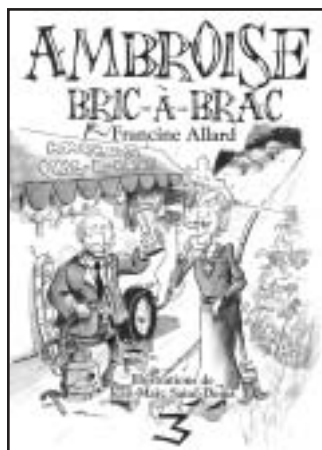
Des jeunes maisons d'édition vouées à la littérature jeunesse, Soulières Éditeur et Fou-Lire ont de plus en plus la cote d'amour du jeune public. Robert Soulières⁴, qui cherche à faire aimer la lecture aux jeunes qui ne lisent pas, y parvient très bien en publiant des romans intelligents, inventifs, vifs et souvent très drôles. Avec Fou-Lire, comme son nom le laisse entendre, Yvon Brochu (cf. entrevue en page 41) privilégie l'humour, mais jamais au détriment de l'histoire. Internet faisant dorénavant partie du quotidien des jeunes, chaque série voit également son univers se prolonger sur la Toile. La série « Galoche », entre autres, connaît un franc succès dans les écoles primaires. Vents d'Ouest, encore trop méconnue, mérite qu'on s'attarde davantage à son catalogue. Avec Ann

Lamontagne⁵ en tête, d'excellentes découvertes sont à faire de ce côté-là. Cette maison de l'Outaouais a su se positionner en misant sur les romans pour adolescents. Au moment où ce choix a été fait, personne ne croyait pouvoir rejoindre ce public particulier... Quelques années plus tard, on peut parler d'une totale réussite !

En privilégiant des romans où la nature tient toujours le premier rôle, Michel Quintin Éditeur a su se tailler une place enviable au sein de la littérature jeunesse québécoise. Médiaspaul, qui semble faire partie du portrait depuis toujours, bénéficiant du retour en force du fantastique et de la science-fiction, connaît un regain inespéré. La maison Hurtubise HMH, un peu dans l'ombre de ses consœurs, fait toutefois son petit bonhomme de chemin en continuant de publier de bons romans.

Le secret d'un succès

Les auteurs et éditeurs de chez nous ont, au fil des ans, établi et consolidé notre littérature jeunesse, mais avouons que le récent engouement pour la littérature fantastique et des univers plus étoffés leur a fait très mal. Ces derniers temps, leurs publications semblaient « dépassées » devant tous les nouveaux joueurs de l'édition internationale, qui envahissaient un marché qu'ils avaient si fièrement développé jusqu'ici. L'ironie du sort a voulu que le plus grand succès jeunesse québécois des dernières années revienne aux Intouchables, une maison fondée en 1993 qui n'avait pas vraiment l'habitude d'exploiter ce créneau. En 2002, Michel Brûlé, qui sait flaire la bonne affaire au bon moment, a été le premier éditeur à réagir au succès de la série « Harry Potter » en demandant à Bryan Perro, un conteur féru de légendes, de concocter une série aussi fantastique que celle du petit sorcier. Ainsi est née la série « Amos Daragon » (cf. entrevue en page 39), un succès monstre qui mélange habilement mythologie, fantastique et aventures. À preuve les garçons qui, généralement plus réticents à lire, en redemandent après avoir dévoré les récits de Perro ! Piqués par le goût de la lecture, ces mêmes jeunes se tournent maintenant



ondes

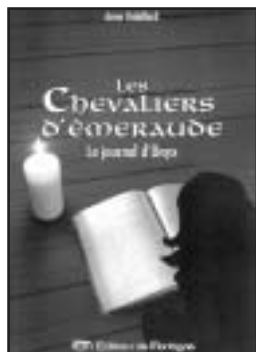


vers la série « Les Chevaliers d'Émeraude » d'Anne Robillard⁶, publiée aux Éditions de Mortagne qui, bien que s'adressant aux adultes, est actuellement lue par des lecteurs de 10 ans ! Pour le moins déroutant, n'est-ce pas ?

Ce fait n'est pas banal et il faudrait en tirer une leçon : le succès des « Chevaliers d'Émeraude » est du même ordre que celui d'Harry Potter. Au Québec, on a tendance à infantiliser le lectorat en croyant, par exemple, qu'un jeune de 9 ans a nécessairement peur de lire un roman de 200-300 pages. C'est dur à avouer, mais les très bons lecteurs de *fantasy* et de fantastique restent souvent sur leur faim face à la production locale, davantage axée sur les romans assez courts, et bifurquent vers les publications étrangères, plus volumineuses. Malgré nombre d'excellents romans, la clé d'un best-seller générant des milliers de ventes semble donc, si l'on se fie aux goûts du lectorat, du côté des littératures de l'imaginaire.

Répandre la bonne nouvelle

La diffusion de la littérature jeunesse se fait presque d'une manière clandestine. C'est un peu dommage : le milieu, qui travaille très fort pour faire connaître ce qui pourrait



devenir l'un des joyaux de notre culture, mériterait beaucoup mieux. On a l'impression que c'est seulement une poignée de gens passionnés (pour la plupart des femmes, et on s'étonne que les garçons lisent peu !), qui portent notre littérature jeunesse à bout de bras, elle qui est quasiment absente des tribunes médiatiques. On peut lire un papier à l'occasion dans les grands quotidiens, entendre une chronique de temps à autre à la télé et à la radio, mais c'est à peu près tout. À preuve, Dominique Demers⁷ vient de faire paraître la cinquième aventure de Mademoiselle Charlotte et c'est presque passé sous silence. Pourtant, il s'agit d'un événement en soi !

Actuellement, la principale diffusion du roman jeunesse se fait par l'entremise des libraires spécialisés. C'est le maillon le plus important entre l'éditeur et le lecteur. Aiguillés par le représentant, ce sont les libraires qui voient défiler toute la production littéraire, qui envahit les tablettes des librairies à un rythme plutôt fou. Parallèlement au travail du libraire, il y a celui des bibliothécaires. Ces derniers représentent un atout précieux pour les éditeurs québécois. On voit apparaître de plus en plus de partenariat entre les écoles, les bibliothèques et les librairies qui, ensemble, créent toutes sortes d'activités pour stimuler le goût des livres chez l'enfant. Les résultats sont étonnants : si ce n'était de la passion commune de tous ces intervenants, notre littérature jeunesse aurait un rayonnement beaucoup plus discret. Ces apports et ces échanges sont donc essentiels si on veut permettre à la littérature jeunesse produite au Québec de se déployer davantage à l'échelle internationale. Nous en sommes à la croisée des mondes et, à cet endroit, tout est possible...

¹ Ces trois écrivains sont encore très actifs dans le milieu du livre jeunesse, et ce, tant du côté de l'édition que de la création. On doit à Bertrand Gauthier, directeur de La courte échelle, la série « Zunik », qui a fait un tabac au milieu des années 80. Chez le même éditeur, Denis Côté a remporté un franc succès avec les aventures des Inactifs et celles du petit Maxime, tandis que Louise Leblanc publiait en janvier dernier le quatorzième titre de la série « Sophie ».

² Scripteur d'émissions jeunesse et directeur de collection au Boréal, Raymond Plante a remporté plusieurs distinctions québécoises et canadiennes pour son œuvre jeunesse. *Le Dernier des raisins* a été couronné du Prix du Conseil des Arts du Canada, l'ancêtre des GG. À lire également : *Y a-t-il un raisin dans cet avion ?* et *Le Raisin devient banane* (Boréal, 9,95 \$ ch.).

³ *L'Hiver de Léo Polatouche*, Nicole Leroux, Boréal, coll. Inter, 140 p., 8,95 \$

⁴ Robert Soulières a signé plusieurs romans loufoques, dont deux extrêmement populaires : *Un cadavre de luxe* et *Un cadavre stupéfiant* (8,95 \$ et 9,95 \$ ch.).

⁵ Parmi la production d'Ann Lamontagne, mentionnons *Les Mémoires interdites*, *La Piste des Youfs* et *L'Adieu aux chevaliers* (Vents d'Ouest, 8,95 \$ et 9,95 \$ ch.).

⁶ La série de *fantasy* signée Anne Robillard constitue un succès confirmant l'intérêt des jeunes Québécois pour le genre. Pour en savoir davantage sur l'univers de *Le Feu dans le ciel*, *Les Dragons de l'Empereur Noir*, *Piège au Royaume des ombres*, *La Princesse rebelle*, *L'Île des lézards* et *Le Journal d'Onyx*, visitez www.chevaliersdemeraude.com. (Éditions de Mortagne, 24,95 \$ ch.).

⁷ Les aventures de Mademoiselle Charlotte, incarnée à deux reprises par la comédienne Marie-Josée Perron, remportent un vif succès auprès des jeunes de 8 à 12 ans. Après *La Nouvelle Maîtresse*, *La Mystérieuse Bibliothécaire*, *Une bien curieuse factrice* et *Une drôle de ministre*, Dominique Demers publiait récemment *L'Étonnante concierge* (Québec Amérique, 8,95 \$ ch.).

N.B. Nombre de maisons d'édition possédant un fonds en tout ou en partie consacré à la littérature jeunesse n'ont pas été citées dans le présent article, et ce, non pas en raison de la qualité de leur production, mais bien parce que le propos de ce texte d'humeur n'était pas de recenser exhaustivement les acteurs de ce secteur éditorial. Il s'agissait simplement de livrer un point de vue personnel.

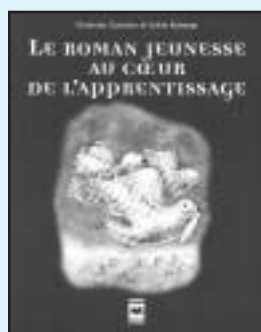
Petit lecteur deviendra grand

La variation entre les taux de réussite scolaire des filles et des garçons a attiré l'attention sur ce point : l'écart important, qui favorise les filles, est lié aux habiletés de lecture¹, fortement influencées par la différence de perception de cette activité d'un sexe à l'autre. L'importance de la lecture à tous les niveaux fait consensus : reste désormais à s'entendre sur les façons de la communiquer. Quoi de mieux que les histoires pour y parvenir ? L'enfant peut s'informer à partir de diverses sources. Il doit toutefois lire pour accéder directement à une histoire ; il doit également le faire pour bien maîtriser à son tour l'art de conter. Les documents didactiques qui suivent accréditent ce double postulat.

Oasis au sein d'un genre parfois aride, *Lire et écrire en première année...* et pour le reste de sa vie (Chenelière McGraw-Hill, 33,95 \$) d'Yves Nadon constitue un ouvrage novateur et littéralement indispensable. L'auteur y raconte sa démarche de façon simple et détaillée. Pour chaque point abordé, de la lecture à l'écriture, Nadon évoque la préparation matérielle de la classe et présente une liste d'activités. Les enfants se voient ainsi guidés par un authentique maître à travers toutes les étapes du livre : la lecture, l'écriture, jusqu'à la publication.



Quant à Lina Rousseau, directrice de la Bibliothèque de Charlesbourg et Robert Chiasson, professeur au cégep François-Xavier-Garneau, ils offrent aux éducateurs de même qu'à tous les gens intéressés par l'art de raconter des histoires aux enfants un précieux outil avec *Lire à des enfants et animer la lecture : guide pour parents et éducateurs* (ASTED, 34,95 \$). L'ouvrage souhaite encourager une action en parallèle au travail scolaire : « [...] les parents et plusieurs intervenants auprès des enfants doivent préparer le terrain en les éveillant à la lecture et à l'écriture » (p. 20). Il déploie un large éventail de conseils, qui vont de l'utilisation d'une mascotte à l'exposé de méthodes bien encadrées pour faire la lecture.



Enfin, après *Vivre le conte dans sa classe* (Hurtubise HMH, 32,95 \$), Charlotte Guérette et Sylvie Roberge Blanchet nous offrent *Le Roman jeunesse au cœur de l'apprentissage* (Hurtubise HMH, 32,95 \$). Après un bref historique du genre, les auteures se concentrent sur les besoins spécifiques de groupes d'âge allant du début du primaire au premier cycle du secondaire. De plus, lorsqu'il est plus longuement question d'un roman en particulier, ces dernières proposent une sélection de titres partageant les mêmes thèmes. Ce dernier élément crée les liens nécessaires à une compréhension féconde.

¹ On consultera avec profit l'étude du Conseil supérieur de l'Éducation (1999), *Pour une meilleure réussite scolaire des garçons et des filles ; avis au ministre de l'Éducation*, Québec, Le Conseil, 119 p.

Littérature jeunesse québécoise



Danielle Simard

Une sorcière bien-aimée



Totalement inexpérimentée, Véronique, la nouvelle maîtresse, se sent un brin déboussolée en face des vingt-cinq éternels aussi énervants de sa classe de quatrième année du primaire. Malheureusement pour ces garnements, cela ne veut pas dire qu'ils auront l'ascendant sur elle. Car Véronique a un secret qu'elle n'arrive pas à cacher : c'est une sorcière, dont les formidables pouvoirs obéissent à ses volontés inconscientes... au plus grand amusement des lecteurs et lectrices, à qui Danielle Simard destine son vingt-quatrième ouvrage intitulé *Maîtresse en détresse*.

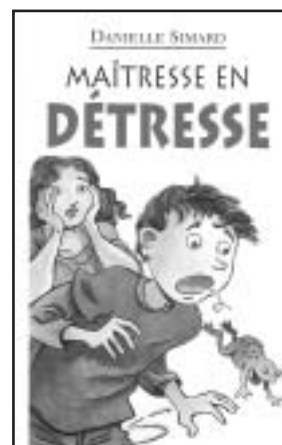
Par Stanley Péan

Qu'une simple visite scolaire dans le cadre des tournées-rencontres d'écrivains fournisse à un auteur le sujet d'un roman jeunesse, ce n'est pas garanti. C'est néanmoins arrivé à Danielle Simard, dont le plus récent opus, *Maîtresse en détresse*, s'inspire directement d'un passage dans la classe d'un groupe particulièrement turbulent : « Comme mon héroïne, j'ai bel et bien rencontré les plus énervés des plus énervants, rigole la romancière. Dès mon entrée dans leur local, ils avaient la main levée pour poser des questions et ne la baissaient pas. Leur professeure, qui s'appelle vraiment Véronique, m'a dit de ne pas m'en inquiéter, qu'ils passent leur journée comme ça. Et du coup, cette image s'est imposée : j'avais une amorce pour mon livre... »

De là l'idée de cette scène cocasse où Véro, cette attendrissante sorcière qui contrôle mal ses pouvoirs surnaturels, jette par inadvertance à ses élèves ce sort qui les oblige à garder la main levée... même en dehors de la salle de cours. Rigolo à souhait, *Maîtresse en détresse* saura certes trouver son public... même en dehors de la classe qui l'a inspirée. Après tout, le succès de Harry Potter et de ses émules en témoigne bien, sorcières et sortilèges ont la cote auprès des jeunes lecteurs : « Oui, c'est vrai, les enfants adorent les histoires de sorcières. Ce sont des personnages accrocheurs, qui renouent avec la tradition du conte. Les jeunes en ont peur et, en même temps, aiment les apprivoiser. Mais l'univers de mon livre n'a pas grand-chose en commun avec les Harry Potter, précise Danielle Simard. J'utilise la sorcellerie comme source de situations comiques. »

Faut bien rigoler

Quiconque parcourt l'impressionnante bibliographie de Danielle Simard ne manquera pas de remarquer une constante. L'humour imprègne en effet la plupart de ses bouquins : « Mes tout premiers livres n'étaient pas si drôles, s'empresse-t-elle cependant de faire remarquer. Mais dès que je me suis mise à la fantaisie, je n'ai plus su m'arrêter. Il faut dire que le comique m'aide beaucoup dans cette mission que je me suis donnée, celle d'amener les jeunes à la lecture. »



Puisque l'auteure elle-même parle de sa mission quasi pédagogique, osera-t-on évoquer avec elle les supposées contraintes qu'impose aux créateurs la littérature pour la jeunesse ? « Les contraintes, on s'en accommode aisément, d'autant plus qu'elles ne sont pas for-

cément négatives, déclare-t-elle. Par exemple, quand on écrit pour des jeunes de deuxième ou de troisième année, il y a un impératif de clarté, d'intelligibilité. Je parle autant pour les situations que pour l'écriture elle-même. Le but avoué est toujours de rendre la lecture plus amusante. C'est pourquoi j'ai parfois recours à des rimes, comme à d'autres trucs cocasses. »

De l'avenir de la littérature jeunesse

Ni le caractère enjoué des romans de Danielle Simard, ni leur succès n'immunise leur auteure contre une certaine inquiétude quant à l'avenir de la littérature jeunesse au Québec, à l'heure où un sérieux coup de barre est nécessaire pour maintenir la présence de cette littérature dans nos bibliothèques publiques : « S'il y a quelque chose qui m'attriste quand je fais la tournée des écoles, c'est l'impression de voir le lectorat diminuer en nombre. La lecture ne me semble pas aussi populaire qu'elle l'a été il y a un moment. C'est pourquoi je trouve important que les auteurs séduisent les jeunes, leur donnent l'envie de ne pas abandonner le livre au profit d'autres formes de divertissement. »

Les séduire ?, dit-elle. Dans ce cas précis, il sera peut-être plus indiqué de parler d'envoûtement. Pour s'en assurer, il faudrait peut-être poser la question aux élèves de la véritable Véro, qui n'ont sûrement pas manqué de se reconnaître sous la plume de Danielle Simard : « Évidemment qu'ils ont lu le roman ! Et évidemment qu'ils ont apprécié, puisque ce sont eux qui m'avaient demandé de garder leurs noms dans le livre ! »



Illustration : © Caroline Merola

Maîtresse en détresse, Soulières Éditeur, 88 p., 7,95 \$

Une journée dans la vie d'un livre jeunesse

Ouf ! Enfin l'air libre ! Où suis-je ? De toute évidence, en lieu sûr : on me manipule avec soin et je suis plutôt bien entouré. Des dizaines de mes congénères sont au poste avec moi. Cordés en rangs d'oignons, nous attendons le traitement de faveur qui nous est dû. Je connais cet endroit : c'est le poste de réception d'une librairie. Ici, nous aurons à nous faire identifier, étiqueter, puis transférer en librairie. Et pas n'importe où, là où c'est le plus chouette : le secteur jeunesse !

Par Brigitte Moreau, librairie Monet

C'est que je ne suis pas n'importe qui, je suis un livre jeunesse : j'ai un style narratif vif et dynamique et des illustrations magnifiques qui feraient l'envie de plusieurs livres d'art ! Vous me croyez prétentieux ? C'est sans doute parce que vous me connaissez bien mal. C'est que l'on n'entend pas à rire avec mon champ littéraire ; je suis sérieux malgré tout, et les amoureux de la littérature jeunesse le savent.

Naturellement, pour être perçu à ma juste valeur, j'ai besoin de mon coin à moi : un espace digne de ce nom. Cette fois-ci, c'est réussi, on vient de me transporter dans l'antre du bonheur ! Les libraires sont des spécialistes, il y a des signes qui ne trompent pas : leurs yeux sont pétillants de malice, on croirait qu'elles* vivent les aventures qu'elles lisent ! Il faut dire que les libraires en littérature jeunesse connaissent à fond leurs collections. Ici, la passion du livre est intense, elle est même palpable. À coup sûr, c'est probablement ce qui rend ce lieu si agréable — mis

à part moi, évidemment !

Nous appartenons tous à la même fratrie, nous avons en commun le désir de faire lire les jeunes et l'ambition qu'ils aiment ça. Chacun a sa place ici. Moi, je me retrouve en famille avec les membres de ma lignée, puisque nous sommes d'abord classés par éditeurs. C'est que nous partageons la même ligne directrice, la même philosophie, le même angle de narration : une grande famille, quoi ! Dans la mienne, nous rêvons de galaxies lointaines et de mondes imaginaires, on nous appelle Médiaspaul ; chez d'autres, c'est plutôt l'aspect écologique qui domine : on les appelle Michel Quintin. Nous connaissez-vous ?

En plus, ça ne chôme pas dans le coin ! Aussitôt que nous sommes arrivés, les libraires se mettent à l'œuvre. Ici, la cueillette d'une commande reçue par télécopieur ce matin, et là, la recherche d'inspiration pour une enseignante, qui a sollicité leur aide par téléphone. Bon, la routine, quoi... Moi, bien sagement assis entre deux de mes congénères, je regarde le déploiement des forces. Pendant que mes deux libraires préférées s'affairent, voilà que le téléphone sonne et re-sonne. Les questions affluent : des demandes de disponibilité et de prix, oui, mais aussi des commandes par téléphone et des prises de rendez-vous (sans oublier le télécopieur et le courriel, toujours actifs). Justement, il y aura un choix à faire avec une autre enseignante, de l'école XYZ, cet après-midi, après les cours, donc vers 15h30. Aucun problème, voilà nos libraires qui s'affairent à sélectionner des livres pour cette cliente, en même temps, bien sûr, qu'elles terminent les listes reçues ce matin. Entre ces rendez-vous et les clients qui arrivent sans s'annoncer, le temps passe à une allure météorite !

Et la journée débute à peine, il n'est que 11h30 ! Mon autre libraire préférée est présentement occupée à faire le « réassort » (du jargon technique) ; en fait, il s'agit de renouveler les livres vendus la veille. Elle doit faire vite, car elle doit aussi recevoir un représentant en début d'après-midi. Cette personne vient lui montrer tous les nouveaux livres à paraître au cours des prochains mois, selon les maisons d'édition qu'elle représente. En même temps, les libraires doivent aussi placer les livres arrivés ce matin, replacer ceux qui ont été consultés par les clients, et même refaire une beauté au secteur jeunesse en montant des présentations de livres pour les mettre en valeur et les faire découvrir.

Tiens, une bibliothécaire d'un réseau municipal vient tout juste d'arriver. Elle est reçue avec entrain et bonne humeur : ici, c'est une règle d'or ! Ça fait à peine quelques heures que je suis là et voici que ma gentille libraire préférée est en train de vanter mes vertus et mon incomparable beauté ! Ouf ! En fait, je ne me connaissais pas toutes ces qualités. C'est qu'elle en a lu des livres jeunesse ! Elle peut facilement comparer, interpréter et même critiquer. On peut s'y fier : elle en a vu d'autres !

Pendant que M^{me} La Bibliothécaire avait le dos tourné, le petit jeune homme qui écoutait d'une oreille attentive le discours de mon amie libraire vient de s'emparer de moi. Et vogue la galère ! Nous voilà partis en exploration dans les différents rayons. C'est qu'il m'a fermement adopté, et je partirai bientôt faire rêver ce jeune garçon. Comme cette perspective me réjouit d'avance, j'accepte de bon cœur de me faire trimballer d'un rayon à l'autre : des livres de sports à ceux des planètes, en passant par la section des livres-CD, nous sommes comblés, mon copain et moi. Je pense que j'apprendrai beaucoup en sa compagnie : c'est qu'il a une curiosité insatiable et, disons-le, il est un fin connaisseur — il a su m'apprécier tout de suite, ce n'est pas rien !



Ce doit être une journée pédagogique aujourd'hui, car il y a plus d'enfants que d'habitude. Tous ne sont pas aussi fouineurs que mon nouvel ami et ne jurent que par les succès retentissants. J'ai souvent demandé à mon ami Amos ce qui avait pu le rendre si célèbre. Il m'a confié que tout son art réside dans ses ruses. Bien sûr, les jeunes aimeraient acheter plus de livres, mais voilà, c'est que tout essentiels que nous soyons, tous les parents n'ont pas le portefeuille aussi garni que les désirs de leurs jeunes lecteurs. Il faut faire des choix. Aujourd'hui, c'est moi qui suis à l'honneur, demain, ce sera un autre confrère, et ainsi je me retrouverai toujours, de toute façon, en bonne compagnie.

Quel bonheur d'être un livre jeunesse !

** Hormis quelques rares exceptions, le secteur jeunesse étant la majorité du temps le château fort des libraires « femmes » (Dieu sait pourquoi !), Le Libraire et l'auteur dérogent à la règle de l'épithète masculine afin de mieux respecter la réalité du milieu.*

Fais-moi un dessin

On ne le dira jamais assez : nos artisans du livre jeunesse représentent un joyau inestimable pour le patrimoine culturel québécois. En effet, leur formidable travail a contribué à faire de la littérature jeunesse d'ici ce qu'elle est, soit une référence sur la scène mondiale. Voici, en vrac, les portraits instantanés de quelques-uns de nos grands artistes. Et ce n'est là qu'un échantillon : nous vous invitons, au cours des prochaines semaines, à consulter le www.lelibraire.org, sur lequel vous pourrez découvrir d'autres illustratrices et illustrateurs de chez nous.

Par Antoine Tanguay

STÉPHANE POULIN

Incontournables :

Petit zizi, texte de Thierry Lenain (Les 400 coups, 9,95 \$)
Vieux Thomas et la petite fée (Prix du livre M. Christie 2001), texte de Dominique Demers (Dominique et compagnie, 10,95 \$)

Poil de serpent, dent d'araignée (Prix littéraire du gouverneur général 1997), texte de Dominique Demers (Les 400 coups, 12,95 \$)

Son travail, dans ses mots :

« Mon travail s'inspire directement des "peintres de genre" flamands du XVI^e siècle, dont le plus connu est Pieter Bruegel (l'Ancien). Mes images sont figuratives et se veulent le miroir du quotidien et des préoccupations actuelles. [...] Je travaille à l'huile et je peins sur de la toile afin d'obtenir le fini soyeux et lumineux particulier à ces artistes. »

Il aurait aimé dessiner :

« J'aime beaucoup *Maus* de Art Spiegelman. J'aimerais bien pouvoir créer, un jour, une œuvre aussi saisissante et sensible. »



PIERRE PRATT

Incontournables :

Mes petites fesses, texte de Jacques Godbout (Les 400 coups, 9,95 \$)
Le Jour où Zoé zozota (Les 400 coups, 14,95 \$)
Léon sans son chapeau (Annick Press, 6,95 \$)

Son travail, dans ses mots :

« Ce qui est là sur le papier, c'est tout moi. C'est la raison pour laquelle je n'arrive jamais à ne pas raconter les choses sans humour ; c'est ma manière de voir les choses, en général, et dans le métier. Quel que soit le livre que je fais, j'essaie de remplir mon rôle de metteur en images le plus directement possible, sans artifices de style. Et bien sûr, lorsqu'il s'agit d'un livre dont je suis l'auteur, c'est encore plus direct. Ce qui, je l'avoue, m'effraie toujours un peu ! »

Il aurait aimé dessiner :

« Je pourrais répondre d'emblée Tintin, car c'a été ma première lecture et ma première inspiration, mais en y pensant bien, je crois que je répondrai Lucky Luke. »

DOMINIQUE JOLIN

Incontournables :

La Véritable Histoire de Destructotor (Dominique et compagnie, 8,95 \$)
 Les séries de livres cartonnés « Toupie » et « Binou » (Dominique et compagnie, 6,95 \$)

Son travail, dans ses mots :

« Je crois que je travaille comme je parle. J'utilise des images dont le style est assez simple pour expliquer, pour raconter. Je travaille avec une technique qui se rapproche de l'aquarelle. J'aime plaire aux enfants autant qu'aux adultes, et je parsème donc mes illustrations de détails qui s'adressent tantôt aux uns, tantôt aux autres. J'avoue que j'aime "déranger", faire réfléchir... »

Elle aurait aimé dessiner :

« J'aurais voulu avoir illustré (et écrit, pourquoi pas !) toute la série des "Petit Nicolas" ! C'est un magnifique exemple d'histoires pour tous ! »



STEVE BESHWATY

Incontournables :

Edmond, l'affreux raton, Edmond, le prince des ratons et *Edmond et Amandine* (Dominique et compagnie, 8,95 \$)
Le Chien secret de Poucet (Dominique et compagnie, 8,95 \$)

Son travail, dans ses mots :

« J'aime beaucoup les images stylisées, un mélange de volume et de composition bidimensionnelle où la géométrie joue un rôle important. J'affectionne également les mondes fantaisistes où les personnages sont amusants et étranges. J'essaie de créer un pont entre la réalité et la fiction. »



Il aurait aimé dessiner :

« J'aime beaucoup la série "Gaspard et Lisa" (d'Anne Gutman et Georg Hallensleben), avec des dessins d'une naïveté et d'une justesse désarmantes. J'aime aussi la série des "Lapinot" de Lewis Trondheim. Hilarant. »

MARIE-CLAUDE FAVREAU

Incontournables :

La série « Marilou polaire », texte de Raymond Plante (La courte échelle, 8,95 \$)
Perline Pompette, texte de Dominique Demers (Dominique et compagnie, 7,95 \$)



Son travail, dans ses mots :

« La plupart du temps, je mets l'accent sur les personnages, leurs attitudes ; mes décors sont rarement très élaborés, mais quand c'est possible, j'aime bien ajouter ici et là des petits détails anecdotiques qui ne se voient pas nécessairement au premier coup d'œil. »

Elle aurait aimé dessiner :

Le petit Nicolas, de Sempé et Goscinny.

GENEVIÈVE CÔTÉ

Incontournables :

La Grande Aventure d'un petit mouton noir, texte de Marie-Danielle Croteau (La courte échelle, 9,95 \$)
 La série « Aurélie » de Charlotte Gingras (Québec Amérique Jeunesse, 8,95 \$) et les romans de Marthe Pelletier, *Un royaume inventé* et *Des amours inventées* (La courte échelle, 10,95 \$)

Son travail, dans ses mots :

« Mes illustrations sont généralement de teintes lumineuses, d'un style naïf (je suis une fausse naïve !), et malgré tout très tendres. En fait, pour une raison qui m'échappe, on fait souvent appel à moi pour illustrer de belles histoires tristes. C'est un plaisir d'illustrer un beau texte et, au fil des années, j'ai d'ailleurs eu la chance de travailler avec des auteurs de grand talent. »

Elle aurait aimé dessiner :

« Harry Potter, évidemment. Je passerais l'été dans une grande maison au bord de la mer, et j'inviterais tous mes amis illustrateurs à un énorme festin de fruits de mer ! »



STÉPHANE JORISCH

Incontournables :

Un dimanche à Kyoto, CD-livre de comptines de Gilles Vigneault (La Montagne secrète, 24,95 \$)
Thésée et le Minotaure, texte de Pan Bouyoucas (Les 400 coups, 14,95 \$)
Tout ce cirque, avec Mireille Cliche (Les 400 coups, 19,95 \$)

Son travail, dans ses mots :

« Je travaille avec tous les genres de textes, que ce soit de la poésie ou du roman. En lisant, j'essaie d'apporter quelque chose de nouveau qui ne s'y trouve pas nécessairement, dans un travail en parallèle à celui-ci. J'essaie de ne pas dédoubler ce qui est dans le texte et de créer une image qui, enfin, aide le livre. Le plus possible, je m'efforce de faire honneur au texte et à son atmosphère. »



Il aurait aimé dessiner :

« *Jack et le haricot magique* ou les *Mille et une nuits* de Gustaf Tenggren. C'est lui qui a, entre autres, participé à la création du *Blanche-Neige* de Walt Disney. »

Les 400 coups Électron libre

Malgré ce que suggère leur nom, Les 400 coups n'ont pas encore atteint le cap des... quatre cents « coups ». Ils n'en sont pas loin, cependant. Du nombre, il y en a de très bons, d'autres excellents et, évidemment, quelques-uns moins satisfaisants. Et encore, on pourrait aisément expliquer les petits échecs par le goût du risque qui anime cette maison d'édition, ouverte aux délire créatifs d'un bassin d'auteurs et d'illustrateurs aussi bigarrés que prestigieux. On peut aussi la louer pour son flair, saluer son impertinence et la qualifier de véritable laboratoire d'idées éclectiques. Peine perdue ; un seul qualificatif résume, à défaut de mieux, le dynamique éditeur montréalais : imprévisible.

Par Antoine Tanguay

Il ne faut pas compter sur Les 400 coups pour suivre le courant et endiguer la douce folie qui traverse leurs nombreux projets d'ouvrages pour jeunes et adultes. Éclatée, la maison d'édition l'a toujours été, comme le récit de son parcours, d'ailleurs. Les 400 coups ont d'abord connu une première naissance en 1989 sous l'appellation « Mille-Îles » (fondées par l'imprimeur Pierre Belle), avant de véritablement prendre leur envol en 1994 sous la férule d'un nouvel associé, Serge Thérout. Le catalogue, jusqu'alors essentiellement composé de bandes dessinées, accueille bientôt des albums jeunesse, des livres d'art et des ouvrages sur le cinéma. Au cours des huit années suivantes, trois autres maisons se joignent à l'équipe de Thérout, soit Studio Sontag (1995), Zone convective (1998) et Mécanique générale (2002). À ce moment, Les 400 coups deviennent le plus important éditeur de bandes dessinées dans la Belle Province. En 1997, ils fondent Les heures bleues en compagnie des éditions L'instant même, et publient des livres mariant art et littérature pendant six ans. Enfin, une percée sur le marché européen est rendue possible grâce à une filiale française, qui leur ouvre grandes les portes du marché international. Récemment, on a lancé une autre offensive, du côté de la vieille Albion cette fois : « Nous ferons paraître en mai nos premiers livres en anglais sous la marque Smith, Bonappétit & Son chez l'excellente maison Hornblower. Nous reprendrons sept titres déjà

publiés et prévoyons édités plus ou moins deux titres par année », raconte le directeur, Serge Thérout. Quelques années et de nombreux bons coups plus tard (songeons au sublime *Poil de serpent, dent d'araignée* de Stéphane Poulin et Dominique Demers, ou à *Une enfance en noir et*

blanc, un collectif déjanté de souvenirs télévisuels), l'éditeur continue de surprendre, se consacrant « prioritairement au plaisir, à la beauté, à la force des mots, des idées et des images. » Pour Thérout, les choses se résument même plus simplement : « L'amour du livre et de la lecture, le livre comme passage vers le savoir, la connaissance, l'imaginaire ; nous visons à faire des livres où textes et images nous portent vers ces lieux. Beaucoup de livres pour les enfants, mais pour les grands aussi. »

Un catalogue aussi fantastique qu'éclectique

Nous dirons, pour simplifier les choses, que la production des 400 coups s'adresse à ceux qui ont grandi trop vite ou qui attendent encore que leur tombe dessus ce fléau terrible que l'on nomme l'âge de raison. Bien que catégorisée jeunesse, la maison, outre ses bandes dessinées pour adultes (*La Saveur du vide* de Lino, *L'œil de bœuf* de Stef D.), propose en effet un catalogue où trônent des albums et des beaux livres qui traitent de divers sujets (sports, arts visuels, histoire, théâtre, cinéma, photographie, biographies) et qui s'adressent, pour reprendre une expression consacrée, aux lecteurs de 7 à 77 ans (*Bestiaire* de Stéphane Poulin, *Le Voyage de Monsieur Caca* d'Angèle Delaunois et Marie Lafrance, *Thésée et le Minotaure* de Pan Bouyoucas, *Une vue du champ gauche* de Marc Robitaille, *Les Nouveaux Cinémas* de Jacques Dufresne ou *Robert Gravel, les pistes du cheval indompté* de Raymond Plante. De plus, Les 400 coups sont également responsables de la découverte d'illustrateurs talentueux, et tous les grands noms du métier ou presque (Pierre Pratt, Anne Villeneuve, Mylène Pratt, Roslyn Schwartz, etc.), ont un jour fréquenté les pages d'un de leurs albums. Surprenante usine à fabriquer des œuvres ludiques, la maison sise rue Atlantic constitue donc un électron libre dans l'édition québécoise.

Cet éclectisme s'explique en partie par l'ouverture d'esprit des personnes qui œuvrent à la bonne santé des (très, très) nom-

breuses collections des 400 coups (sans doute un record dans le domaine). Christiane Duchesne, Jimmy Beaulieu, Raymond Plante, Yves Nadon, Bertrand Carrière et les autres (qui excuseront cette liste sommaire et injuste), sont autant d'acteurs de premier plan d'une entreprise visant à fleurir le terreau de collections, qui tantôt amusent (« Carrément petit », « Grimace »), tantôt interpellent notre mémoire, notre conscience (« Mémoire d'images », « Bilbochet ») ou notre sensibilité artistique (« Les grands albums », « Photographie »). Serge Thérout explique : « La qualité des collaborateurs a fait en sorte qu'on leur a permis de développer des projets, souvent par groupe d'âge, qui demandaient la création d'un lieu spécifique — leur collection. Ce sont des éditeurs qui lisent les textes, travaillent avec les illustrateurs, font un suivi avec la directrice générale. Et qui arrivent toujours, ou presque, à me convaincre qu'il faut faire un livre. Cela suppose une relation de confiance forte. »

Enfin, des nouveaux projets, il y en a plein en chantier. Outre le magnifique album de Pierre Pratt, *Le Jour où Zoé zozota*, ou le rigolo *Voyage en amnésie* et autres poèmes débiles de François Gravel et Virginie Egger, plusieurs publications sont fraîchement sorties. D'autres sont en préparation et devraient paraître dans les mois qui suivent, comme *Détails obscurs*, première monographie du photo-reporter Roger Lemoyne, une ode à l'enfance sur fond de guerre. Quant aux avenues qu'empruntera la maison dans les prochaines années, on ne saurait dire où elles mèneront. Mais qu'importe : tant que d'autres bons coups se préparent en chemin ! Après tout, Les 400 coups, qui à ce jour ont publié quelque 350 titres, ce n'est qu'un nom... Avouez qu'il serait un peu compliqué de changer sa raison sociale pour les 500, puis les 600 coups !



Illustration : © Claire Obscure

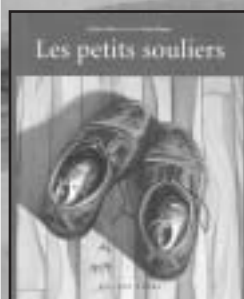


Illustration : © C. Barroux

Voué à la diffusion, à l'animation et à la promotion de la littérature pour la jeunesse québécoise et franco-canadienne, Communication-Jeunesse est un organisme culturel d'envergure nationale regroupant plus de 800 membres (étudiants, enseignants, bibliothécaires, chercheurs, libraires, animateurs, auteurs, illustrateurs, lecteurs, traducteurs, éditeurs). L'organisme montréalais se porte à la défense de l'édition jeunesse francophone d'ici et d'ailleurs au pays, déployant des trésors d'imagination pour insuffler le goût de lire aux jeunes générations.



Chaque année, 60 000 lecteurs et lectrices membres des 300 clubs de lecture de Communication-Jeunesse (10 000 votes au total) sont invités à faire part de leur coup de cœur dans les catégories « Livromagie » (6-9 ans) et « Livromanie » (9-12 ans). Dans la foulée, on dévoile les sélections de livres pour enfants réalisées par les comités de lecture, qui recensent de nombreux choix de lectures pour les 0-5 ans (Toup'tilitou), les jeunes âgés d'entre 6 et 12 ans et les ados de 12 à 17 ans (Réseau CJ). Même si elles ne recensent pas tous les ouvrages québécois et franco-canadiens, ces listes, très consultées, constituent des références fortement appréciées, notamment des parents et des enfants. En plus de ces répertoires aussi disponibles en ligne, Communication-Jeunesse publie entre autres un bulletin trimestriel, des recueils d'activités et des fiches de créateurs, en plus de produits divers objets promotionnels (affiches, t-shirts).



Partenaire de plusieurs activités et événements (Comité consultatif sur le livre, Semaine du livre canadien pour la jeunesse, Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, exposition « Sur nos créateurs », séminaires de formation, tournées d'auteurs, lectures publiques, « Montréal, capitale mondiale du livre 2005 », etc.), l'organisme dirigé par M^{me} Johanne Gaudet constitue une plaque tournante pour les créateurs, auteurs, illustrateurs et éditeurs du Québec et du Canada francophone. Création : 1971.
Site Web : communication-jeunesse.qc.ca

LECTURE DE CHEVET

Les 100 livres québécois pour la jeunesse qu'il faut lire de Édith Madore (Nota bene, 13,95 \$)

Récemment réédité, ce répertoire propose des ouvrages publiés entre les années 1950 et le début des années 2000.



Julie Paquet

Le tour de la terre



La photoreporter Julie Paquet peut boucler sa valise en paix. La formule inédite de ses albums photographiques provoque un véritable engouement. En librairie, le premier tirage de *Cléo Clic Clic au Vietnam* est déjà écoulé. Petits trésors, à petits prix, pour un grand jeune public.

Illustration : © Geneviève Guénette

Avouons-le d'emblée : à l'idée de cette série d'albums éducatifs pour les 7 à 10 ans, j'ai d'abord froncé les sourcils. Certes, la formule des *Cléo Clic Clic*, mi-photographique mi-illustrée, fait faire aux enfants le tour du monde à travers les images des aventures de Cléo. Mais, mauvaise langue, j'anticipais une facture scolaire, qui distillerait le didactisme à petite dose... J'ai feuilleté *Cléo Clic Clic au Vietnam*. Les histoires fines signées Julie Paquet sont aussi attrayantes que les illustrations de Geneviève Guénette. Et que dire des photos d'enfants ! Paquet sait saisir un regard, une émotion, planter le cadre et le décor. Les cyclo-pousse, les marchandes de poussins, le *pho* parfumé à l'anis étoilé du Vietnam, prennent vie devant nos yeux. En entrevue, la diplômée en photojournalisme de la Parson School of Design de New York cite Salgado, Man Ray, Horst, Kert... Avec son sourire étincelant, Julie Paquet dégage une fraîcheur et un enthousiasme qui vaut toutes les Annie Brocoli du monde. Fébrile, elle parle de son départ pour l'Arctique. Après la Birmanie, son quatrième album portera sur le Québec : « Je reviendrai ensuite à Montréal, pour croquer la réalité multiculturelle de nos écoles », annonce-t-elle.



Une star est née

L'héroïne créée par cette jeune maman promet de devenir la nouvelle coqueluche de la maison d'édition La courte échelle : « Le concept me ressemble de A jusqu'à Z. Je portais ce projet depuis cinq ans. J'espérais une série thématique, et c'est ce que la direction littéraire m'a proposé », déclare l'auteure nouvellement née. De Gilles Tibo à Chrystine Brouillet, La courte échelle incarne depuis 1978 l'excellence littéraire pour les jeunes de 2 à 16 ans. Les auteurs maison raflent les prix, et génèrent

Par Geneviève Thibault

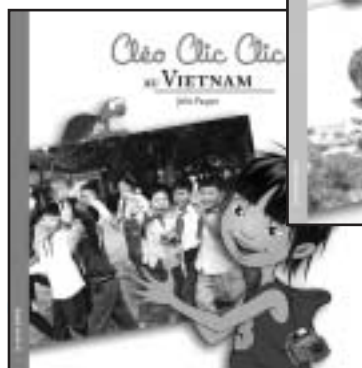
des ventes de plus d'un demi-million d'exemplaires en version française au Canada. Être de leur écurie, c'est écrire des produits exportables, traduits en 18 langues, lus de Guadalajara à l'Inde, avec une option sur le marché chinois. Fine mouche, Paquet la globe-trotter avait aussi en tête ce genre d'ouverture sur le monde : « Je chine dans les librairies d'Europe et des États-Unis, et je sentais que la série s'inscrivait dans un créneau de calibre international », commente la citoyenne de Monaco.

Lorsqu'elle a fondé sa famille, Paquet était photographe de guerre. La bande de Gaza, la correspondante en faisait son pain quotidien. Poupons obligeant, elle réoriente sa carrière, sans pour autant renoncer à ses trois passions : la photo, les voyages, et les enfants du monde : « Je deviendrai la photoreporter des petits ! », se jure-t-elle. L'ex-travailleuse humanitaire, nourrie de ses milliers de clichés pour l'organisation Les Enfants du Monde, avait des histoires à leur raconter.

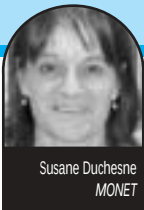
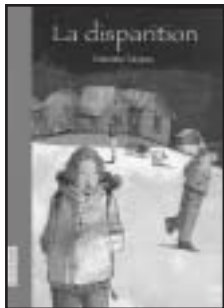
Aventures tous azimuts

Sa cosmopolite Cléo est à l'image des petits citoyens du monde d'aujourd'hui : une fillette allumée, adoptée par ses parents au Vietnam. Dans son berceau, on a trouvé une tortue, Colin, et un vieil appareil photographique. Cléo apprend à parler le « tortue » et Colin lui révèle les propriétés magiques de son appareil. D'un simple « clic clic », les voilà au bout du monde. Nos fringants photoreporters se font de nouveaux amis, dont ils découvrent les jeux, les coutumes, la culture : « Je désirais offrir un livre en héritage à ma fille Chloé, aussi adoptée. Celui que je lisais à son âge (9 ans), *Enfants de tous pays*, a été ma première invitation au voyage. Comme Chloé, Cléo est curieuse, elle regarde ailleurs pour mieux saisir son identité culturelle. Première lectrice, ma fille teste tout ! Geneviève Guénette et moi, on s'envoyait des photos pour s'inspirer de son look », rigole Paquet.

L'affaire devient une entreprise familiale : l'album sur le Maroc est dédié à Jules, 5 ans. Paquet travaille fort pour que ses récits documentaires demeurent ludiques. La catharsis du conte à la Bettelheim, très peu pour elle : « Au contraire des personnages de Disney, souvent isolés, mon héroïne est heureuse, souligne Paquet. Elle fait des choses à l'insu des adultes, qui encouragent son ouverture. Elle s'initie à la photographie, apprend à comprendre les autres. Mes albums contiennent les ingrédients du plaisir enfantin : la magie, le suspense. C'est beau la pédagogie, mais j'écris d'abord de bonnes histoires. »



Cléo Clic Clic au Vietnam et *Cléo Clic Clic au Maroc*,
La courte échelle, 32 p. et 10,95 \$ ch.

Jacqueline Chavignot
CLÉMENT MORINSusane Duchesne
MONETCéline Bouchard
MONETÉric Simard
PANTOUTEKatia Courteau
CLÉMENT MORINAnnie Mercier
PANTOUTEStéphane Picher
PANTOUTE

La Disparition

Charlotte Gingras, *La courte échelle*, 160 p., 14,95 \$
Viola a 15 ans. C'est une adolescente solitaire. Depuis que sa mère, Éliane, a disparu au cours d'une descente de rivière au Labrador, elle vit chez une tante que le chagrin a fait sombrer dans la vodka, et qui est plus préoccupée de ses deux teckels que de sa nièce... Un jour arrive un colis en provenance d'un village situé à proximité de la rivière ayant emporté le canot d'Éliane, dont le corps n'a jamais été retrouvé. Il contient un carnet dont toutes les pages sont collées ensemble, impossibles à déchiffrer. Viola décide de prendre le train, entreprend un voyage qui lui permettra de découvrir le Nistassinan, les Innus qui l'habitent et, finalement, de faire son deuil sous les aurores boréales... Un texte très riche en émotions, magnifique ! *JACQUELINE CHAVIGNOT*



Chéri et Mirabelle

Lisbeth Renardy & Dominique Maes, Alice Éditions, coll. Histoires comme ça, 48 p., 26,95 \$
Voici un autre album très réussi du tandem formé par Lisbeth Renardy et Dominique Maes. En effet, comment ne pas se laisser envoûter par une telle histoire d'amour ? Mirabelle la rondelette cuisinière abandonne ses casseroles pour des contrées lointaines, à la recherche d'épices inconnues. Elle est prête à affronter les pires dangers pour chasser la mélancolie qui envahit le cœur de prince Chéri. Mirabelle reviendra-t-elle de ses périlleuses aventures ? Des illustrations à faire rêver, et une histoire à savourer avec les petits, à partir de 4 ans. *SUSANE DUCHESNE*

www.lelibraire.org



Va je ne sais où, chercher je ne sais quoi

Nathalie Kholodovitch, Éditions Jacques Grancher, coll. Contes et légendes, 163 p. 32,95 \$

Il était une fois, dans un certain pays, à une certaine époque... et c'est ainsi que le conte commence. Dans ce recueil, l'auteur a réuni plusieurs contes russes longtemps transmis par la tradition orale. On y retrouve des protagonistes typiques tels que l'horrible Baba Yaga, le prince Ivan, le tsar et d'autres personnages ou animaux dotés de pouvoirs magiques. Le texte qui donne son nom au recueil est le plus représentatif de ce qu'est le conte russe, parce que, justement, il intègre tous ces personnages. Cet ouvrage se lit avec un plaisir évident et saura plaire à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux contes et à la Russie. *CÉLINE BOUCHARD*



Coup de cochon : Les Méaventures du roi Léon (t. 11)

Jean-Pierre Davidts (texte) & Anne Villeneuve (ill.), Boréal, coll. Maboul, 8,95 \$

Il y a longtemps que je n'avais pas lu un aussi bon petit roman pour les lecteurs débutants. Décidément, Jean-Pierre Davidts a ce sens inné du conteur. Tout est dans le ton bon enfant qu'il utilise (très bien rendu par les illustrations d'Anne Villeneuve), qui n'est pas sans rappeler les meilleures histoires de notre enfance. À commencer par le roi Léon, tous ces personnages d'animaux sont amusants et attachants, même le cochon Jean Bhon qui fait tout pour détrôner le roi. Ce dernier ne se laissera pas faire et utilisera certaines tactiques pas trop louables pour contrer son adversaire. Un coup de cochon en vaut un autre, apparemment ! Savoureux et hilarant du début à la fin. C'est avec ce genre d'histoires qu'on peut donner le goût de la lecture aux enfants. *ÉRIC SIMARD*



Non, non, c'est non !

Claudie Stanké & Barroux, Les 400 coups, coll. Les petits albums, 32 p., 8,95 \$
Depuis toujours, Petit Loup veut être aimé par tout le monde. De fait, il accepte tout ce qu'on lui demande. Mais, un matin, c'en est assez : il fait le vœu d'apprendre à dire non avant la tombée du jour ! La volonté de Petit Loup sera mise à dure épreuve, car une seule journée pour réussir cet exploit, c'est vite passé. Lorsqu'il est confronté au sourire de miel de la loupote, aux deux loupis plus grands que lui et aux trois loups moqueurs, Petit Loup n'arrive pas à tenir sa promesse. Jusqu'au moment où le plus coquin des trois loups lui demande de décrocher la lune. Alors, Petit Loup comprend que le moment de dire non est arrivé ! Un album tendre et amusant qui traite d'un sujet important chez l'enfant : l'estime de soi. *KATIA COURTEAU*



Princesses oubliées ou inconnues...

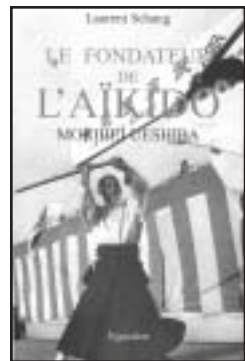
Philippe Lechermeir (texte) & Rébecca Dautremer (ill.), Éditions Gautier-Languereau, 91 p., 34,95 \$

Magique ! Cet album aux images féeriques recense des princesses aussi farfelues qu'attachantes dont les noms amusants évoquent la personnalité de chacune. Dorémi est folle de l'opéra, Capriciosa est une véritable enfant gâtée, Zoulou Zazou adore les robes à froufrous, et la redoutable Kouskâh manie le sabre. Chaque princesse est présentée en détail : ses exploits, ses distinctions, les membres célèbres de sa famille. En plus d'être un joli recueil de portraits réalisés par la grande illustratrice Rébecca Dautremer, cet ouvrage contient aussi un ensemble de petits textes savoureux qui font la lumière sur ces princesses restées dans l'ombre ou par malheur... tombées dans l'oubli. *ANNIE MERCIER*



Le Grand Dessin

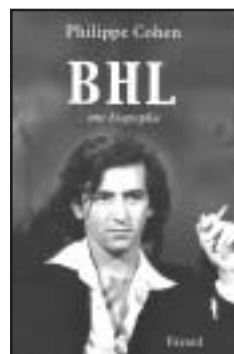
Quentin Blake, Gallimard Jeunesse, 36 pages, 24,50 \$
Quentin Blake est surtout connu pour avoir illustré les romans de Roald Dahl. Son dessin vif et ludique se marie bien à l'imaginaire débridé de l'auteur de *Charlie et la chocolaterie*. Mais voilà, Blake est aussi l'auteur de bonnes histoires jeunesse pleines d'un humour franchement réjouissant. *Le Grand Dessin* est l'une de ces histoires. Farfalle et Freluche sont deux petites filles tout à fait normales, si ce n'est que... ce sont des anges (dans la vraie vie leurs ailes sont bien sûr invisibles, mais heureusement pour nous, Quentin Blake les a dessinées). Afin d'aider Slim Lavadrouille, dessinateur de trottoirs, à participer à un concours de dessin, elles lui font cadeau d'un de leurs crayons... magiques ! Un beau plaidoyer pour l'art servi par un dessin irrésistible ! *STÉPHANE PICHER*

Pascale Raud
PANTOUTEMathieu Simard
PANTOUTE**Morihei Ueshiba, le fondateur de l'Aïkido**

Laurent Schang, Pygmalion, 194 p., 39,95 \$

L'Aïkido n'est pas nécessairement l'art martial le plus connu de tous. Créé au début du XX^e siècle par Morihei Ueshiba (Ô Sensei), il signifie littéralement « Voie de l'harmonie de l'énergie ». Purement défensif, il utilise la force, la vitesse et l'énergie de l'adversaire. L'auteur nous fait partager la vie étonnante de son fondateur, qui étudia divers arts martiaux avant d'en retirer le meilleur et de créer l'Aïkido. On suit son apprentissage des arts martiaux et sa quête spirituelle (indissociables), pour tenter de saisir l'essence même du Budô, la « Voie de la guerre », qui est en soi la préparation du corps

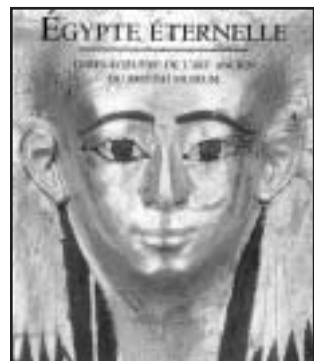
et de l'esprit à la pratique d'un art martial. Un ouvrage bien documenté et très intéressant. **PASCALE RAUD**

**BHL, une biographie**

Philippe Cohen, Fayard, 426 p., 39,95 \$

Ce conte est celui de l'accession de Bernard-Henri Lévy au sommet du champ littéraire. Il ne commence pas par « Il était une fois », bien qu'il soit aisé d'imaginer Arielle Dombasle en princesse. *BHL, une biographie* est un document d'exception sur la fin d'une histoire, celle du contenu accompagnant la forme. Lévy, en accord avec son temps, est vedette avant d'être artiste. On le présente comme romancier : il en a le talent nécessaire, mais n'a écrit que deux romans. Philosophe ? Ses ouvrages témoignent d'une puissante capacité de synthèse, mais leur traitement rapide n'offre jamais de réelle

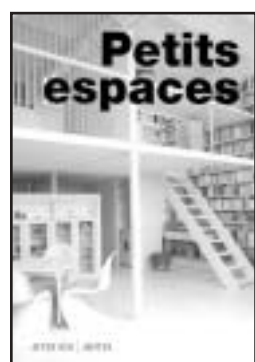
analyse. Journaliste ? BHL fait preuve d'un courage indéniable doublé d'une fine sensibilité à l'événement (ce compliment cache un reproche !), mais il préfère trop souvent aux faits les fictions servant ses thèses. Rondement menée par Philippe Cohen, cette enquête nuancée saura ravir votre attention. **MATHIEU SIMARD**

Chantal Chabot
MONETPascale Raud
PANTOUTE**Égypte éternelle**

Edna R. Russmann, American Federation of Arts, 288 p., 49,95 \$

Le Musée des beaux-arts de Montréal reçoit avec tambours et trompettes une collection de 144 pièces du British Museum jusqu'au mois de mai. Ce catalogue d'exposition présente chacune des pièces avec sa provenance, son époque, ses dimensions ainsi que le matériau avec lequel elle est a été conçue. Vient ensuite une description détaillée de la pièce et sa situation dans le contexte historique égyptien. Les objets sont classés par période historique pour mieux situer le lecteur (et le visiteur du musée) dans le temps. De plus, une section du catalogue est consacrée à l'explication de l'art égyptien

et de sa représentation. C'est un catalogue très complet et très bien fait. Un document à conserver et une exposition à ne pas manquer ! **CHANTAL CHABOT**

**Petits espaces**

Maria Alessandra Segantini, Actes Sud / Motta, 382 p., 36,75 \$

L'heure n'est plus aux grands espaces. Les architectes redoublent d'inventivité depuis les années 30 pour allier la modernité, l'efficacité, l'exiguïté et l'élégance. Trente-huit projets sont ici présentés. Ils tendent vers le modèle d'une pièce unique, dont les parois modulables servent à inventer l'espace, ou bien vers un « empilage » vertical des pièces. Quel que soit l'architecte, le style est toujours épuré et d'une beauté sobre. Lumière, espaces et rangements sont utilisés avec intelligence. Très inspirant. **PASCALE RAUD**

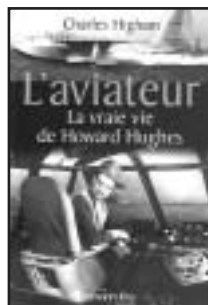


Nouveauté

Une vie à toute vitesse

Le succès de *Bonjour tristesse* aura définitivement figé l'image de Françoise Sagan : celle d'une joueuse cynique, bourrée de talents et de vices. Le livre de Geneviève Moll relate l'existence de cette comète littéraire dont le sillage de frasques et d'extravagances fournira plus que sa part de scandales à la presse à potins. Une biographie bien dosée, qui greffe à la succession des oeuvres et des événements quelques confessions sobres. Rédactrice en chef à *France 2*, Geneviève Moll avait, en 2000, publié *Yvonne de Gaulle* (Ramsay).

MADAME SAGAN, Geneviève Moll, Ramsay, 399 p., 34,95 \$



Nouveauté

Entre Katharine Hepburn... et Cary Grant

Il s'agit du livre qui a inspiré Martin Scorsese pour son film *The Aviator*. Incarné à l'écran par Leonardo DiCaprio, Howard Hughes a mené un train d'enfer pour finir isolé, malade, recroquevillé dans sa solitude. Si le film couvrirait vingt années de la carrière du milliardaire, l'ouvrage, en plus d'apporter un luxe de détails, s'étend à toute l'existence de l'homme, soulevant notamment le voile sur sa bisexualité et révélant son implication dans le scandale du Watergate.

L'AVIAEUR : LA VRAIE VIE DE HOWARD HUGHES, Charles Higham, Calmann-Lévy, 298 p., 27,95 \$



Nouveauté

Un acteur nommé désir

À 19 ans, Tarita danse pour lui dans *Les Révoltés du Bounty*. Nous sommes en 1960. À 36 ans, Marlon Brando incarne le mythe américain. Excessif, brutal et secret, il s'éprend de cette beauté née sur l'île de Bora Bora. Le monstre sacré d'Hollywood divorce pour elle, lui fait deux enfants, puis s'absente, poursuit sa fulgurante carrière, s'éloigne pour mieux revenir vers eux. Malgré une vie familiale mouvementée et tragique, l'improbable couple, même une fois divorcé, restera uni jusqu'à la mort de l'acteur, le 1^{er} juillet 2004. Un document bouleversant.

MARLON, MON AMOUR, MA DÉCHIRURE, Tarita Teriipaia, XO Éditions, 302 p., 29,95 \$



Nouveauté

Le Samaritain de Saint-Roch

Son dévouement, sa gentillesse et son courage sont inversement proportionnels à sa taille (un « gros » cinq pieds) : Gilles Kègle, porté par une foi indéfectible, est un homme profondément bon, simple et sincère. Depuis les années 80, cet infirmier de formation, dont la mission est devenue claire à la suite d'une rencontre avec Mère Teresa, consacre sa vie aux démunis du quartier Saint-Roch, dans la basse-ville de Québec. Dans sa maison située rue du Pont ou lors de visites à domicile, il accueille, soigne, nourrit et reconforte sans distinction sans-abri, vieillards, toxicomanes et pauvres gens atteints de troubles psychiatriques, faisant fi de la fatigue, des dangers ou des menaces dont il est souvent l'objet. Grâce à ces actes quotidiens qui lui ont valu la reconnaissance de tous, Gilles Kègle peut sans conteste être considéré comme un saint des temps modernes, et ce, même si le principal intéressé s'en défend bien !

GILLES KÈGLE, L'INFIRMIER DE LA RUE, Anne-Marie Mottet, Boréal, 162 p., 19,95 \$

La Mode du XVIII^e au XX^e siècle

Kyoto Costume Institute, Taschen, coll. Icons, 192 p., 12,95 \$

La collection « Icons » choisit toujours un sujet très pointu et nous en détaille tous les aspects. Si elle est extrêmement intéressante, elle est également très abordable. Ce livre présente des vêtements sélectionnés dans les collections du Kyoto Costume Institute : ils retracent l'histoire de la mode depuis le XVIII^e siècle en Occident, et ce, avec un souci extrême du détail (plissés, tissus, accessoires, broderies). L'ouvrage nous montre à quel point la mode a évolué : si elle correspondait aux goûts et aux désirs de ceux qui la suivaient, elle est devenue en deuxième partie

du XX^e siècle l'apanage de couturiers, qui se sont détachés de la vie courante pour créer des œuvres d'art qui ne sont portées qu'en de rares occasions. **PASCALE RAUD**



Questions de contexte

Tous les polars reposent sur des intrigues et une dose de suspense. Les auteurs américains sont d'ailleurs des champions dans l'art de nous faire tourner les pages d'un livre très rapidement. Mais certains auteurs doivent moins le succès de leurs romans à l'intrigue qu'au contexte, l'intrigue n'étant prétexte qu'à nous faire voyager dans le temps et l'espace, à nous plonger dans des cultures et des façons de penser bousculant nos certitudes.



Robert Wilson est de ceux-là. Ses intrigues complexes ont toujours une origine historique. Il est passé maître de la narration croisée entre deux époques. Son premier livre nous plongeait dans ce nid d'espions qu'était le Portugal durant la Deuxième Guerre mondiale (*Une mort à Lisbonne*, Pocket, 17,50 \$). *Meurtres à Séville*, son dernier roman, démarre de façon plus classique. L'inspecteur Javier Falcon doit élucider des meurtres particulièrement cruels. Petit à petit, l'inspecteur se rend compte que le tueur s'adresse à lui à travers ces mises en scènes macabres, et c'est sur son père, Francisco Falcon, peintre célèbre au passé trouble, que portera progressivement son enquête. Un processus expiatoire qui conduira l'inspecteur au bord de la folie. Si l'intrigue policière est captivante, ce qui nous imprènera longtemps après avoir fermé le livre, c'est le contexte historique dans lequel nous plonge le journal du peintre : engagé volontaire dans la légion du côté de Franco durant la guerre d'Espagne, puis du côté des Allemands pendant la campagne de Russie, Francisco Falcon se sert de ses talents acquis au combat pour faire fortune au Maroc par la suite. Peintre de quatre nus magnifiques, il perd ensuite toute inspiration. Rien n'est gratuit chez Wilson. Remarquable narrateur, il nous tient en haleine et en équilibre entre deux époques. Un excellent roman qui pose un regard inédit sur l'Histoire.



La mort aux trousses

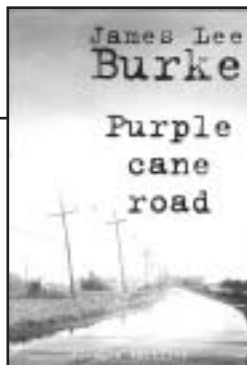
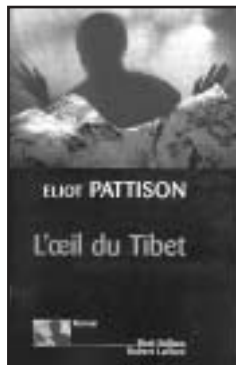
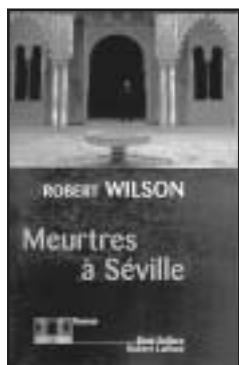
Un roman d'un tout autre type que *L'Âme du chasseur* de Deon Meyer, mais dont le contexte est tout aussi important. Meyer est un Afrikaner. Si ses intrigues sont contemporaines, ses personnages sont intimement liés à l'histoire récente de l'Afrique du Sud et ont une consistance hors de l'ordinaire. Les Noirs et les Blancs se sont peut-être officiellement réconciliés, mais les mentalités sont plus lentes à changer, et cela transpire dans chacun des personnages de l'écrivain. Le géant Thobela Mpayipheli, dit « p'tit », était membre de l'ANC durant la lutte contre la suprématie des Blancs. Formé par les Allemands de l'Est et les Soviétiques, il était alors une machine à tuer légendaire. Retiré dans une ferme, il tente d'oublier ce passé lorsqu'il reçoit un appel à l'aide d'un ami retenu prisonnier en Zambie. Mpayipheli ne peut se dérober à ce qu'il considère comme une dette d'honneur. Chasse à l'homme implacable, poursuite effrénée qui n'a rien à envier à celles des auteurs américains, *L'Âme du chasseur* est aussi un portrait saisissant des contradictions de l'Afrique du Sud, incarné par un « p'tit » en lutte contre ses anciens démons. Avec trois livres publiés en français (*Jusqu'au dernier*, *Les Soldats de l'aube*, Points, 13,95 \$ et 15,95 \$), Deon Meyer est devenu un auteur culte.

Du Tibet au bayou louisianais

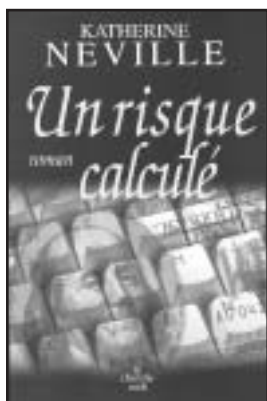
Eliot Pattison est aussi un maître du dépaysement. Son héros, l'ex-inspecteur chinois Shan, est devenu renégat après avoir été emprisonné au Tibet. Il prend désormais fait et cause pour les Tibétains, dont il a adopté une partie de la culture. Troisième enquête de Shan, *L'Œil du Tibet* nous plonge avec délices dans une histoire où tous nos repères sont perturbés : religion, culture, médecine traditionnelle, paysages, mentalités, superstitions. Shan, cette fois-ci, est chargé de retrouver un œil de pierre dérobé à une

divinité protectrice. Ce vol bouleverse les différents acteurs de la société tibétaine, de l'occupant chinois aux grands monastères bouddhistes en passant par la milice et un mystérieux Lama indien. Et que vient faire dans cette histoire la disparition d'une géologue américaine et l'implantation de derricks pétroliers sur un haut plateau ? On le voit, l'inspecteur Shan a fort à faire pour démêler les fils de cette intrigue proche du fantastique, et dont les racines plongent dans une tradition bouddhique millénaire. Déprimante constatation : les seuls comportements qui nous semblent familiers sont l'impérialisme brutal des Chinois et les manigances non moins sauvages des Américains. Un livre envoûtant par son rythme et sa superbe narration, et une série dépayssante à souhait !

Les romans de James Lee Burke sont de véritables coups de poing. *Purple Cane Road* nous accroche dès le premier chapitre et nous serre le cœur jusqu'à la fin. Dans les romans de Burke, le contexte est l'Amérique profonde, la Louisiane métisse et pauvre, la chaleur étouffante du bayou et la corruption des différents niveaux de pouvoir soumis (démocratie oblige) aux différents diktats de la droite traditionaliste. Dave Robicheaux, inspecteur cajun, alcoolique en sursis, est un être torturé qui ne supporte pas la corruption. Il enquête sur le meurtre de Vachel Carmouche, un bourreau de l'État, pédophile assassiné à la pioche par Letty Labiche, l'une de ses anciennes victimes. L'enquête fait remonter à la surface un meurtre ancien, celui de la propre mère de Dave, qui les avaient abandonnés il y a longtemps, son père alcoolique et lui. Deux officiers de la loi encore actifs sont suspectés, tandis qu'un mystérieux tueur à gages apparaît et que les morts s'accumulent... Et Letty Labiche, qui attend dans le couloir de la mort ! Lire Burke est une expérience d'équilibre entre le bien et le mal, entre la noirceur et l'humanité. Il touche directement au cœur. Du très grand roman noir.



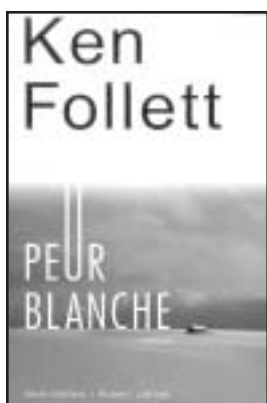
Meurtres à Séville, Robert Wilson, Robert Laffont, coll. Best-Sellers, 504 p., 34,95 \$
L'Âme du chasseur, Deon Meyer, Seuil, coll. Thrillers, 384 p., 31,95 \$
L'Œil du Tibet, Eliot Pattison, Robert Laffont, coll. Best-Sellers, 539 p., 36,95 \$
Purple Cane Road, James Lee Burke, Rivages, coll. Thrillers, 332 p., 32,95 \$



Un risque calculé

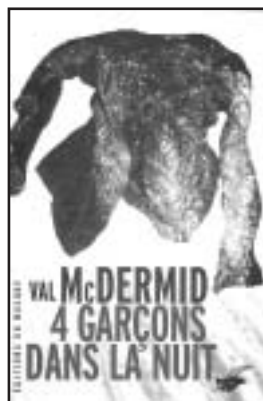
Katherine Neville, Le cherche midi, 367 p., 29,95 \$
Verity Banks travaille dans une banque. Elle est responsable du transfert informatique des fonds à la Banque Mondiale. Pour prouver à ses supérieurs que la sécurité peut être améliorée, elle imagine de détourner un million de dollars pendant une semaine et de le restituer, et ce, sans que personne ne s'en aperçoive : un projet audacieux. Mais son mentor, le docteur Zoltan Tor, ayant eu vent de ce projet, lui propose un défi d'une plus grande envergure. Elle peut néanmoins refuser. Alors commence une course. L'enjeu est énorme et les conséquences seront très graves en cas d'échec. Cette incursion dans le monde de la finance est très intéressante. Une question nous vient à l'esprit :

dans la vraie vie, est-ce possible ? LINA LESSARD



Peur blanche

Ken Follett, Robert Laffont, coll. Best-Sellers, 378 p., 29,95 \$
Toni est directrice de la sécurité au laboratoire d'Oxenford. On y travaille sur différents virus, dont le Madoba-2, une arme biologique redoutable. La plus grande crainte de Toni est que ce virus tombe entre les mains de terroristes. En effet, tout système de sécurité, aussi perfectionné soit-il, peut comporter des failles. Et le pire est arrivé : le virus a été volé avec la complicité du fils du propriétaire du labo. Se sentant coupable de n'avoir pu prévenir cette éventualité, Toni fera tout ce qu'il faut pour retrouver le virus. Ken Follett sait raconter des histoires tellement passionnantes qu'il devient difficile pour le lecteur d'arrêter sa lecture. LINA LESSARD



4 garçons dans la nuit

Val McDermid, Éditions du Masque, 420 p., 34,95 \$
Dans les années 70, quatre étudiants éméchés trouvent le corps d'une barmaid en rentrant d'une fête. Ils deviennent très vite les principaux suspects et, bien qu'ils ne soient jamais incriminés, leur vie en est bouleversée. Vingt-cinq ans plus tard, grâce aux nouvelles techniques d'analyse des preuves, le dossier est réouvert, ce qui entraîne de nouveau nos acolytes dans une spirale d'événements très noirs, de bouleversements et de révélations sordides. Val McDermid nous offre un roman passionnant, qui dénonce l'injustice et les préjugés. Après plusieurs ouvrages tièdes, elle retrouve enfin la plume qui avait séduit les lecteurs de son *Chant des Sirènes*, l'un des plus terrifiants thrillers que j'ai lus dans ma vie. MÉLANIE QUIMPER

Vous désirez vous abonner au journal



le libraire ?

le libraire est distribué gratuitement par des librairies indépendantes partenaires et dépositaires (voir page 62 et 63), mais s'il n'y a pas de dépositaires dans votre ville ou que vous préférez recevoir le journal directement à la maison, il nous fera plaisir de vous l'expédier par la poste. Vous n'avez qu'à nous faire parvenir vos coordonnées ainsi qu'un montant de 17,25 \$ (15\$ + taxes) (pour 6 numéros/an) et le tour est joué !

Notre adresse postale :

286, rue Saint-Joseph Est Québec (Québec) G1K 3A9



Nouveauté

Les premiers pas de Dan Brown

Cette nouvelle intrigue politico-religieuse fera-t-elle un tabac comme le précédent roman de Dan Brown, *Da Vinci code* ? L'avenir le dira. JC Lattès, en tout cas, a vu grand : 400 000 exemplaires pour un premier tirage. En attendant, sachez qu'*Anges & Démons*, écrit avant la sortie du best-seller ayant révélé l'écrivain américain, est de la même sauce : on peut y voir Robert Langdon dans une chasse aux énigmes, mais cette fois à travers les ruelles de Rome et non celles de Paris, et Le Bernin prend la place de Léonard de Vinci... Des fanatiques, les Illuminati, menacent le Vatican : Langdon déjouera-t-il leur complot ?

ANGES & DÉMONS, Dan Brown, JC Lattès, 571 p., 32,95 \$



Nouveauté

Affaire classée

Privé est la traduction de *Cases* (1999), considéré comme le chef-d'œuvre de Joe Gores. Ce vieux compagnon de route du meurtre imprimé, scénariste (*Kojak*) et auteur (*Hammett*) maintes fois primé, s'y offrait un majestueux hommage à l'âge d'or américain. L'histoire se passe en 1953. Reflet biographique de Gores déformé par la fiction, Pierce Duncan a vingt ans. Son périple à travers le pays se termine à L.A., où, de fil en aiguille, il devient détective privé. De femmes fatales en gangsters, il perdra peu à peu ses illusions.

PRIVÉ, Joe Gores, Éditions du Rocher, coll. Thrillers, 407 p., 29,95 \$



Nouveauté

Promenons-nous dans les bois...

Voici le troisième roman de Karin Fossum à nous parvenir en français. Une femme âgée est retrouvée morte. Les soupçons pèsent sur Errki Johrma, un jeune homme échappé d'un institut. La psychiatre qui le traite est pourtant convaincue de son innocence. Histoire de compliquer un peu l'affaire, la banque locale est dévalisée et le voleur s'est enfui avec un otage. L'auteure norvégienne projette une nouvelle fois le commissaire Konrad Sejer dans une intrigue touffue, empreinte de compassion.

CELUI QUI A PEUR DU LOUP, Karin Fossum, JC Lattès, 365 p., 34,95 \$



Nouveauté

Familles, je vous hais !

Jacques est victime d'un petit accident : dans le jardin de sa sœur Jeanne, sa gorge s'est retrouvée dans la trajectoire d'un sécateur. Un destin somme toute acceptable lorsqu'on s'appelle Lafleur... Ce récit regroupe, par le biais de son journal intime, les réflexions de Jacques, des pensées de l'enquêteur Félix Dutrey et celles de sa collègue Magali. Résultat : Pascal Dessaint nous piège une fois de plus dans un formidable mécanisme polyphonique. Par l'auteur de *Mourir n'est peut-être pas la pire des choses* (Rivages).

LOIN DES HUMAINS, Pascal Dessaint, Rivages, coll. Thriller, 226 p., 24,95 \$

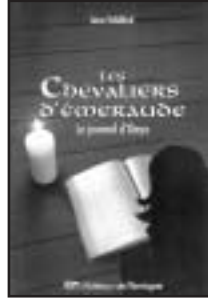


Nouveauté

Développement inclus

1855. Pour sa première Exposition universelle, un Paris *lifté* par Haussmann accueille les visiteurs. Un meurtrier en profite pour frapper, signant chacune de ses victimes du sceau de la technique : un daguerréotype, ancêtre de la photo, repose auprès des cadavres, lesquels sont atteints de deux balles dans les yeux. Écrivain encore inconnu, Jules Verne, flanqué d'un ami journaliste dont le nom n'est pas sans rapport avec la photo (Félix...), met à profit sa riche imagination pour traquer l'assassin... Guillaume Prévost évite les clichés pour nous offrir une savoureuse intrigue.

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE OBSCURE, Guillaume Prévost, Nil Éditions, 350 p., 29,95 \$

Jacynthe Dallaire
Les BOUQUINISTES

Le Journal d'Onyx : Les Chevaliers d'Émeraude (t. 6)

Anne Robillard, Éditions de Mortagne, 477 p., 24,95 \$

La saga des « Chevaliers d'Émeraude » se continue de plus belle. Cette fois, Wellan trouve le journal d'Onyx. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il libère par la même occasion l'esprit maléfique du premier chevalier qui voulut prendre le trône en se servant à mauvais escient de la magie offerte par les dieux pour sauver le royaume. Wellan découvre que les pouvoirs qui leur ont été alloués ne sont rien à côté des dangers que représente l'armée d'Amécareth. Entre les désaccords, les mariages, les peurs du jeune élu qui doit vaincre le sorcier et Kira, Wellan se bat contre ses propres démons et ses frustrations, causées par le Mage qui refuse de lui octroyer des pouvoirs plus puissants. Les combats contre les forces du mal sont de plus en plus démoniaques et la disparition du Mage n'arrange rien. On attend donc la suite, qui s'avérera sûrement pleine de rebondissements. JACYNTHE DALLAIRE

le libraire

journal de librairies indépendantes

Dans le prochain numéro :

**L'INDUSTRIE DU LIVRE À
L'HEURE DES BEST-SELLERS**
En librairie le 20 juin 2005

Élisabeth Vonarburg

Au miroir de la mémoire

En 1790, dans une vieille maison bourgeoise du Sud-Ouest d'une certaine France, vivent deux jumeaux, Pierrino et Senso, et leur benjamine muette, Jiliane. Comme les autres citoyens du Royaume, les habitants de cette maison, érigée grâce à la fortune amassée par leur grand-père dans une contrée sud-asiatique conquise, sont contraints au silence imposé par la magie de la Reine. La souveraine interdit en effet toute référence à cette lointaine colonie d'où provient leur grand-mère. En compagnie des enfants, cependant, les lecteurs de *La Maison d'Oubli*, premier tome de la nouvelle œuvre d'Élisabeth Vonarburg, découvriront les mystères, l'histoire et les enjeux politiques et religieux de cette France pas tout à fait conforme à celle que nous connaissons.

Par Stanley Péan



Formidable créatrice d'univers, Élisabeth Vonarburg ne manque pas d'ambition. Avec près de sept cents pages bien tassées, *La Maison d'Oubli* n'est que le premier tome de « Reine de mémoire », un monumental édifice romanesque de quatre volumes. Ambitieux, certes, mais surtout assez différent des romans de science-fiction campés dans des futurs ou sur des planètes insolites, auxquels elle nous a habitués : « C'est un roman familial, confesse d'emblée l'écrivaine. Au fond, j'ai toujours écrit des romans familiaux, mais d'habitude je les déguisais avec les parures de la SF. C'est plus évident dans ce cas précis, d'autant plus que malgré tous mes efforts, ici, je n'ai pas pu transformer cette histoire en récit de science-fiction. »

Quand on connaît le parcours biographique et l'histoire familiale de Vonarburg, Française de naissance installée au Saguenay depuis une trentaine d'années, on est tenté de se demander si l'auteure de *Tyrannaël* n'a pas cédé à la vague de l'autofiction, qui sévit de part et d'autre de l'Atlantique : « Oh, je m'amuse avec le concept de l'autofiction, par coquetterie, rigole-t-elle. Cette

histoire, c'est la mienne et en même temps ce n'est pas la mienne. Tout cela relève d'un jeu. Et puis, ce qu'un texte représente ou signifie pour moi, c'est autre chose que ce qu'y liront les lecteurs. Le texte que lisent les lecteurs n'est jamais celui que j'ai écrit. »

Revoir l'histoire de France

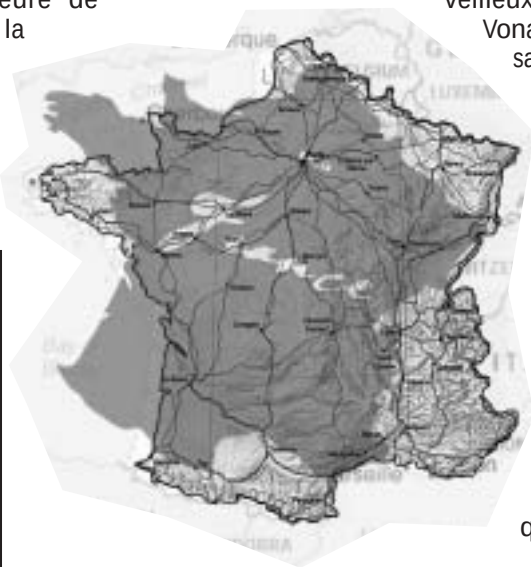
De toute évidence, la nature générique du texte est difficile à cerner. Est-ce de la science-fiction (il s'agit après tout d'une uchronie*) ou une œuvre de *fantasy* se rattachant à la tradition du réalisme merveilleux ? Élisabeth Vonarburg, à qui les questions de genre sont familières, ne se donne pas la peine de trancher. Elle est cependant plus loquace sur la genèse de son roman : « J'ai commencé à l'écrire en 1998, en m'inspirant d'un rêve que j'avais fait alors. Dans le rêve, des personnages marchaient sur une gigantesque carte géographique, toute en reliefs, une carte dont on ne savait pas trop de quelle matière elle était faite. C'est souvent comme ça que ça se passe pour moi, la genèse d'un roman. Mon subconscient a trouvé cette manière de me dire que je tenais quelque chose. Et puis, je dois le dire, ce livre est lié au décès de ma mère survenu à ce moment-là. »

Cette France réinventée sur le mode du merveilleux, univers dominé par la magie, Vonarburg reconnaît qu'elle n'est pas sans lien avec le monde de sa propre enfance : « C'est un peu cliché, mais il faut s'assumer. Le monde merveilleux où l'on pose les vraies questions est la source de toute création. Ce sont d'ailleurs ces questions qui importent bien plus que les réponses ; à la limite, ce n'est même pas grave qu'on obtienne les réponses ou pas. Ces questions demeurées sans réponse ont nourri mon imaginaire. En un sens, on peut dire que je suis devenue écrivaine, que je me suis mise à fabriquer des histoires pour répondre à ces questions. »

Question de spiritualité

Toute différente que soit la série « Reine de mémoire » des récits qui l'ont précédée, on y retrouve un certain nombre des préoccupations d'Élisabeth Vonarburg, de ses thèmes de prédilection, comme le motif de la jumeauté et la question du féminisme : « J'avais abandonné ce roman et je n'y suis revenue qu'après le choc du 11 septembre, qui m'était apparu comme une illustration de l'un des grands problèmes humains. Ces attentats nous ont en effet donné l'occasion de nous demander jusqu'à quel point la religion n'est pas la principale responsable de la manière dont on élève les enfants, dont on traite les femmes. J'avais abordé de biais ces questions dans mon roman *Voyageurs malgré eux*, mais ce n'était qu'une fausse piste parmi d'autres. Je voulais cette fois l'étudier à fond, en créant un univers où il y avait cette religion. La question religieuse est un moteur fondamental en *fantasy*, mais trop souvent les auteurs nous présentent une pratique et une pseudo-philosophie, en faisant l'économie de la foi, de la spiritualité. »

Quand on évoque ces questions de spiritualité qu'elle aborde par l'intermédiaire de la fiction, dans ce livre où la religion dominante affirme que Jésus aurait eu une sœur jumelle, Élisabeth Vonarburg ne joue pas à cache-cache : « J'ai été élevée dans le catholicisme, mais je ne suis plus pratiquante. J'irai toutefois jusqu'à dire qu'il vaut mieux être élevé comme catholique, tellement ce terreau est riche sur le plan de l'imaginaire, avec ces notions de péché, de remords, de culpabilité. Comme beaucoup de *baby-boomers*, je me suis fabriqué mon propre système de croyances. J'imagine que la réincarnation existe, par exemple : ça me semble plausible. Au fond, l'univers est infiniment plus mystérieux qu'on le croit généralement. J'ai le sens du merveilleux et du mystère. Et je crois qu'on n'est pas obligés de se contenter d'une vie plate. Par la création, par les arts, par la solidarité humaine, je crois qu'on peut transcender sa propre vie pour vivre plus. C'est ce que représente l'écriture dans ma vie : une dimension transcendante à l'existence ! »



La Maison d'Oubli : Reine de mémoire (t. 1), Élisabeth Vonarburg, Alire, 688 p, 16,95 \$

* Tirée du terme grec « khrōnos » (temps), l'« uchronie » désigne en littérature une fiction élaborée à partir d'un fait historique réel.

Rentrée printanière

Un état des cases québécoises

On entend depuis longtemps dire que la bande dessinée québécoise est en quête de son public. À ceux qui doutent de l'existence d'un lectorat québécois, jetez un regard au carton post-mortem de *Lucky Luke* : *La Belle Province* affiche chez elle 70 000 exemplaires vendus !

Par Eric Bouchard, librairie Monet

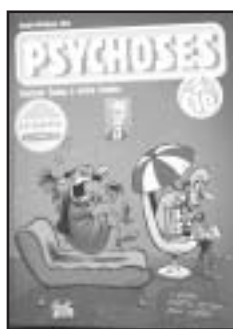


Illustrations : © Michel Rabagliati

Pourtant, on se demande où se terrent les créateurs québécois, quand on sait qu'il ne se publie par année qu'aux alentours d'une dizaine d'albums professionnels (qui, spécifions-le, passent plutôt inaperçus sous la masse des 3000 nouveautés européennes à déferler en librairie telles des hordes de Goths). On peut aisément constater que le Québec semble plutôt regorger de bons dessinateurs, qui ont cependant préféré aller s'investir plus décentement dans l'illustration, le *storyboard*¹ ou le cinéma d'animation.

L'idée qu'ont eue quelques auteurs d'aller présenter leurs projets à nos deux principaux voisins a fait boule de neige ; il sont maintenant plusieurs à jouir d'une large renommée outre Atlantique ou chez l'Oncle américain, et bien sûr, par ressac, au Québec. Des noms tels Vincent Rioux et Stéphane Desmeules ont dégelé l'hiver, le premier pour le tome deux d'un captivant polar rural au parfum du scandale des orphelins de Duplessis, sur le décor convaincant d'un village du Bas-du-Fleuve² ; le second qui, après un premier drame intimiste paru aux 400 coups l'année dernière³, nous ressert ses lumineux modelages graphiques à la sauce polar fantastique chez un géant de l'édition, Albin Michel⁴.

Les auteurs qui publient chez les éditeurs locaux représentent une minorité de passionnés qui tentent tant bien que mal de financer un art qui, trop souvent, n'est qu'une seconde occupation, à défaut de recevoir l'aide d'un État qui impose des critères d'admis-



sibilité kafkaïens pour une enveloppe dérisoire. Il faut dire aussi que la bande dessinée québécoise est publiée en majorité par de petits éditeurs spécialisés, qui n'ont pas les reins assez solides pour assurer un encadrement financier et promotionnel adéquat à leurs auteurs. Toutefois, et même si certains d'entre eux dynamisent leurs ventes en écoulant une part de leur tirage sur le marché franco-belge ou américain, le désintérêt pour le médium, manifesté par les éditeurs généralistes et la grande presse, le confine trop souvent à un lectorat parallèle.

Ce n'est pas le cas en France : les grands éditeurs généralistes (Actes Sud, Gallimard, Seuil) ont réagi au dynamisme de ce secteur en expansion continue depuis une dizaine d'années en développant des catalogues maison. Ce changement de donne du paysage éditorial entraîne deux conséquences heureuses : une certaine accréditation de la bande dessinée par le milieu littéraire, ainsi qu'une diffusion vers un public vierge. De plus, la prépublication⁵ a de nouveau droit à sa place dans les grands quotidiens et hebdomadaires, sans qu'on ait affaire aux increvables des années 60, mais bien aux coqueluches de la scène actuelle ! Dans ses pages estivales, *Télérama* a présenté à son public un tome de *Isaac le pirate* de Christophe Blain, tandis que *Libération* a gratifié le sien d'un épisode du *Persépolis* de Marjane Satrapi, et du *No Sex in New York* de Riad Sattouf.

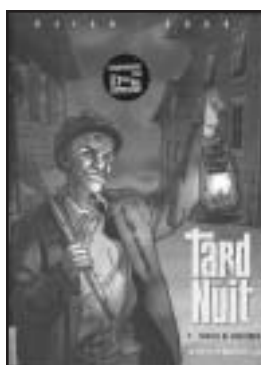
À l'instar de ce qui se fait en France, ce formidable outil de promotion a brillamment fait ses preuves avec le premier tome des nouvelles aventures de *Lucky Luke*, *La Belle Province*, qui a remporté un franc succès avec ses caricatures et ses clins d'œil au *showbizz* québécois. Mais que doit-on penser du fait qu'une des plus grandes réussites de la bande dessinée au Québec soit justement un album traitant du Québec, mais conçu par des auteurs français ? C'est finalement assez révélateur d'une certaine confusion de l'identité culturelle québécoise, qu'on peut facilement étendre par exemple à l'industrie du cinéma d'ici : quand les gros

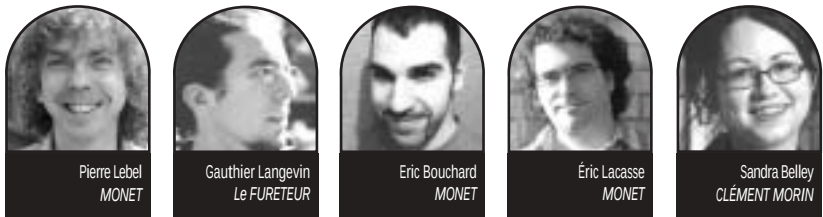
ses productions américaines viennent tourner des scènes dans le Vieux-Montréal, tout le monde est fier de se dire que c'est fait au Québec, tandis que les meilleurs artisans locaux travaillent sur ces productions plutôt qu'au service du cinéma québécois, et que les productions québécoises n'ont même pas les moyens de tourner dans le Vieux-Montréal...

André-Philippe Côté, lui, a brillamment emprunté la voie de la postpublication avec son *Docteur Smog*⁶, cette parodie absurde du cabinet de psychologue publiée dans *La Presse* et *Le Soleil*. Tout juste édité par Jungle, une division du Belge Casterman, le joyeux docteur a provoqué dès sa sortie un féroce engouement en librairie. Son public fidélisé à l'avance a démontré que les diffuseurs locaux ne pourront désormais plus éviter de considérer ce type de support promotionnel. D'ailleurs, bien des lecteurs s'étonnent de ne pas retrouver en librairie sous forme d'albums les traductions des increvables *daily strips* des *syndicates*⁷, américains qu'ils lisent dans leurs journaux favoris. Les grands quotidiens leur préféreraient-ils un jour des bandes locales ? Aurait-on pu s'attendre, par exemple, à ce que le quatrième album de Michel Rabagliati, *Paul dans le métro*⁸, soit prépublié dans le journal *Métro* ? On aurait sans doute pu élargir davantage le public de ce précieux raconteur, qui est près d'égaliser la plus longue série d'albums de l'histoire de la BDQ !

Et si les éditeurs généralistes québécois persistent à bouder ce secteur de l'édition, aux spécialisés de devenir généralistes ! C'est ce qu'ont entrepris les Éditions de La Pastèque, profitant de l'emballement général du grand public pour les livres de cuisine (thème cher à la dernière édition du Salon du livre de Montréal, triomphant avec *À la di Stasio*) pour publier leur ouvrage le plus atypique, *L'Appareil*⁹. Réunissant une brochette des cuisiniers les plus renommés de la métropole, qui ont imaginé pour l'occasion de surprenantes recettes inédites, La Pastèque a gagné le pari de marier, sous une maquette irréprochable, haute cuisine et bande dessinée d'avant-garde. Voilà qui risque d'initier toute une communauté de marmitons au neuvième art !

1. Série de dessins comparable à une bande dessinée, réalisée avant le tournage d'une séquence cinématographique et définissant le cadrage et le contenu des images de chaque plan.
2. *Ménage de printemps* : *Tard dans la nuit* (t. 2), Voro & Dijan, Vents d'Ouest, coll. Turbulences, 48 p., 15,95 \$
3. *L'Œil de bœuf*, Stéphane Desmeules, Les 400 coups, 48 p., 14,95 \$
4. *L'Épicurien* : *Les Quartiers de l'étrange* (t.1), Stéphane Desmeules & St Jo., Albin Michel, coll. Post-mortem, 48 p., 27,95 \$
5. Publication en feuilleton dans un journal ou un périodique d'une bande dessinée avant qu'elle ne soit publiée en album.
6. *Docteur Smog à votre écoute* : *Psychoses & Cie* (t.1), André-Philippe Côté, Éditions Jungle, 48 p., 16,95 \$
7. Agences de presse qui vendent à bas prix des bandes dessinées quotidiennes (*daily strips*) à plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de publications.
8. *Paul dans le métro* : *Paul* (t. 4), Michel Rabagliati, La Pastèque, 96 p., 18,95 \$
9. *L'Appareil*, collectif sous la direction de Charles-Emmanuel Pariseau, La Pastèque, 191 p., 39,95 \$





Olympus : La Boîte de Pandore (t. 1)

Guice, Johns & Grimminger, Les Humanoïdes Associés, 56 p., 23,95 \$
Jackson Butch Guice fut l'un des artistes de la dernière vague de la vieille école du *comic book* américain. Au début des années 80, il travailla dans un contexte où vitesse et production pouvaient bousculer la qualité ; il arriva toutefois à se débrouiller et à se faire reconnaître de ses pairs. Mais entre le travail d'alors, fait à la sauvette, et Olympus, il y a tout un monde ! Acoquiné avec son coloriste et ses deux scénaristes, Guice nous dépeint avec force, beauté et vie le naufrage de deux groupes de gens assez disparates : d'un côté, des étudiants en archéologie ; de l'autre, des trafiquants armés jusqu'au dents, sur les rivages d'un monde qui, croit-on, serait l'Olympe. Dans une ambiance de dépaysement et de terreur, ils vont simplement chercher à survivre... *PIERRE LEBEL*



Il faut tuer José Bové

Jul, Albin Michel, 44 p. 23,95 \$
Pour apprécier cette BD, il faut assurément savoir rire de soi-même ! Car Jul, au même titre que la célèbre émission française *Les Guignols*, frappe sur tout ce qui bouge, à gauche comme à droite. On ridiculise donc autant les hommes d'affaires que les militants altermondialistes, et Albert Jacquard en prend pour son rhume au même titre que Raël. Une chance que l'absurde ne tue pas, car il ne resterait plus grand monde sur la terre après la sortie de *Il faut tuer José Bové* ! *GAUTIER LANGEVIN*



Ne touchez à rien

Bézian & Simsolo, Albin Michel, 96 p., 35,95 \$
L'histoire est celle d'un couple de vieillards amateurs de taxidermie, désireux de demeurer dans leur somptueuse maison après leur mort. Pour cela, rien de plus simple : se faire empailler à leur tour ! Bien entendu, les propriétaires qui feront l'acquisition de la bâtisse pour une bouchée de pain ne devront toucher à rien... et surtout, ne pas déranger les deux momies qui coulent des jours paisibles dans la salle de séjour. De 1890 à nos jours, nous verrons comment les différents propriétaires partageront leur intimité avec leurs curieux pensionnaires. Le texte de Simsolo est accompagné de façon nerveuse et intense par les formidables dessins de Bézian. Un petit chef-d'œuvre d'humour noir ! *ÉRIC LACASSE*



Essence : Les Extravagantes Enquêtes d'Otto et Watson (t. 1)

Gawronkiewicz & Janusz, Glénat/Arte, 36 p., 15,95\$
Feu l'apothicaire (Nobel de chimie et de littérature) venait d'inventer un appareil à transformer les livres en boisson! « Son foie n'aura pas résisté au mélange Vian-Vonnegut ? », se demande aux funérailles son ami Otto, le détective privé pifométriste et soûlographe. Survient Noël, du duo de cabaret Léon & Noël, qui charge Otto de découvrir les causes du décès de son frère jumeau, mort le sourire au lèvres, une lumière bleutée filtrant du regard. Et l'enquête s'amorce, alors que les Baignoires Eurêka annoncent un concours sur le sens de la vie... Lauréats du concours Arte/Glénat de nouveaux talents, ces deux extravagants auteurs polonais nous convient à un jeu halluciné de réminiscences graphiques, et font preuve d'une imagination à renifler à pleines narines ! *ERIC BOUCHARD*



L'œil de bœuf

Stef D., Les 400 coups, 48 p., 14,95 \$
Une atmosphère peu banale, troublante, se dégage de cette bédé. Le regard du lecteur, attiré par une impressionnante vivacité graphique sur fond noir, devient rapidement celui d'un voyeur, prisonnier de cet obsédant œil-de-bœuf. On s'émerveille devant cette œuvre qui met en scène une poésie du grotesque et le côté épouvantablement malsain du voyeurisme. À travers un œil-de-bœuf, Norbert, jeune propriétaire d'un immeuble, observe les ébats sexuels d'une femme dont il est amoureux, Édith. Mais lorsqu'il croit s'être fait surprendre, la paranoïa l'aveugle et il doit détruire tous ceux qui savent... y compris lui-même. Nous assistons alors aux effets pervers de l'angoisse et de l'obsession, mais aussi de tous les regards que l'on peut porter sur nous-mêmes. *SANDRA BELLEY*

OÙ TROUVER ● le libraire ?

CHEZ LES LIBRAIRIES PARTENAIRES...



LIBRAIRIE PANTOUTE

1100, rue St-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748

286, rue St-Joseph Est,
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692-1175

www.librairiepantoute.com



Les Bouquinistes LIBRAIRIE • CAFÉ

392, rue Racine Est
Chicoutimi QC
G7H 1T3
Tél.: (418) 543-7026
Téléc.: (418) 543-4175

bouquinistes@videotron.ca



Librairie Monet

Galeries Normandie
2752, de Salaberry
Montréal, Qc H3M 1L3
Tél.: 514.337.4083

www.librairiemonet.com



CLÉMENT MORIN

livres • Café
Magazines • Papeterie fine

4000, boul. des Forges
Trois-Rivières QC
G8Y 1V7
Tél.: (819) 379-4153

1, Plaza de la Mauricie
Shawinigan QC
G9N 1C1
Tél.: (819) 539-8326

www.cmorin.qc.ca
cmorin@cmorin.qc.ca



LIBRAIRIE LE FURETEUR

25, rue Webster
Saint-Lambert QC
J4P 1W9
Tél.: (450) 465-5597

fureteur@librairiefureteur.qc.ca



librairie agréée • papeterie fine • jeux éducatifs

HULL OTTAWA
Village Place-Cartier Marché By
425, boul. Saint-Joseph 33, rue George
Hull, QC, J8Y 3Z8 Ottawa, ON, K1N 8W5
Tél.: (819) 595-2414 Tél.: (613) 241-6999
Fax: (819) 595-3672 Fax: (613) 241-5680

Courriel : soleil@librairiedusoleil.ca



30, rue Saint-Germain E.
Rimouski QC G5L 1A2

llapoint@globetrotter.qc.ca

tél.: (418) 723-2189 téléc.: (418) 723-0103



79, place La Salle
Baie-Comeau QC
G4Z 1J8
Tél.: (418) 296-9334
Téléc.: (418) 296-2559



www.gallimardmontreal.com
info@gallimardmontreal.com

3700, boul. St-Laurent
Montréal, QC H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012



262, Sainte-Catherine Est
Montréal, QC
H2X 1L4 Métro Berri
Tél.: (514) 844-0756
Fax: (514) 844-3090
zonelibre@zonelibre.ca



598, Saint-Viateur
Joliette, QC
J6E 3B7 Tél.: (450) 759-2822
(450) 586-6116
Courriel: limartin@pandore.qc.ca



PLAZA ST-HUBERT
6330, St-Hubert, Mtl
(514) 274-2870
GALERIES RIVE NORD | TOURS TRIOMPHE
100, boul. Brien 2512 Daniel-Johnson
Repentigny Laval
(450) 581-9892 (450) 682-0636



LIBRAIRIE ASSELIN Enr.

5834 boul. Léger Est,
Montréal-Nord (Québec)
H1G 1K6

Tél.: (514) 322-8410
Fax : (514) 322-3673



1055, avenue du Pont Sud
Alma (Québec) G8B 2B7
Tél. : (418) 668-3170
Téléc. : (418) 668-8896



8585, boul. Lacroix
Ville de Saint-Georges, QC
G5Y 5L6
Tél.: (418) 228-9510
www.librairieselect.com



230, rue Lafontaine
Rivière-du-Loup QC
G5R 3A7
Tél.: 862-2896
Fax.: 862-2183



MARCHÉ DU LIVRE
801, de Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 1Y7
Tél. : (514) 288-4350
Téléc. : (514) 288-1163
marchedulivre@qc.ca



LIBRAIRIE
livres en tête
110, rue St-Jean Baptiste Est
Montmagny, QC
G5V 1K3
Tél.: (418) 248-0026
E-mail: livres@globetrotter.net

ET DANS PLUSIEURS BIBLIOTHÈQUES...

Bibliothèque d'Alma
Bibliothèque Marie-Victorin
Bibliothèque de Beauharnois
Bibliothèque de Beloeil
Bibliothèque de Boucherville
Bibliothèque de Brossard
Bibliothèque Canadienne
Bibliothèque de Cap-de-la-Madeleine
Bibliothèque de Roger-Lemelin
Bibliothèque Centrale
Bibliothèque de Chambly
Bibliothèque de Charlesbourg
Bibliothèque de Chicoutimi
Bibliothèque de Contrecoeur
Bibliothèque de Dorsal

Bibliothèque de Jean-Baptiste-Duburger
Bibliothèque Émile-Nelligan
Bibliothèque Gabrielle-Roy
Bibliothèque de Grand-Mère
Bibliothèque de Greenfield Park
Bibliothèque J.P.Dawson
Bibliothèque de Jonquière
Bibliothèque de Kirkland
Bibliothèque de La Baie
Bibliothèque de La Prairie
Bibliothèque Laure-Conan
Bibliothèque Les Saules
Bibliothèque de l'Île-Bizard
Bibliothèque de l'Île-des-Sœurs
Bibliothèque de Longueuil

CHEZ LES LIBRAIRIES DÉPOSITAIRES...

Librairie Tome Un
Les Galeries Chagnon
1200, bd Alphonse-Desjardins
Lévis, QC G6V 6Y8
Tél.: (418) 837-5538
Librairie agréée • Papeterie • Jeux éducatifs

la librairie imagine
PRÉSENTANT LES ROMANS LES CHAGRINS
351, boul. Samson, suite 300
Laval QC H7X 2Z7
tél. (450) 689-4624
fax (450) 689-8131

LIBRAIRIE Ste-Thérèse inc.
LIBRAIRIE AGRÉÉE
1, rue Turgeon
Ste-Thérèse, QC J7E 3H2
Tél.: (450) 435-6060 • Fax: (450) 437-3132
site Internet: www.librairieste-therese.qc.ca
courriel: livres@librairieste-therese.qc.ca

Librairie cowansville
531, rue Du Sud
Cowansville, QC J2K 2X9
Tél.: (450) 263-0888

LIBRAIRIE MONIC
www.librairiemonic.com
Carrefour de la Pointe
12675 Sherbrooke Est
P.A.T. Qc. H1A 3W7
Tél. : (514) 642-3070
www.librairiemonic.com

Librairie du Centre
435, rue Donald
Ottawa (Ontario)
K1K 4X5
Tél. : (613) 747-1553
Télé. : (613) 747-0866

Librairie Gémini
librairie agréée • papeterie • jeux éducatifs
PLACE DES QUATRE-SOUS-BOIS
990, du Bourgeois, Saint-Foy, QC G1W 4S6
tél.: (418) 658-8815 • téléc.: (418) 657-6251
www.librairiegemini.com

Librairie L'Option
(Librairie agréée)
Carrefour La Pocatière
liboptio@globetrotter.net
625, 1^{ère} Rue
Local 700
La Pocatière, QC
G0R 1Z0
Tél.: (418) 856-4774

F/52
LIBRAIRIE
BANDES DESSINÉES
INTERNATIONALES
4826, rue Saint-Denis
Montréal, QC, H2J 2L6
Tél.: (514) 286-0352
Fax : (514) 286-0388
librairie@F52.ca
www.F52.ca

Librairie Lu-Lu
2655, chemin Gascon
Mascouche, (Québec), J7L 3X9
Tél.: (450) 477-0007
Télé. : (450) 477-0067

La LIBRAIRIE LINCOLN
Agréée
191, rue St-André
Vieux-Terrebonne,
(Québec) J6W 3C4
Tél.: (450) 471-3142

lubu
livres-café
4556, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H1V 1Y7
T: 514-253-5828 • F: 514-251-9889
Courriel : info@lubu.ca
www.lubu.ca

LIBRAIRIE DU CENTRE DU QUÉBEC
287, rue Lindsay
Drummondville (Québec) J2B 1G2
Tél. : (819) 478-1395
Télé. : (819) 478-1398

le Parchemin
DEPUIS 1966
LIBRAIRIE AGRÉÉE | PAPETERIE
Métro Berri-UQAM
505 rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2C9
Tél: (514) 845-5243
Télé.: (514) 845-5264
librairie@parchemin.ca

Librairie L'hibou-coup
1552 boul. Jacques-Cartier
Mont-Joli (Québec) G5H 2V8
Tél. et Télé.: (418) 775-7871
Sans frais : 1-888-775-7871
hibocou@globetrotter.net

LIBRAIRIE Larico Inc.
CENTRE COMMERCIAL PLACE CHAMBLY
1255 Périgny, Chambly
(Québec) J3L 2Y7
Tél.: (450) 658-4141

Paulines LIBRAIRIE
4362, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2J 2L1
Tél. : (514) 849-3585
Télé. : (514) 849-6791
libpaul@paulines.qc.ca

Biblairie GGC
LIBRAIRIE • PAPETERIE
La Grande librairie en Estrie
1567, rue King Ouest,
Sherbrooke (Québec) J1J 2C6
Tél. : (819) 566-0344
Télé. : (819) 566-4305

Librairie Marie-Laura inc.
Daniel Bouchard, propriétaire
Tél: (418) 547-2493 • Fax: (418) 547-6944
2324, rue St-Dominique, Jonquière QC G7X 6L8

La Boutique du Livre

Librairie alire
825, rue St-Laurent Ouest
Longueuil, QC, J4K 2V1
Tél.: (450) 679-8211 • Fax: (450) 679-2781
courriel: alire@qc.aira.com

315, rue Kenny
Saint-Boniface
Manitoba R2H 3E7
Tél.: (204) 237-3395
Sans frais: 1-888-712-8389
www.boutiquedulivre.com

LIBRAIRIE Côte Nord
LIBRAIRIE AGRÉÉE
MAIL PLACE DE VILLE
770 Laure
Sept-Îles, QC
Tél.: (418) 968-8881



LIBRAIRIE A.B.C. ENR.
398, rue Saint-Joseph
La Tuque (Québec) G9X 1L6
Tél. : (819) 523-5828
Télé. : (819) 523-4900

LIBRAIRIE
La Librairie des Galeries de Granby Inc.
après par le Ministère des affaires culturelles
40, rue Évangéline
Granby (Québec) J2G 8K1
Tél. : (450) 378-9953
Télé. : (450) 378-7588

MÉDIASPAUL
250, rue Saint-François Nord
Sherbrooke (Québec) J1E 2B9
Tél. : (819) 569-5535
Télé. : (819) 565-5474
Courriel : libmedia@qc.aira.com

LIBRAIRIE CARCAJOU
PLACE ROSEMÈRE
401, boul. Labelle
Rosemère (Québec)
J7A 3T2

L'ALPHABET ENR.
120, rue Saint-Germain Sud
Rimouski (Québec) G5L 4B5
Tél. : (418) 723-8521
Télé. : (418) 725-3135
Courriel : alpha@lalphabet.qc.ca

POUR LE PLAISIR DE LIRE
Librairie Neuville
114, rue Church
Cowansville (Québec) J2K 1T8
Tél & télé. : (450) 263-6154

COLLÈGE FRANÇOIS-XAVIER-GARNEAU
1660, boul. de l'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Tél. : (418) 681-8134
Télé. : (418) 688-7631
www.coopfxgameau.com

COOPSCO
CÉGEP GRANBY-HAUTE-YAMASKA
235, rue Saint-Jacques
Granby (Québec)
J2G 3N1
Tél. : (4185) 372-8895
Télé. : (450) 672-4511
coop@college-granby-hy-qc.ca

COLLÈGE JEAN-DE-BRÉBEUF
5625, avenue Decelles
Montréal (Québec)
Tél. : (514) 342-3665
Télé. : (514) 342-0118
coopbrebeuf@qc.aira.com

Bibliothèque de Loretteville
Bibliothèque Marius-Barbeau
Bibliothèque de Mercier
Bibliothèque de Mont-Carmel
Bibliothèque de Montréal-Nord
Bibliothèque de Mont-Saint-Hilaire
Bibliothèque Multiculturelle
Bibliothèque Neufchâtel
Bibliothèque l'Octogone
Bibliothèque Père-Ambroise
Bibliothèque de Pierrefonds
Bibliothèque de Pointe-du-Lac
Bibliothèque Saint-Albert
Bibliothèque Saint-André
Bibliothèque de Saint-Basile-le-Grand
Bibliothèque de Saint-Bruno
Bibliothèque Saint-Charles

Bibliothèque de Saint-Constant
Bibliothèque de Saint-Hubert
Bibliothèque Saint-Jean-Baptiste
Bibliothèque de Saint-Jean-sur-le-Richelieu
Bibliothèque de Saint-Lambert
Bibliothèque Saint-Laurent
Bibliothèque de Saint-Louis-de-France
Bibliothèque de Saint-Rémi
Bibliothèque de Sainte-Catherine
Bibliothèque Monique-Corriveau
Bibliothèque de Sainte-Julie
Bibliothèque Saul Bellow
Bibliothèque de Shawinigan
Bibliothèque de Sorel
Bibliothèque Sylvain-Garneau
Bibliothèque de Trois-Rivières Ouest
Bibliothèque de Aliette-Marchand

Bibliothèque de Varennes
Bibliothèque de Verdun
Bibliothèque du Vieux-Québec
Bibliothèques de la Ville de Montréal
(succursales Ahuntsic, Cartierville, Salaberry, etc.)
Bibliothèques de la Ville de Trois-Rivières
CRSBP (à travers la province)

Institutions scolaires
Collège d'Alma
Collège de Chicoutimi
Collège de Jonquière
Collège Saint-Félicien
Collège des Jésuites
Lycée du Saguenay
Université du Québec à Chicoutimi

Commissions scolaires

Commission scolaire de Jonquière
Commission scolaire des Rives-du-Saguenay
Commission scolaire de la Baie-James

Autres

Théâtres, boutiques et galeries d'art, salles de spectacle, cafés, restaurants, musées, SAQ, Alcan, gouvernement du Québec, Maisons de la culture, etc.

Vous désirez distribuer le libraire ?

Vous êtes propriétaire ou gérant(e) d'une librairie et vous aimeriez que votre clientèle puisse profiter des bons choix de lecture du **Libraire** ?

Contactez **Hélène Simard** au (418) 692-5421 ou à hsimard@lelibraire.org
Au plaisir de vous compter parmi nous !

* Liste non exhaustive

Les rendez-vous

Salon du livre de Trois-Rivières

Du **21 au 24 avril 2005**, au Musée québécois de culture populaire, situé au 200, rue Laviolette, à Trois-Rivières. Placée sous le thème « Cultivons nos passions ! », cette 17^e édition aura comme présidente d'honneur la romancière Louise Lacoursière (saga d'Anne Stilmann, Libre Expression). Autres invités : Roger Des Roches, Danielle Ouimet, Bryan Perro et Victor-Lévy Beaulieu. Prix d'entrée : 3 \$ (gratuit pour le moins de 12 ans). Infos : www.sltr.qc.ca

Journée de la lecture : le 3 mai

Depuis six ans, le 3 mai est sacré **Journée de la lecture**. L'édition 2005 permettra à près de 20 000 enfants du Québec de recevoir un livre jeunesse flambant neuf. Récoltés grâce à l'opération **La lecture en cadeau**, qui s'étend d'octobre à janvier, les ouvrages sont triés et classés afin d'être remis aux enfants du groupe d'âge correspondant. Les livres sont toujours répartis dans la région où ils ont été collectés. Organisé par la Fondation pour l'alphabétisation, ce projet vise la prévention de l'analphabétisme et du décrochage scolaire chez les enfants de 0 à 12 ans issus de milieux défavorisés. Infos : www.fqa.qc.ca

Marché francophone de la poésie

La 6^e édition du **Marché francophone de la poésie** aura lieu du **2 au 5 juin 2005**. Consacré à la poésie de langue française, l'événement est organisé par la Maison de la poésie de Montréal, avec la participation du journal *Le Devoir*. Avec la présence d'une soixantaine d'éditeurs de poésie, la présentation de lectures, de tables rondes et de spectacles, l'événement offre plus que sa part de surprises et d'enchantement aux visiteurs. Infos et programmation complète : (514) 526-6251.

Montréal, capitale mondiale du livre 2005

L'UNESCO attribue le titre de « capitale mondiale du livre » chaque année depuis 2001. Après Madrid, Alexandrie, New Delhi et Anvers, c'est au tour de Montréal d'écrire un nouveau chapitre à cette heureuse initiative. Les fêtes d'inauguration de **Montréal, capitale mondiale du livre 2005** démarrent en trombe les **23 et 24 avril à la Place des Arts**. Près de 200 personnalités liées au monde du livre et des arts participeront à ces premières célébrations. Riche et variée, la programmation complète de l'événement, qui s'étend du 23 avril 2005 au 22 avril 2006, sera rendue publique le jour de l'ouverture. Infos : <http://mcml.canoe.com/fr>

Festival de littérature de la Montérégie

L'Association des auteurs de la Montérégie présente, du **1^{er} au 30 avril 2005**, le **Festival de la littérature de la Montérégie**. Un grand nombre d'activités sont au programme et on compte sur la présence d'une soixantaine d'auteurs. Quelques surprises sont prévues cette année, dont l'événement Bonheurs d'occasion : le Grand Échange de livres de Longueuil, qui invite les lecteurs à s'échanger leurs livres. Mentionnons également la remise du Grand prix du livre de la Montérégie, le 27 avril à l'hôtel de ville de l'arrondissement du Vieux-Longueuil. Le programme complet des activités est disponible dans toutes les librairies et bibliothèques de la Montérégie. On peut aussi l'obtenir en composant le (450) 321-9558.

Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

Décidée par l'UNESCO en 1995, la **Journée mondiale du livre et du droit d'auteur** fait l'objet de nombreuses célébrations au Québec depuis 1996. Peu d'informations étaient disponibles au moment de mettre sous presse, mais nous vous invitons à consulter sans tarder le site Internet de l'événement, sur lequel vous trouverez la liste des activités organisées le 23 avril, et ce, pour chaque région du Québec. Infos : www.jmlda.qc.ca.

Concours littéraire CKIA : radio-théâtre

À Québec, la station **CKIA FM 88,3** (Radio Basse-Ville) attend votre participation à son concours de **radio-théâtre**. Les œuvres retenues seront diffusées au cours de l'hiver 2005-2006. Dactylographié et signé d'un pseudonyme, votre scénario doit parvenir à l'adresse suivante au plus tard le 15 juin 2005 : CKIA FM 88,3 a/s Concours littéraire/radio-théâtre, 600, côte d'Abraham, Québec QC G1R 1A1. On doit joindre au texte une feuille de participation, qu'on trouve dans la section « Calendrier » de www.meduse.org. Bonne chance !

Exposition itinérante de Communication-Jeunesse

Parmi les nombreuses activités prévues au calendrier de **Montréal, capitale mondiale du livre**, soulignons l'exposition itinérante **100% Audace : la littérature québécoise pour la jeunesse s'expose**. Organisée par Communication-Jeunesse, l'expo regroupe des illustrations originales d'albums. Inaugurée au Musée du **Château Dufresne de Montréal** le samedi 2 avril, l'exposition y logera jusqu'au 31 juillet 2005. Elle s'ouvrira ensuite aux yeux des visiteurs de la **Bibliothèque Gabrielle-Roy à Québec**, du 1^{er} au 27 octobre prochain. Enfin, elle terminera sa course de l'autre côté de l'Atlantique, en mars 2006, à **Munich**.



Les lauréats

Prix Association Québec-France/Marie-Claire Blais : JEAN-PHILIPPE BLONDEL pour *Accès direct à la plage* (Pocket).

Prix Anne-Hébert : GILLES JOBIDON pour *La Route des petits matins* (VLB éditeur).

Prix littéraire Le Droit 2004 : MAURICE HENRIE pour *Mémoire vive* (L'instant même).

Prix La Plume Saguenéenne : ANNE-MARIE ALLARD pour *L'Héritier du secret* (JCL).

Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois : SYLVIE BÉRARD pour *Terre des autres* (Alire).